This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

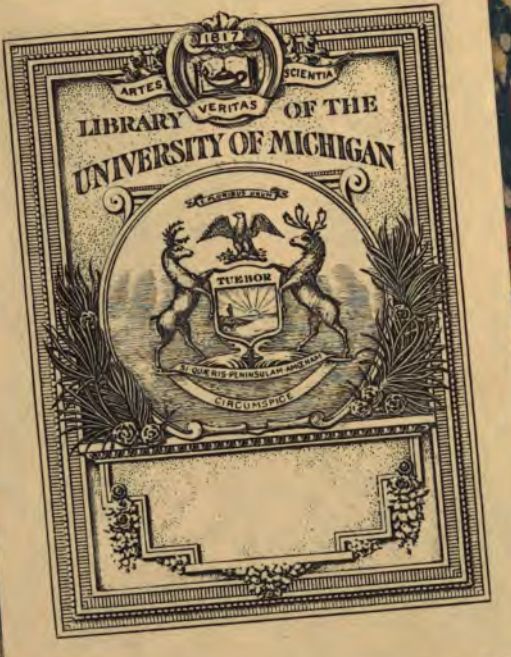
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Jean BLANCHET e.c.

IMED 582

L'HOMME

ÉCLAIRÉ

PAR SES BESOINS.

L'HOMME

ÉCLAIRÉ

PAR SES BESOINS.

Fœtum naturæ matris adumbrat.

A PARIS,
Chez DURAND le Neveu, Libraire, rue Saint Jacques, à la Sageſſe.

M. D. CC. LXIV.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CB
27
.B64

755536 - 190

ERRATA.

Pag. 16, lig. 22, qui ont tracé, *lisez* qui ont ouvert.

Pag. 27, lig. 12, & toute aſſion, *lisez* paſſion.

Pag. 42, lig. 14, du caractère de ſiécles, *lisez* des ſiécles.

Pag. 55, à la marge, Caen, *lisez* Caïn.

Pag. 112, lig. 17, la colomne, *lisez* la colonne.

Pag. 137, lig. 17, 100000 de Romains, *lisez* 100000 Romains.

Pag. 183, lig. 14, Dacon, *lisez* Dracon.

Pag. 184, lig. 24, des repentir, *lisez* des repentirs.

Pag. 187, lig. 1, eſt toujours en proportion, *lisez* croît toujours en proportion.

Pag. 191, lig. 19, un propriétaire, *lisez* un particulier.

Pag. 211, lig. 17, de propriétaires, *lisez* des propriétaires

Pag. 225, lig. 19, on leur fera voir, *lisez* on fera voir aux élèves.

Pag. 304, lig. 14, d'Égypte, *lisez* de l'Égypte.

Pag. 309, lig. 5, l'a rendue capable, *lisez* l'a rendu capable.

TABLE
DES MATIERES.

SECT. I. *DIVISION de l'ouvrage*, P. 1
SECT. II. *Idée ſyſtématique.* 17
SECT. III. *Connoiſſances qui tiennent à nos premiers beſoins.* 19
SECT. IV. *Paſſions, ou Morale politique.* 125
SECT. V. *Loix.* 181
SECT. VI. *Sciences.* 256
SECT. VII. *Poëſie, ou Arts agréables.* 306

Fin de la Table.

L'HOMME

L'HOMME

ÉCLAIRÉ PAR SES BESOINS.

SECTION I.

PLAN DE L'OUVRAGE.

POUR me former une juſte idée de l'homme, & l'embraſſer dans ſon étendue infinie, je l'ai conſidéré par ſes rapports immenſes : pour m'affranchir de la tyrannie des préjugés, j'ai commencé par oublier ce que j'avois entendu, lu ou penſé ſur la matière dont j'avois à traiter : enfin, pour ne pas m'écarter de la vérité, je n'ai rien oublié pour me rapprocher de la nature.

C'eſt d'après elle que je me ſuis efforcé d'établir mes principes : j'en ai apperçu d'un coup d'œil toutes les applications, & les faits ſe ſont heureuſement rencontrés avec mes idées.

Il m'a ſemblé devoir réduire tous mes principes particuliers à un principe général, univerſel; je l'ai trouvé dans nos beſoins : j'ai vu ſortir de cette ſource féconde les connoiſſances humaines : je me ſuis flatté d'avoir ſaiſi le fil myſtérieux qui lie les objets les uns aux autres, & j'ai cru voir le monde marcher, pour ainſi dire, devant moi.

Deſcendu avec le genre humain dans l'abîme de misère où l'a précipité le péché, j'ai obſervé quel ſeroit, dans ce nouvel état, l'ordre de la population; je ſuis remonté à l'origine de l'eſprit de propriété, de la ſociété, des divers gouvernemens : j'ai diſtingué les qualités de ces derniers ; j'ai haſardé mes conjectures

ſur les cauſes des variations de la langue primitive, & de la formation des langues ſecondaires.

J'ai obſervé l'art de ſe vêtir, l'architecture & l'agriculture dans leur berceau & leurs progrès. J'ai vu naître la phyſique ; je l'ai vue analyſer les objets qui peuvent conſpirer à notre bien ou mal-être, embraſſer dans ſes recherches la botanique, la chymie, la pharmacie, la chirurgie, enfin, la médecine ; & prendre pour guide, dans une multitude de routes différentes, l'eſprit de ſyſtême. Peu content de pourvoir à ſa conſervation, né d'ailleurs avec un goût inſatiable pour le plaiſir, l'homme a voulu jouir des productions des différens pays, & le commerce d'échange a paru. Le commerce foible & timide dans ſes commencemens accéléra ſes progrès, & reſta néanmoins longtemps confiné, ainſi que la navigation, dans un coin de la terre. La bouſſole briſa enfin

toutes les entraves; le commerce s'ouvrit des chemins sûrs vers de nouveaux mondes, qui flottoient sur la vaste étendue des mers, & les unit à l'ancien continent, par un lien commun, l'intérêt.

L'esprit d'usurpation tient de bien près au desir d'amasser des richesses, ou plutôt il n'est que ce desir devenu immodéré. L'invasion des maisons des individus & du pays de certains peuples, donna lieu à la découverte des fortifications, des armes offensives & défensives, de la petite & de la grande guerre de campagne.

A cet art meurtrier, succédèrent des arts utiles à l'humanité. On doit l'invention de l'écriture à la nécessité de s'entretenir avec les absens : l'imprimerie n'est que l'art de représenter l'écriture; ce n'est cependant qu'après un long intervalle de temps qu'on s'en est avisé.

Après avoir considéré quelques-uns

de nos beſoins en détail, j'ai cru les devoir enviſager en général, ou traiter des paſſions. Il faut réduire toutes les paſſions au ſeul amour propre, dériver ſes noms différens de ſes divers objets. Le ſoin d'acquérir des richeſſes, qui eſt tantôt économie, & tantôt avarice, eſt une des premières paſſions qui en émane : elle eſt naturelle aux particuliers & à de certains états.

L'orgueil eſt étroitement lié à l'amour de ſoi ; ſon empire s'étend ſur les individus & les peuples ; il ſe produit différemment dans les divers gouvernemens ; il eſt le principal reſſort des grandes actions, & il opere des miracles dans l'ordre moral : il n'en eſt pas de même de la préſomption. L'orgueil peut devenir amour de la gloire : celle-ci eſt la récompenſe des belles actions ; elle eſt ſuſceptible de bien des variations.

La vanité eſt un amour de la gloire

mal entendu ; elle ſe propoſe la même fin que la gloire proprement dite ; mais elle n'y tend point par les mêmes voies : ſon règne eſt toujours marqué par d'affreux ravages : ce vice eſt père de la flatterie, qui eſt née pour le malheur des Princes & des états.

Quand l'amour propre ſe porte vers des objets extérieurs, tels que les graces, on l'appelle amour ; il eſt un âge où cette paſſion s'annonce par des ſymptômes caractériſtiques. Qu'eſt-ce qui la fait germer dans nos cœurs ; Comment l'habitude de certaines impreſſions décide-t-elle les goûts des nations ſur la beauté ; pourquoi l'amour s'éloigne-t-il quelquefois de ſon vrai terme ; pourquoi les philoſophes ne parlent-ils des plaiſirs, ſelon la nature, qu'avec les expreſſions les plus nobles & les plus ſublimes ; pourquoi ont-ils déployé, contre le libertinage, toute la force de leurs préceptes ; pourquoi, afin de le prévenir,

quelques peuples ont-ils imaginé des précautions également ſingulières & inhumaines; pourquoi l'amour a-t-il tant de peine à arracher à la pudeur le voile dont elle ſe couvre? C'eſt ce qui eſt devenu l'objet de mes méditations.

J'ai regardé l'amitié comme la ſœur de l'amour; je l'ai conſidérée dans ſa nature & ſes effets. L'averſion, la haine, la vengeance, la colère & le fanatiſme; la filiation, les rapports & les différences de ces paſſions m'ont paru mériter d'être analyſés. J'ai cru devoir enſuite examiner par quels nœuds ſecrets la grandeur & la décadence des états ſe trouvent conſtamment liées aux paſſions qui les animent.

Dès qu'on ſuppoſe des paſſions aux hommes réunis en ſociété, on doit leur ſuppoſer des loix: toutes les différentes loix ne ſont que des applications de la loi de nature.

Les loix civiles ont des fins particulières & des moyens pour y arriver. Il eſt des principes qui doivent diriger éternellement la politique. L'homme & la divinité étant les deux points d'où partent, & où vont ſe réunir toutes les inſtitutions, les loix profânes & les loix ſacrées doivent s'étayer mutuellement : de ce concours, réſultent tout ordre & toute juſtice.

Attentifs à procurer le plus grand bien de l'état, les Légiſlateurs doivent toujours avoir les yeux ouverts ſur la population, proſcrire l'inceſte, s'efforcer d'anéantir la ſtérilité, & encourager la fécondité.

Les loix doivent auſſi veiller à l'inſtitution de la jeuneſſe : auſſi n'ont-elle rien omis pour établir la majeſté de l'empire des peres & meres ſur leurs enfans : le corps, l'eſprit & le cœur ſont les trois objets de l'éducation.

On ne ſçauroit trop préſerver les jeunes gens du venin des opinions

dangereuſes, & les réprimer trop ſévérement : la religion & la vertu doivent être à l'abri ſous le glaive de la politique.

Lorſque les intérêts des peuples voiſins ſe ſont confondus, les chefs *ont été* forcés de pourvoir aux beſoins extérieurs de l'état, & ils ont imaginé l'art des négociations, qui n'a plus eû de limites, ſitôt que les intérêts particuliers ont couru ſe perdre dans l'intérêt général. On a dû pour-lors s'étudier à faire habilement uſage du droit de faire la guerre, ou *la paix : il* y a des règles à cet égard : il y en a auſſi pour les nations qui doivent ſe maintenir dans une entière indépendance les unes des autres.

Outre les loix dont je viens de parler, il en eſt encore qui étendent leurs ſoins bienfaiſans ſur tous les hommes ; on les nomme droit des gens : je l'ai réduit à un principe.

Si l'on s'eſt ſervi du frein des loix,

pour rendre les hommes meilleurs; l'on a inventé les ſciences, pour les rendre plus heureux.

Afin de prémunir la raiſon contre l'erreur, & de reculer ſes bornes, on imagina la logique : celle-ci eſt mere de l'eſprit de ſyſtême qui franchit bientôt toutes les barrières : Dieu même fut expoſé quelquefois à l'audace de ſes entrepriſes. L'action de la Divinité ſur le monde & ſur l'homme donna occaſion de ſe former une idée des attributs divins : dans la ſuite des temps, l'Eternel daigna ſouffler ſur les nuages qui l'enveloppoient, & ſe montra en quelque ſorte ſucceſſivement par des profils; d'où l'hiſtoire de la religion : l'analyſe portée témérairement, par des philoſophes ſacrés, dans le ſein de la Divinité, & dans toutes ſes opérations, enfanta le chaos de la théologie purement hypothétique. Le culte dût ſuivre la connoiſſance du Souverain Etre : le culte du

cœur précéda celui des ſens. Que de variations n'éprouva pas ce dernier, & quels ne furent pas ſes abus !

Les beſoins extérieurs ramènent inceſſamment l'homme du culte de ſon Créateur à lui-même : ce ſont ces beſoins qui ont occaſionné la découverte des mathématiques. L'arithmétique & la géométrie ont devancé les autres parties de l'art de meſurer la quantité. Par quels degrés le calcul s'eſt-il élevé, des pratiques les plus groſſières, aux opérations les plus abſtraites de l'algèbre ?

La géométrie, fille de l'eſprit de propriété, marcha ſur les pas de la ſcience des nombres ; elle employa d'abord les meſures les plus communes ; &, malgré une marche très-lente, elle en vint au point d'étendre ſon compas ſur toute la nature. Les deux ſciences dont il s'agit, appliquées à divers objets, produiſirent toutes les branches des mathématiques.

La curioſité a guidé les derniers pas de la phyſique & de la méthaphyſique. Comme l'on s'eſt ſucceſſivement apperçu que toute la matière pouvoit ſe diviſer en parties ; que l'air pénétroit, & environnoit l'univers, que le chaud & le froid étoient répandus par-tout, & que le mouvement étoit l'ame de la nature, on a bâti, ſur ces obſervations, des ſyſtêmes plus ingénieux que ſolides.

Juſqu'ici, les phyſiciens ont été induits en erreur, pour n'avoir point aſſez obſervé, pour avoir ſuppoſé, au-lieu de prouver, & pour avoir oſé lever le voile immenſe que la main Divine tient déployé ſur la méchanique de l'univers.

Des ſciences, j'ai cru devoir porter mes réflexions ſur les ſçavans, jetter un coup d'œil ſur cette ſorte d'inſtinct qui les attache à l'étude ; ſur l'affinité de ſentimens qui ſe trouve entre eux & les héros. J'ai indiqué

les moyens de réparer les torts de la fortune envers les premiers. J'ai fait voir comment les ſciences ſont une ſource de gloire & de bonheur pour les états ; j'ai déſigné les gouvernemens les plus favorables aux lettres, & j'ai haſardé mes conjectures ſur leurs progrès à venir.

Attendu que dans un certain ordre de raiſon, qui, cependant, n'a pas exiſté, les ſciences utiles ont dû être antérieures aux arts agréables, je n'ai traité de ceux-ci qu'en ſecond lieu.

La poëſie n'a d'abord exiſté que dans l'eſprit des hommes ; les paroles ont ſervi à lui donner une ſorte de corps : elle embraſſe les êtres ſenſibles & le ſentiment : il faut déduire les règles des différens poëmes de leurs objets.

L'amour filial & l'amour de la patrie ont mis le ciſeau entre les mains de la ſculpture ; elle s'eſt d'abord appliquée à rendre les traits & la reſ-

ſemblance, & dans la ſuite, la phiſionomie. Elle a repréſenté, dans ſes commencemens, des figures, des actions extrêmement ſimples, & enfin de très-compoſées.

La peinture, qui eſt auſſi la poëſie des yeux, a ſuivi la ſculpture. Celle-là, dès ſa naiſſance, s'eſt occupée à rendre les objets d'une figure plane, après bien des ſiècles, le ſaillant des corps: dès-lors ſon champ eſt devenu infiniment plus vaſte que celui de la ſculpture. Outre la poëſie, ou la peinture des yeux, il en eſt encore une pour les oreilles : c'eſt du chant que je parle. La muſique vocale eſt naturelle à l'homme ; il s'en eſt d'abord ſervi pour exprimer la joie ; à l'aide du temps & des réflexions, le chant ſe mit en état de peindre tous les ſentimens, toutes les paſſions & tous les mouvemens phyſiques. L'inſuffiſance du chant ſimple fit imaginer le chant compoſé : la muſique vocale a bien

des rapports avec la peinture proprement dite, & l'emporte ſur elle à certains égards.

La danſe, qui eſt la poëſie, ou même la muſique des yeux, eſt auſſi naturelle aux hommes que le chant; elle rend, avec une vérité ſingulière, les ſentimens & les paſſions par ſes pas, ſes poſitions & ſes attitudes; ſes progrès ne différent pas de ceux de la muſique vocale, & elle reſſemble, par pluſieurs de ſes traits, à la poëſie proprement dite.

Il ne m'a point paru hors de propos d'enviſager rapidement les arts, par rapport aux artiſtes, aux nations & à l'univers; d'indiquer les raiſons pourquoi ces mêmes arts ſont plus marqués au coin de l'invention dans les démocraties, ſont plus perfectionnés dans les monarchies; pourquoi ils prennent le caractère des princes & des ſiècles; comment ils ſont un objet de gloire & d'intérêt pour les

états; pourquoi certains climats leur ſont plus favorables que d'autres : j'ai de plus annoncé leur circulation dans le monde.

Si je n'avois pas manqué de génie dans l'exécution du plan que je me ſuis tracé, j'oſerois me flatter d'avoir obſervé, d'après les pas de la nature, la marche de l'eſprit humain; d'avoir fait porter le tableau infiniment ſimple, & néanmoins prodigieuſement varié des ſciences & des arts, ſur la baſe immuable de la métaphyſique; d'avoir déſigné leur filiation, leurs rapports & leurs différences, & d'avoir mis les ſiècles paſſés en état de guider les ſiècles à venir dans le pays immenſe des découvertes.

Si je n'avois pas manqué de génie, il en ſeroit peut-être de cet ouvrage comme des relations de ces voyageurs qui ont tracé à la navigation des routes vers des terres qui leur étoient inconnues : il en eſt du monde ſçavant

ſçavant comme du monde phyſique : l'horiſon s'étend ſelon les points de vue où l'on eſt placé.

SECTION II.

IDÉE SYSTÉMATIQUE.

C'EST par nos beſoins que nous réuniſſons les deux extrêmes, le néant & la ſuprême grandeur. Conſidérés ſous certains rapports, ils nous aſſujettiſſent à l'empire de tous les êtres ; & après nous avoir fait errer dans la région immenſe des deſirs, ils nous tiennent accablés ſous le poids de notre exiſtence : notre cœur n'apprend, qu'après de longues & triſtes épreuves, que ſa vraie félicité eſt au-delà de lui-même, du monde, & qu'elle a ſes racines dans la Divinité.

Quelque profond que ſoit l'abîme de l'humiliation de notre nature, enviſagée par la multitude & la continuité de ſes beſoins, ils ſont cependant la ſource de notre gloire ; c'eſt

à la chaîne de nos beſoins que tient celle des ſciences & des arts; elle commence, s'étend avec elle, y répond dans tous ſes points, & court ſe perdre dans l'infini.

C'eſt par ces beſoins que le genre humain, qui rampe diſperſé ſur un des plus petits points de l'immenſité de l'eſpace, s'eſt élevé au-deſſus de ſa ſphère étroite, a oſé meſurer la vaſte étendue de l'univers, a ſçu faire concourir toutes ſes parties & ſes productions à ſon bonheur, & multiplier ces dernières, à l'aide de l'induſtrie, par une ſorte de création: c'eſt par-là que les hommes, cette partie imperceptible du monde, ſont devenus le centre de ce grand tout.

Auſſi la philoſophie ne peut-elle fixer ſes réflexions ſur les arts & les ſciences, & ſe livrer à un examen profond des cauſes, ſans deſcendre, ou plutôt remonter juſqu'à l'homme. Je vais l'enviſager au ſortir de l'état

d'innocence & de bonheur, & ſuivre les progrès de ſon eſprit à travers une multitude de générations & de ſiècles.

SECTION III.

Connoiſſances qui tiennent à nos premiers beſoins.

A peine les premiers hommes, ces fondateurs de l'humanité, eurent-ils prévariqué, que la peine ſuivit leur infidélité. Le Créateur ſuprême incline l'axe du monde, pouſſe les côtés oppoſés des orbites des aſtres, les uns contre les autres, & les cercles deviennent des ellipſes. Il met dans le cœur humain, d'une part, les paſſions; de l'autre, un penchant céleſte pour la vertu, lui laiſſe le libre arbitre, toutefois affoibli, pour diriger ou réprimer ces mouvemens oppoſés; & il attend de ce dernier un genre d'hommage nouveau. Pendant qu'il effraïe par des menaces, il conſole

par des eſpérances, & il procure également ſa gloire, ſoit qu'il creuſe un enfer, ou qu'il ouvre le ciel.

Ces changemens une fois opérés, la variété des climats, la viciſſitude des ſaiſons, la grêle, le tonnerre, les inondations ſuccèdent au printemps éternel qui embelliſſoit la terre, & les ombres de la mort couvrent le monde.

Toutes ces révolutions ne ſont que les ſymboles de celles qu'éprouvent les hommes. Comme la terre aride refuſe de fournir à leur ſubſiſtance, ils ſouffrent les rudes atteintes de la faim & de la ſoif; comme ils ne ſont point à l'abri de l'intempérie de l'air, ils ſont réduits à ſe couvrir de la peau des animaux, & à ſe réfugier dans des cavernes : la dégradation de la nature altère leur conſtitution phyſique & morale; leurs ſens perdent leur activité & leur fineſſe naturelles, & ſont moins propres à ſaiſir la vérité.

D'ailleurs, comment l'appercevoir à travers les ténébres, dont leurs paſſions l'enveloppent ? Les beſoins renaiſſans qui les aſſiégent, vont devenir leurs maîtres, & les inſtruire. Je vais d'abord en dériver l'ordre de la population, l'eſprit de propriété, la ſociété, la diverſité des gouvernemens, les progrès de la médecine, & des arts utiles.

Si la compagne du premier homme, après un certain temps révolu, accouche d'une fille, celle-ci, devenue nubile, aura pour époux ſon frère, ou à ſon défaut, ſon pere : il n'y a point d'inceſte là où il n'y a que trois perſonnes ; elles ſe tiennent d'auſſi près & d'auſſi loin qu'il ſe puiſſe : s'il en arrivoit autrement, il y auroit du temps perdu pour la population, & un danger imminent pour la conſervation du genre humain.

Il n'eſt pas poſſible que ce dernier ſoit borné à trois individus ; le monde

eſt trop vaſte pour ſi peu d'habitans : on comprend que, par des générations ſucceſſives, la famille des premiers hommes deviendra immenſe, & couvrira un jour la terre.

On s'empare d'abord des pays les plus tempérés & les plus peuplés de gibier : à meſure que la multitude croît, il s'en détache des colonies qui ſe fixent toujours de proche en proche, dans les plus belles contrées, juſqu'à ce que la population parvenue à ſon comble, après un long cours de ſiècles, force le genre humain à refluer vers les glaces du nord, & les régions brûlantes du midi.

On voit que l'eſprit de propriété ſuit de la différence des climats : on devine aiſément qu'il a dû faire des progrès, lorſqu'on s'eſt aviſé de l'agriculture : il n'eſt point dans la nature qu'on travaille, & qu'on enſemence un champ, pour que d'autres en recueillent le fruit.

L'amour dut raſſembler les hommes, & jetter les premiers fondemens de la ſociété ; les beſoins vont encore en reſſerrer les nœuds. Les hommes étant expoſés aux injures de l'air, aux inſultes de leurs ſemblables, ils conçoivent le péril de la diſperſion & la néceſſité de s'entre aider ; ils comprennent auſſi que, hors de la ſociété, les intérêts étant diviſés, chaque particulier eſt abandonné aux caprices & aux paſſions des autres ; au-lieu que, dans la communauté, les intérêts étant communs, le ſalut du public *eſt lié* à celui de chaque individu : un ſeul y a les forces de tous pour ſe défendre ; un homme y eſt pluſieurs millions d'hommes : de plus, chacun peut mettre dans le commerce de la vie ſes idées, ſes ſentimens, ſon induſtrie & ſes vertus, & prétendre au plaiſir ſi tendre de ſe voir plaindre dans les malheurs, & applaudir dans la proſpérité.

Perſonne n'a mieux ſenti les inconvéniens de la diſperſion & les avantages de la ſociété que Hobbes.» » Loin de la communauté, dit-il, (a) » chacun jouit d'une liberté entière, » à la vérité, mais ſtérile : ſi dans » cet état l'on peut ſe livrer à tous » ſes deſirs, on y a auſſi tout à craindre de ceux des autres ; dans une » ſociété ſagement établie, les citoyens ne ſont privés que de la liberté de nuire : dans l'état de diſperſion, on exerce un empire univerſel ſans rien poſſéder ; au ſein » de la communauté, on jouit de » vrais droits, quoique limités : loin » de la ſociété, un particulier peut » être dépouillé, ou même tué impunément ; dans la ſociété, il eſt à » couvert de pareils attentats : dans » la diſperſion, on n'a que ſes propres forces ; on voit règner la

(a) *De cive, lib.* 10.

crainte

» crainte, la guerre, la cruauté, la » pauvreté, la ſolitude, l'ignorance » & la barbarie; au ſein de la com- » munauté, éloignés de ces incon- » véniens, on jouit d'avantages in- » nombrables. »

La comparaiſon de l'état de diſper- ſion, avec celui de la ſociété, a pro- duit des effets merveilleux. Qu'on jette les yeux ſur l'univers moderne, on la verra établie dans les diverſes contrées; tous, juſqu'aux Sauvages, ſont unis par ſes liens; ils ſe raſſem- blent pour la pêche, la chaſſe & la guerre; on diſtingue parmi eux les caſtes & les nations. Ce goût de ſo- ciété eſt même répandu parmi les ani- maux; les caſtors, certaines eſpèces de ſinges & bien des oiſeaux de dif- férentes ſortes, les inſectes même en goûtent les douceurs. Les êtres ani- més ſe rapprochent à cet égard des objets purement matériels, qui tien- nent les uns aux autres par des nœuds

qui n'échappent pas aux yeux du philoſophe : il n'y a rien d'iſolé dans la nature que Dieu.

Les nations s'étant formées, les états ayant été circonſcrits, & les intérêts s'étant mêlés, les individus auront délibéré enſemble ſur tout ce qui a trait au bien commun ; d'où l'état démocratique. A proportion que les membres de la communauté ſe ſeront multipliés (*a*), on aura ſenti la difficulté de les admettre tous aux délibérations : de plus, le nombre des jeunes gens, & par conſéquent des téméraires, étant plus conſidérable que celui des anciens, ou des ſages, il y auroit eu du danger à le faire ; c'eſt pourquoi la communauté aura choiſi parmi ces derniers, les plus propres

(*a*) On vit dans Rome, à meſure que ſes limites s'étendirent, la République, l'ariſtocratie, la monarchie & le deſpotiſme ſe ſuccéder.

à l'adminiſtration des affaires; de-là, l'ariſtocratie. Le déſordre qui naît de la diverſité des intérêts, des paſſions & des vues; le défaut d'unité dans le ſyſtême politique, l'inconvénient de délibérer quand il faudroit agir, auront porté les particuliers à ſe donner un maître; ils choiſirent le plus diſtingué d'entre eux par ſa probité, ſa prudence & ſon courage. Attendu qu'ils ſçavoient que la dignité du rang, les qualités de l'eſprit & du cœur ne ſçauroient bannir toute erreur & toute paſſion, ils établirent des loix pour diriger le Prince; d'où l'état monarchique. Quand celui-ci abuſa de l'autorité, foula aux pieds les loix, & fit règner ſes paſſions & ſes caprices, la monarchie courut s'abîmer dans le deſpotiſme. Avec quelle ſublime préciſion, *de Monteſquieu* n'en peint-il point les excès (*a*)! *Quand*

(*a*) Eſpr. des Loix, tom. 1, ch. 13.

les Sauvages de la Louiſiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, & cueillent le fruit.

Il ſuit de tout ceci, que l'état démocratique eſt le plus naturel (*a*), l'ariſtocratique le plus ſage, & le monarchique le plus avantageux. On peut bien en croire Platon & Hobbes, qui, quoique nés Républicains, ont donné la préférence à ce dernier. Auſſi, ſelon *Goguet*, » les plus an-» ciens peuples, dont Moïſe parle, » les Babyloniens, les Aſſyriens, les » Égyptiens, les Élamites, les na-» tions qui habitoient proche du Jour-» dain & dans la Paleſtine, étoient » ſoumiſes à des Rois. L'Hiſtoire

(*a*) Je ne prétends pas exclure l'antiquité des monarchies: dans les premiers ſiècles, les états n'étoient que des familles aggrandies, dont le père, ou le plus ancien, étoit le chef. Le gouvernement actuel de l'Arabie heureuſe, eſt un monument en ce genre qui ſe perd dans la plus haute antiquité.

» profane s'accorde en ce point avec » les livres ſaints. *Homere* exalte tou- » jours les prérogatives de la Royauté. » Durant cette longue ſuite de ſiècles » dont les Chinois ſe vantent, ils » n'ont jamais été gouvernés que par » des Rois .... on peut en dire au- » tant de tous les peuples de l'O- » rient. » Pour ce qui regarde l'état deſpotique, il eſt tellement hors de la nature & de la raiſon, qu'il ne paroîtroit pas poſſible, *ſi les ravages (a) qu'il a faits dans quelques-unes des plus belles contrées du monde, n'annonçoient ſon exiſtence.*

Il ſemble d'abord que tous les gouvernemens devroient tendre à la monarchie. On reviendra de cette erreur, ſi l'on fait attention que je n'ai point déterminé les circonſtances où les nations peuvent ſe trouver : la ſource de la diverſité des gouverne-

(a) Lettres Perſannes.

mens, ce ſont les climats, le ſol, l'étendue, la ſituation des états, le caractère, l'éducation & la religion des peuples : toutes les fois que par des coups de force il en va autrement, les gouvernemens ſe trouvent dans un état d'inquiétude & de violence ; & par leur propre reſſort, ils ſe remettent dans leur ſituation naturelle : voilà la cauſe d'une infinité de révolutions qui étonnent le vulgaire.

Les différens gouvernemens n'ont pu s'établir, ſans que les arts utiles ſe ſoient montrés ſur la terre. Ces arts, une fois inventés, ils ont dû accélérer tous enſemble leurs progrès. Je ne m'aſſujettirai point à cet ordre ; je parlerai de chacun d'eux ſéparément : 1°. parce que je me propoſe d'en traiter plus en philoſophe qu'en hiſtorien ; 2°. parce qu'en ſuivant une méthode oppoſée, je ne donnerois point à mes idées les dé-

veloppemens néceſſaires ; 3°. parce que je ſerois réduit à des tranſitions fréquentes, qui ne pourroient que jetter de la lenteur dans le ſtile & dans les choſes.

La langue (*a*) que parloient d'abord les premiers hommes, a éprouvé des variations comme les gouvernemens : tandis que les hommes ont tous habité la même région, & qu'ils n'ont formé qu'un état, la langue a été par-tout la même ; quand ils ſe ſont diviſés en nations, & qu'ils ont

(*a*) Si la langue primitive n'eût point été révélée, elle n'auroit pu ſe former qu'après une longue ſuite de ſiècles : l'idée de repréſenter les objets par des combinaiſons de ſons conventionnelles, eſt une des opérations les plus abſtraites dont l'eſprit humain ſoit capable ; ce qui ajoute encore infiniment à la difficulté, c'eſt l'embarras de déſigner les objets ſpirituels dont on vouloit attacher l'idée à certains mots : il n'y a peut-être que l'exiſtence des langues qui prouve leur poſſibilité.

vécu ſous divers climats, leur langue a été ſujette à bien des changemens; c'eſt que les beſoins, les productions de la terre, & par conſéquent les arts, les ſciences & les paſſions n'ont plus été les mêmes. Lorſque les peuples vainqueurs ont été ſe confondre avec les peuples vaincus, ce mêlange a dû produire des langues diverſes, plus, ou moins analogues à la première, à proportion qu'elles ſe ſont éloignées de leur ſource par un plus, ou moins long intervalle de temps : quand la cupidité porta les nations à ſe chercher, elles ne formèrent qu'un peuple par le commerce : de-là, de nouveaux mêlanges dans les langues : de-là auſſi, l'impoſſibilité de remonter juſqu'à la la langue primitive, mère de toutes les autres.

Ceux qui veulent que l'Hébreu ſoit la plus ancienne des langues, doivent prétendre que toutes les autres en ſont

dérivées ; mais ils ne ſçauroient nier que, par le laps des années, elles ont perdu leurs traits de filiation.

Un génie (*a*) vaſte & ſublime a ſouhaité qu'on établît » les rapports » de toutes les langues enſemble, » pour découvrir leurs racines & par- » venir à cette langue-mère qui s'eſt » partagée en pluſieurs branches plus » ou moins chargées, ſelon le génie » & le climat des peuples. C'eſt alors, » que les langues de chaque nation » s'enrichiroient par le mêlange, & » qu'il pourroit s'en former une ex- » cellente qui redeviendroit généra- » le ; ſemblable à la Vénus d'Appelle, » compoſée de pluſieurs modèles de » beauté, elle caractériſeroit mieux les » paſſions, peindroit tous les objets ; » auroit tout à la fois plus d'énergie & » d'harmonie, & ſeroit par excel- » lence le langage de la nature. »

(*a*) Le chancelier Bacon.

Cette idée eſt plus brillante que ſolide, pour les raiſons déjà énoncées : d'ailleurs, des comparaiſons ſi multipliées des différentes langues ne ſçauroient être faites par un ſeul, mais par pluſieurs, & dès-lors on ne ſçauroit ni établir, ni ſuivre les progreſſions & la chaîne infinie des rapports : de plus, quand on le pourroit, on ne perſuaderoit jamais à chaque peuple, & à l'univers, de devenir abecédaire : la perfection des langues ne peut être le fruit précoce de l'analyſe ; elle eſt l'ouvrage lent des ſiècles.

Les langues n'étant que les collections des ſignes de nos idées & de nos ſentimens, il doit y avoir une analogie parfaite entre les mots & ces derniers, & les combinaiſons ſans nombre qu'on en peut faire : c'eſt pourquoi une excellente logique & une bonne grammaire raiſonnée, ne ſont guère qu'une même choſe.

Par le même principe, on peut regarder les langues des différentes nations comme des tableaux de leurs arts, de leurs sciences & de leurs passions : la fécondité des premières fut toujours dans une exacte proportion avec les progrès des derniers : la langue Grecque n'a jamais été plus abondante qu'au siècle des Periclès, des Socrate, des Platon, des Démosthène, des Sophocle & des Euripide ; la Latine, qu'au temps des César, des Auguste, des Cicéron & des Virgile : la Françoise, semble avoir atteint aujourd'hui son dernier période de fécondité : notre siècle est, comme celui des grands hommes que je viens de nommer, le règne des arts, des sciences & des passions. Nos langues modernes sont plus riches que les anciennes, relativement aux arts & aux sciences : outre qu'il est de la nature des uns & des autres d'aggrandir toujours leur sphère, j'ex-

cepte certains arts libéraux ; il étoit réſervé à la ſupériorité de notre commerce, de faire circuler du nouveau monde dans l'ancien, des arts & des ſciences inconnus : on peut dire que la carrière de nos connoiſſances & & de leurs ſignes s'eſt étendue avec la ſurface de la terre : peut-être qu'un jour des découvertes faites dans les terres auſtrales ajouteront à la richeſſe des langues d'Europe.

Il ſuit encore du principe établi, que le caractère de chaque peuple doit ſe retracer dans ſa langue : auſſi les langues anciennes avoient-elles un caractère bien prononcé, & l'on remarque aujourd'hui de la majeſté & de l'enflure dans la langue Eſpagnole, de la fierté & de la rudeſſe dans l'Angloiſe, de l'harmonie, de la délicateſſe, de la molleſſe & de la mignardiſe dans l'Italienne, de la lenteur & de la dureté dans l'Allemande, des graces & de la nobleſſe dans la Fran-

çoiſe : on peut encore appercevoir dans les langues bien des différences, des rapports & des nuances, qui ont leur ſource dans la diverſité des gouvernemens & des religions.

Un philoſophe doit ſur-tout étudier les langues dans leur métaphyſique : c'eſt en enviſageant la nôtre de ce côté, que *du Marſais* a montré qu'on pouvoit être homme de génie & grammairien : il faut abandonner les règles grammaticales à la jeuneſſe : ce n'eſt pas que le premier qui a démêlé toutes les parties de l'oraiſon, & qui a réduit en claſſes, & à des règles générales les cas particuliers, n'ait été un profond métaphyſicien ; mais tous ſes ſucceſſeurs n'ont été que des copiſtes plus ou moins précis. De quelle importance ne ſeroit pas dans la république des lettres une hiſtoire bien philoſophique de toutes les langues ? Ce ſeroit proprement l'hiſtoire de l'eſprit hu-

main : comme des mains particulières ne ſçauroient ſuffire à tant d'ouvrage, il conviendroit qu'un corps ſçavant & éclairé ſe chargeât d'une ſi vaſte entrepriſe.

Les progrès des arts mèchaniques ſont auſſi ſujets à des règles fixes, ainſi que ceux des langues. Les hommes, qui d'abord n'avoient pour habits que la peau des animaux, l'écorce de certains arbres, des feuilles, ou des joncs entrelaſſés, imaginèrent, après une longue ſuite d'années, de préparer les peaux, de filer la toiſon des brebis, l'écorce de certains arbres, le cotton & l'enveloppe du lin & du chanvre : l'art de filer va ſe perdre dans la nuit des premiers ſiècles.

Les Egyptiens en attribuoient l'invention à Iſis ; les Lidiens à Arachné ; les Grecs à Minerve ; les Chinois à l'Impératrice, femme d'Yao ; les Péruviens à Mama-Oella, épouſe de

Manco-Capac leur premier Souverain.

La toile de l'araignée, la contexture de certaines écorces d'arbres auront donné naiſſance à la tiſſerande-rie. Cet art tient aux premiers ſiécles : après le déluge, Abraham dit au Roi de Sodome, qu'il ne prendra rien depuis le fil de la trême juſqu'à la courroïe des ſouliers : Abimelech, ſelon Moïſe, donna un voile à Sara.

Les habits eurent pour fins la ſanté & la propreté : on ne s'aviſa que bien tard de les faire de manière qu'ils couvriſſent les défauts, & qu'ils fiſſent ſortir les proportions & les beautés. On ſent qu'il n'y a rien qui ſoit plus contre la nature que les paniers des habits des femmes & des hommes Européens : nous devons paroître en cela, comme en bien d'autres choſes, barbares aux yeux d'un ſauvage. Quelle eſt la perſonne qui ne

rougiroit point d'être telle que ſon panier la repréſente ? De tous les habits connus, je n'en vois pas de plus parfait que l'habit militaire des Grecs & celui de nos Huſſarts.

Les femmes étant nées pour faire par leurs charmes, le bonheur de la ſociété, on a imaginé des habits propres à relever leurs attraits : bornées par la foibleſſe de leur tempérament à des exercices purement domeſtiques, & la pudeur étant leur première vertu, on leur a donné des robes, qui fuſſent comme autant d'entraves qui les retinſſent dans la maiſon.

Il eſt à préſumer qu'on trouveroit la ſource de la variété des habits des nations dans la différence des climats.

Le luxe s'étant introduit dans les vêtemens, on voulut qu'ils annonçaſſent les richeſſes & les dignités des particuliers : d'où la magnificence

&

& les marques des ordres. Quand le luxe eut franchi toutes les barrières, & que le vulgaire égala en faſte les gens de qualité, la nobleſſe dut chercher à ſe diſtinguer par la ſimplicité des habits & le goût de ſe mettre : voilà où en ſont réduits nos dames & nos ſeigneurs François : il eſt à ſouhaiter que, pour éviter les déſordres qui naiſſent de la confuſion, la police aſſigne des habits à chaque condition.

L'envie de plaire, ſi naturelle aux deux ſexes, a dû opérer bien des changemens dans les habits. Le grand principe qui devroit diriger à ce ſujet, ſeroit de ſe mettre à l'air de ſa perſonne. Depuis que l'imagination, les fantaiſies & les caprices ſe ſont emparés des règles, il n'y en a plus eu de fixe, mais une infinité de conventionnelles ; dès-lors la beauté a dû ſe préſenter continuellement ſous des décorations & des jours nouveaux ; at-

tendu que la fantaiſie n'ayant point de loi, ou plutôt qu'étant elle-même ſa règle, elle ne peut avoir que des goûts & non une volonté : un étranger introduit dans nos palais, à qui l'on montreroit une ſuite de portraits de famille ; prendroit à leur draperie les objets repréſentés pour autant de perſonnes de différentes nations.

C'eſt toujours la cour qui donne le ton à la mode : celle-ci paſſe à la capitale & de-là aux provinces. Il ne ſeroit pas impoſſible de juger, par les modes diverſes, du caractère de ſiécles : c'eſt pourquoi une hiſtoire ſur cette matière ne ſeroit pas auſſi frivole qu'elle le paroîtroit au premier coup d'œil ; tant il eſt vrai que les petites choſes tiennent aux grandes ; que tout eſt lié dans le moral comme dans le phyſique, & que l'homme ſemble ſe peindre dans tout ce qui l'environne.

La mode doit ſur-tout règner dans

lès monarchies : comme tous les ſujets s'y repoſent de leur ſalut ſur un ſeul, l'imagination s'y trouve à l'aiſe pour inventer des parures ; & puis l'amour doit jouer un des premiers rôles dans un gouvernement dont le principe eſt l'honneur, & d'où la cupidité eſt bannie.

La vertu ne permet dans la démocratie que des graces ſérieuſes & auſtères : c'eſt à cauſe de la part que les citoyens prennent aux affaires, qu'on n'y traite la volupté que comme une paſſion en ſous-ordre. La mode eſt anéantie devant le deſpote : au moindre clin d'œil, la pudeur gémiſſante laiſſe tomber tous ſes voiles : des amours condamnés à tout ſouffrir, ne ſongent point à allumer des deſirs, dont ils ſeroient les victimes ; & les goûts ſont éteints là où domine la crainte.

C'eſt pour les raiſons indiquées que la France eſt depuis ſi long-temps

l'empire de la mode : de-là elle donne des loix à l'Angleterre & à preſque toute l'Allemagne : ſi ſes arrêts ne ſont pas ſuivis en Eſpagne & en Italie, c'eſt que la jalouſie des maris leur en défend l'entrée : toute l'attention de notre miniſtère doit être de lui preſcrire des limites : le comble des abus ſeroit que les vertus même réſſortiſſent de ſon domaine.

Comme tous les arts ſe tiennent par la main, les progrès du luxe dans les habits dûrent être accompagnés de ceux de l'architecture : l'humidité des antres, leur éloignement firent qu'on s'aviſa d'élever, ſur quatre troncs d'arbres, des cabanes : on les entoura, & on les couvrit de feuillages. Selon Diodore, les premières maiſons de l'Égypte & de la Paleſtine n'étoient que de roſeaux & de cannes entrelaſſés. Vû l'inconvénient des feuillages, on éleve des murs de terre; leur peu de ſolidité fait recourir à la

pierre. C'eſt de ces cabanes ruſtiques que dérivent toutes les parties & toutes les loix de l'architecture : c'eſt à leurs piliers qu'il faut rapporter les ordres dorique, ïonique, corinthien, toſcan, compoſé, ou compoſite. Contens du ſimple néceſſaire, les premiers hommes ſe bornèrent à une ſeule pièce : on pourvut dans la ſuite à la commodité, en élevant, à l'aide de la ſerrurerie & de la charpenterie des cloiſons ; d'où les chambres : après bien des ſiècles, le luxe imagina les appartemens & les étages (*). Dès-lors la magnificence n'eut plus de bornes ; le marbre ſuccéda à la pierre, les hôtels aux maiſons, & les palais à ces premiers. Hérodote fait mention de palais élevés par les Rois de Ba-

(*) Il paroît que l'architecture, proprement dite, s'eſt d'abord montrée dans la Chaldée, l'Egypte, la Chine & la Phénicie.

bylone, d'Égypte & de Ninive. Les ſciences étant inventées, la géométrie, la méchanique & l'optique préſidèrent à l'architecture, & les arts s'empreſsèrent de l'embellir.

Le faſte & la vanité tracèrent le deſſein de la façade des édifices : les embelliſſemens intérieurs ne furent pas moins prodigués : on fut choqué de la nudité des murs ; de-là la boiſerie, les tapiſſeries & les productions les plus rares de la ſculpture & de la peinture : le faſte ſemble s'être ſurpaſſé lui-même dans ce dernier ſiécle ; il a ajouté à celui de l'ancien monde celui du nouveau.

Que de réformes la morale n'auroit point à faire à cet égard ! je voudrois qu'on conſervât dans le ſein des maiſons, avec un ſoin & un reſpect preſque religieux, les portraits de famille : ſi l'on en eſt venu à les proſcrire, c'eſt peut-être qu'on les a déjà bannis de ſon cœur.

Je voudrois que la nobleſſe ne ſouffrît dans ſes appartemens que des tapiſſeries où fuſſent repréſentées les belles actions de ſes ancêtres, des héros ou des rois de la nation : l'hiſtoire offriroit à la bourgeoiſie des traits de vertus civiles propres à être deſſinés ; on ne verroit plus dans nos ſuperbes édifices les précieux & frivoles chef-d'œuvres des Indes, de la Chine, du Japon & de la Saxe ; mais on y trouveroit des mœurs.

Les mêmes hommes, qui élevèrent des monumens à leur vanité & à leur molleſſe, en érigèrent à la religion, ou bâtirent des temples, dès que le culte extérieur fut introduit. L'architecture ſe ſurpaſſa elle-même ; elle eut égard à la multitude que ces ſortes d'édifices devoient contenir, d'où leur immenſité ; à la majeſté du lieu, d'où toute la pompe du deſſein, la magnificence des décorations, & l'harmonie fière & ſublime de toutes les parties.

Les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs & les Romains conſacrèrent leur reſpect pour les Dieux, par des temples dignes de l'admiration du monde. Diodore parle avec enthouſiaſme du plus ancien temple de Thèbes : il avoit treize ſtades de tour & 45 coudées de hauteur : ſes murailles portoient vingt-quatre pieds d'épaiſſeur. Le temple de Bel à Babylone étoit compoſé de huit tours placées les unes ſur les autres, & qui diminuoient inſenſiblement : Strabon fixe la hauteur de cet édifice à une ſtade, meſure qui répond à ſix cens de nos pieds : par les proportions, on peut juger de la maſſe entière. Alexandre ayant voulu rebâtir ce monument démoli par Xercès, dix mille ouvriers ne purent, dans deux mois, nettoyer la place. Le temple de Salomon étonna les arts qui l'élevèrent. Les anciens ont laiſſé à cet égard & à beaucoup d'autres, bien loin d'eux

d'eux, les siècles à venir : on doit en chercher la raison dans la constitution de l'Europe depuis l'établissement de l'Évangile ; elle a été telle que les états, presque toujours occupés au dehors par la politique & la guerre, n'ont eu ni le temps, ni le moyen d'exécuter de grandes choses.

Lorsque les villes, qui résultent naturellement de l'assemblage des maisons, des hôtels, des palais & des temples, furent formées, la géométrie, de concert avec l'optique & l'imagination, tira des allignemens, traça des rues & des places qui furent le point de ralliement de ces dernières. On pourvut à la santé en ménageant la salubrité de l'air & des eaux : l'ancienne Égypte fournissoit en ce genre des modèles dont on n'auroit jamais dû s'écarter : on pourvut à la magnificence par l'étendue de l'enceinte & par le nombre des citoyens.

Nous voyons, dès les premiers

temps, des villes d'une ſingulière grandeur : Homere parle de Thèbes comme d'une ville à cent portes, en état de fournir vingt mille chariots de guerre : d'anciennes inſcriptions nous apprennent qu'elle renfermoit ſept cent mille combattans ; ce qui eſt exagéré. Selon l'opinion commune, Ninive formoit un carré long : les deux grands côtés avoient chacun cent cinquante ſtades, & les deux autres quatre-vingt-dix ; ſon circuit étoit de quarante-huit ſtades, qui reviennent à trente de nos lieues communes. Suivant la ſçavante réduction de M. de Liſle, l'enceinte de cette ville ne devoit être que de ſix lieues quarrées. Herodote, comme témoin oculaire, aſſure que Babylone avoit quarante-huit ſtades : elle étoit néanmoins plus grande que Ninive ; attendu qu'elle formoit un carré parfait : elle avoit donc plus de ſix lieues quarrées de ſurface. La hauteur de ſes murail-

les, ſon temple de Bel, ſes jardins ſuſpendus, ſon pont ſur l'Euphrate, ſon lac & ſes canaux creuſés pour la diſtribution des eaux, en faiſoient une des merveilles de l'Aſie.

La Cité ne doit point ſeulement s'occuper de ſa propre ſplendeur, elle doit encore veiller aux plaiſirs des citoyens, faire bâtir, par exemple, des théâtres ſomptueux. C'eſt dans ces ſortes d'édifices que le faſte a droit de ſe produire dans toute ſon étendue; ils ſont l'ouvrage de la nation, & non des particuliers. L'univers regrettera éternellement les chefs-d'œuvres d'Athènes & de Rome en ce genre : là, c'étoit un peuple éclairé, & verſé dans les arts, qui s'élevoit à grands frais des écoles de vertu : ici, les Empereurs enchaînoient, par les nœuds de la volupté, un peuple toujours prêt à tourner contre ſes maîtres, ces millions de bras qui avoient ſubjugué la terre. Il falloit, à de tels

hommes, des états à conquérir, ou un cercle de plaiſirs qui les dérobât au ſentiment de leur force.

L'Europe moderne n'a rien en ce genre qui ſoit digne d'attention, & notre France qui a vu renaître dans ſon ſein des Sophocle, des Euripide, des Menandre, des Plaute & des Térence, a des pièces immortelles, & n'a point encore de théâtres : car on ne peut pas donner ce nom à ces ſalles meſquines, anciens reſtes de barbarie, qui ne ſemblent ſubſiſter que pour la honte du bon goût.

Il y a tout lieu d'eſpérer que notre auguſte Monarque, dont les yeux s'ouvrent continuellement ſur le bonheur de la nation, fera un jour bâtir des théâtres dignes d'une des premières capitales de l'univers.

Les plans que l'on formera, devront avoir pour objets la commodité des ſpectateurs, des acteurs, la magnificence, la multiplicité & la va-

riété des décorations. Il me semble que la forme, la mieux entendue pour ces édifices, est celle du dôme. Pour placer le théâtre & l'orchestre, je voudrois qu'on ouvrît dans cette salle un bâtiment qui eût la figure d'une sorte de carré long, plus évasé néanmoins vers le dôme que du côté opposé : pour favoriser la voix, le plafond de ce bâtiment seroit un plan incliné, dont le sommet toucheroit le dôme : la coupole devroit être plutôt basse que haute, autant que les proportions pourroient le permettre : des galeries ménagées au tour de l'enceinte, & pratiquées dans l'épaisseur du mur, tiendroient lieu de loges : on pourroit, dans l'entre-deux, creuser des niches pour les bustes de nos poëtes dramatiques : on représenteroit à fraisque, sur la coupole, Louis couronné par Minerve : il offriroit des couronnes à Melpomène & à Thalie : on verroit plus loin les génies de l'archi-

tecture, de la peinture & de la ſculpture, élever & embellir un édifice ſur le plan que je viens d'indiquer. J'abandonne ce projet à l'examen des Architectes de profeſſion : je n'ai parlé ici qu'en amateur, & non en artiſte.

Il eſt aiſé de deviner toutes les variations qu'a dû eſſuyer l'architecture, ſelon la nature du ſol, du climat, & les progrès du luxe, des arts & des ſciences. Il eſt à remarquer qu'elle porta l'empreinte du caractère des peuples : elle parut ſous des traits groſſiers & monſtrueux dans la Chaldée & dans l'Égypte ; avec tout l'éclat de la magnificence en Grèce ; avec le caractère de la grandeur & de la ſolidité à Rome ; avec celui de la peſanteur en Allemagne ; d'où nous vint le genre gothique.

Il eſt malheureux que les ouvrages écrits ſur cet art par Agathareus Athénien, Démocrite, Archimède & Théophraſte, aient été enſevelis ſous

les débris des empires. Le seul traité de Vitruve a échappé au naufrage des temps.

Les mains des hommes ne furent pas seulement occupées à bâtir des maisons, mais encore à corriger par la culture la stérilité, ou la malheureuse fécondité de la terre. Cette culture varia selon la nature des climats, des semences & du sol : elle fut plus ou moins considérable, en proportion de la stérilité des terres & du nombre de leurs habitans.

Les premiers hommes connurent peu (*a*) l'agriculture : comme nos Sauvages modernes, ils vécurent des fruits de la chasse & de la pêche : ils épuisèrent bientôt le poisson des fleuves sur les bords desquels ils habitoient, & le gibier des forêts voisi-

(*a*) L'agriculture parut sur la terre dès le commencement: Caën fut agriculteur ; mais cet art fut longtemps au berceau.

nes, & leur vie devint errante.

Pour se mettre à l'abri de la disette, ils s'attachèrent à apprivoiser des animaux (*a*) dont le lait & la chair pussent les nourrir, & la peau les couvrir, & ils furent pasteurs, comme les Arabes.

La douceur du climat, la commodité des pâturages & des eaux, leur persuadèrent de se fixer dans certaines régions : ils eurent grand soin de multiplier les troupeaux, à cause des accroissemens de la communauté, & l'on manqua de pâturages.

Nos bergers remarquèrent que la plupart des plantes produisent de la graine, qui, parvenue à sa maturité, & répandue sur la terre, fait germer des plantes de la même espèce : ce phénomène leur donna l'idée de l'usage & du temps des semis pour les prairies.

(*a*) La Genèse nous apprend qu'Abel étoit pasteur.

On obſerva que l'herbe étoit plus fraîche & plus abondante dans les terreins gras & humides, & l'on excita la fécondité du ſol avec le ſecours des engrais, des réſervoirs, des rigoles & des canaux.

On s'apperçut que certaines plantes, le trêfle, la luſerne, &c. étoient plus fertiles que les autres, & l'on en ſema des champs ; d'où les prairies artificielles.

Ces mêmes plantes vieillirent, & devinrent ſtériles ; on en arracha les racines, on les raſſembla par monceaux. & pour s'éviter la peine du tranſport, on les brûla, & l'année d'après, ces mêmes champs enſemencés de nouveau, furent plus féconds : de-là l'écobue.

Lorſque l'induſtrie ſe fut aviſée de filer la toiſon des brebis, & d'en faire des étoffes, on augmenta encore le nombre des troupeaux, & l'art de cultiver les prairies crût en

même proportion. Cet art, étant le plus ancien de tous, eſt par-là même une des principales branches de l'agriculture : plus il s'éloigne de notre ſiécle, plus il ſe rapproche de nos premiers beſoins.

On éprouva que les graines de certaines plantes flattoient le goût : ce ne fut qu'après une ſuite d'expériences & de ſiécles qu'on en pétrit du pain. Dès le commencement, l'induſtrie couvrit la ſurface de la terre de ces plantes précieuſes : d'après une longue chaîne d'obſervations, elle n'omit rien pour diſpoſer les champs à recevoir l'influence de l'air, de l'eau, des rayons du ſoleil, & les inſtrumens furent inventés. L'homme ne ſe contenta pas de multiplier ſes forces à l'aide des leviers, & d'abréger ainſi le travail, il imagina de le faire partager aux animaux ; il leur fit ſubir le joug, & les attela à la charrue, que les ſiécles s'attachèrent à perfection-

ner. Les Égyptiens en attribuoient l'invention à Oſiris ; les Phéniciens à Dagon, crû fils du ciel ; les Chinois à Chin-nong, ſucceſſeur de Fo-hi : Chez les Babyloniens & les Phéniciens, la connoiſſance du labourage remonte aux premiers ſiécles de leur hiſtoire : ſelon l'Ecriture, Iſaac, pendant ſon ſéjour dans la Paleſtine, ſema & recueillit au centuple.

Les travaux immenſes, entrepris, & exécutés, dès les premiers ſiécles, par les Chaldéens & les Égyptiens, pour arroſer & fertiliſer les terres, étoient des monumens érigés à l'honneur de l'agriculture. Les loix veillèrent elles-mêmes ſur cet art, & l'encouragèrent par les honneurs & les récompenſes. En quel crédit n'étoit-il point dans les premiers ſiécles de Rome ? La dictature & la charrue n'y étoient ſéparées que d'un degré !

Les progrès de l'agriculture ſemblèrent s'élancer vers leur comble.

dès que la navigation eut rendu la mer le lien de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique, comme les fleuves le ſont des provinces du même empire. Pour lors chaque région laboura & ſema pour l'univers.

C'eſt un ſpectacle bien tendre pour l'humanité que de voir à la Chine l'Empereur dans tout l'éclat de ſa puiſſance, & aux yeux de la nation la plus ſage, ouvrir tous les ans un ſillon! on peut dire que la politique s'y rapproche de la nature : le premier Monarque fut un Roi agriculteur. C'eſt dommage qu'un ſi bel exemple parte du ſein du deſpotiſme: Il faudroit peut être chercher l'origine de cet uſage dans les beſoins immenſes de cet empire, vû ſon énorme population (*a*), ou dans l'antiquité de ſes dynaſties.

(*a*) La Chine renferme cent cinquante millions d'habitans, c'eſt-à-dire, cinquante millions de plus que l'Europe.

Le jardinage eut une ſource pareille à celle de la culture du bled. Parmi les plantes, on en trouva pluſieurs dont les feuilles étoient agréables au goût, & d'autres dont les racines étoient ſavoureuſes : la qualité du ſol, où elles croiſſoient communément, indiqua quelle ſorte de terre leur étoit propre ; les expériences & les obſervations donnèrent inſenſiblement toute la théorie du jardinage. On ne peut douter de ſon antiquité, quand on voit les Iſraëlites regretter dans le deſert les concombres, les melons, les poireaux, les oignons & l'ail de l'Égypte. La Quintinie (*a*) ſemble, dans ces derniers ſiécles, avoir arraché à la nature tous ſes ſecrets en ce genre.

(*a*) Il dut preſque toutes ſes connoiſſances à Arnaud d'Andilly. Ce dernier s'amuſa de l'agriculture, la réduiſit en art, & la perfectionna infiniment.

L'agriculture étendit ſes ſoins ſur de certaines ſortes d'arbres : l'hiſtoire nous apprend que la vigne, les figuiers, les amandiers & les grenadiers furent cultivés dès les premiers temps dans l'Aſie : la bonté de leurs fruits fit naître l'idée de les raſſembler autour des champs ; d'où les ſemis, & dans la ſuite les plantations de bouture. Ce dernier art étoit inconnu en Grèce du temps d'Héſiode.

Voici, ſi l'on en croit Théophraſte, l'expérience à laquelle l'on doit l'uſage de greffer. » Un oiſeau ayant » avalé un fruit entier, le jetta dans » le tronc d'un arbre ; il s'y mêla » avec quelques parties de l'arbre » pourries, qui le firent germer, & » il produiſit un arbre d'une eſpèce » différente. » Pline rapporte l'art dont il s'agit, à une autre expérience. » Un laboureur s'aviſa, pour faire » une paliſſade, de coucher en terre » des troncs de lierre ; il y enchaſſa

» l'extrêmité des pieux : ceux-ci ſe » entèrent dans ces troncs, & de» vinrent de grands arbres. » L'obſervation continua de diriger la main, & l'on inventa toutes les ſortes de greffes.

On coupa ſans deſſein des branches mortes, & l'arbre en devint plus vigoureux ; de-là l'art d'émonder : on coupa des branches vives, & la récolte des fruits fut plus abondante ; d'où l'art de tailler : l'expérience éclaira ſur le temps & la manière de le faire : la culture eut d'abord pour objet les arbres en plein vent, & enſuite les arbres en buiſſon & en eſpalier.

L'utilité de preſque tous les arbres pour le chauffage, étendit les vues de l'agriculture ; la charpenterie, la menuiſerie, la ſculpture & le charronage épuisèrent les plus vaſtes forêts. Les ſciences, toujours précédées de l'obſervation, volèrent au

ſecours de l'art. La phyſique analyſa les différentes eſpèces de terre, la conſtruction intérieure & extérieure des plantes & des arbres, diſtingua les claſſes, forma des pépinières, & la géométrie traça les plantations. La phyſique, de concert avec l'algèbre, calcula les degrés d'influence des élémens ſur les végétaux, s'attacha à prévoir les maladies de ces derniers, à les prévenir, ou à y remédier ; enſeigna la manière de préparer, & d'employer les engrais, ſimplifia les inſtrumens, en imagina de nouveaux, économiſa les ſemences, & réduiſit en principes un art qui ne s'étoit conſervé que par une tradition manuelle : la nature, par-tout aſſujettie aux loix de l'induſtrie, fut corrigée, améliorée & embellie, & elle fut étonnée de ſes productions : tant il eſt vrai que les ſciences ſont les yeux des arts méchaniques (*a*) ; les

(*a*) Le diſciple & le commentateur de ouvriers

ouvriers n'en ſont que les mains. Il conviendroit de regarder, comme des bienfaiteurs du genre humain, les auteurs célèbres qui ont écrit de l'agriculture : le monde devroit des ſtatues aux Caton, aux Varron, aux Columella, Palladius Conſtantinus, Céſar, Baptiſte Porta, Herebaſcius, aux Alphonſe Herrera, Pierre Croiſcens, Jean Liebault, Olivier Deſerrée, Pierre Bollon, aux Duhamel & à l'Ami des hommes. Les loix ne ſçauroient trop réprimer la barbarie & le

---

Deſcartes, Rohault paſſa pluſieurs années de ſa vie dans les atteliers des ouvriers; il y étudioit en philoſophe les manœuvres, & les dirigeoit; il examinoit les inſtrumens, les perfectionnoit, & abrégeoit le travail en le ſimplifiant. Dans la ſuite, un Prince qui ſe propoſoit de créer ſa nation, deſcendit, ou plutôt s'éleva juſqu'à la condition de manouvrier : c'eſt ainſi que ce grand homme faiſoit, pour ainſi dire, ſon apprentiſſage de l'empire.

fanatiſme occupés à éteindre le céleſte flambeau des ſciences : ôtez les abus ; mais conſervez la choſe.

Il ne me paroît pas hors de propos d'enviſager d'un coup d'œil l'agriculture, par rapport à certains états. On la vit rarement fleurir chez les nations militaires : des mains victorieuſes dédaignent de s'abaiſſer aux arts méchaniques : auſſi étoient-ils exercés en Grèce par des eſclaves : la France s'eſt long-temps comportée à cet égard comme la Grèce : ſi l'agriculture règna pendant un certain temps à Rome, c'eſt que les limites bornées & la ſtérilité de ſon domaine la forçoient d'arracher toutes ſes reſſources aux entrailles de la terre, & que l'art y étoit forcé de ſolliciter continuellement la nature.

L'agriculture languit, & meurt ſous le deſpotiſme ; l'eſprit de propriété y fuit tous les particuliers ; il eſt englouti par un ſeul homme : ſi la Chine

eſt une exception à cette règle, c'eſt que la tyrannie y eſt obligée de ſe faire violence à elle-même, pour les raiſons que j'ai rapportées plus haut.

Aujourd'hui que les richeſſes ſont dévenues la balance de la force & de la foibleſſe des états ; aujourd'hui que les négociations, les traités d'alliance, de guerre, ou de paix, & les hommes même ſont devenus marchandiſes ; aujourd'hui que,

Le trident de Neptune eſt le ſceptre du monde,

comme l'a dit un poëte, il s'eſt fait en Europe une révolution favorable à l'agriculture : l'Angleterre, conſtamment occupée à calculer ſes vrais intérêts, a donné l'exemple : l'agriculture, qui eſt la baſe du commerce, y eſt l'affaire des particuliers & de l'état, & ſes progrès ont été la meſure de la gloire de la nation. Si elle étend trop ſes colonies, ce ne pourra être qu'au détriment de l'agriculture, & ce ſera tant pis pour

ſa puiſſance : c'eſt une vérité dans la méchanique que, plus les rayons d'une roue ſont longs, plus le mouvement ſe rallentit au centre : cette règle a lieu dans la politique ; c'eſt pour cela que Rome devoit ſuccomber ſous le poids de ſa grandeur.

L'émulation & la rivalité ne tardèrent point à déſſiller les yeux des autres états Européens, & tous les gouvernemens dirigèrent leurs vues de ce côté : la France, dans ce ſiécle, paroît avoir ſenti toute l'importance de cet objet ; tous les eſprits ſe ſont naturellement tournés vers l'agriculture : nous devons à ce goût général, des ouvrages qui ont reculé les bornes de cette ſcience, & des règlemens qui éterniſeront la mémoire de notre auguſte Monarque. Il faut eſpérer qu'il achevera de lever les entraves qui enchaînent les progrès de l'art.

Les expériences, les obſervations dirigèrent les pas de la médecine,

ainſi que ceux de l'agriculture.

» La perception déſagréable (*a*), ou » fâcheuſe d'un mouvement empêché » dans certains membres, (dit le con- » cis & le profond Boërhave), la dou- » leur que produit la léſion d'une par- » tie quelconque, les maux dont l'ame » eſt accablée à l'occaſion de ceux du » corps, ont engagé l'homme à cher- » cher, & à appliquer les remedes » propres à diſſiper ces maux, & cela » par un deſir ſpontané, ou à la » faveur d'une expérience vague.

» Les premiers fondemens de l'art » de guérir, ſont dûs, 1°. au haſard, » 2°. à l'inſtinct, 3°. aux événemens » imprévus. Voilà ce qui fit naître la » médecine ſimplement empyrique. » L'art s'accrut enſuite, & fit des » progrés, 1°. par le ſouvenir des » expériences; 2°. par la deſcription » des maladies, des remédes & de

(*a*) *Inſtit.* de Boërh. tome 1.

» leurs succès, qu'on gravoit sur les » colonnes, sur les tables & sur les » murailles des temples (a); 3°. par » les malades qu'on exposa dans les » carrefours & les places publiques, » pour engager les passans à voir leurs » maux, &. à indiquer les remedes » s'ils en connoissoient; & à en faire » l'application. »

Voilà la médecine au berceau. Les Assyriens & les Égyptiens ont les premiers fait une étude spéciale de cette science : il n'y a eu une école établie en Égypte que sous les Ptolomées. Je vais montrer comment les branches de la médecine naissent de nos besoins.

Des os luxés, brisés, ou cariés, firent recourir à la dissection, qui est une sorte d'analyse, & donnèrent lieu

(1) Cette pratique avoit lieu chez les Babyloniens, les Égyptiens & chez d'autres peuples.

d'examiner, dans le cadavre, la figure, l'articulation & l'uſage des os : pour remédier à leurs maladies, on remonta à leurs élémens, à leur formation & nutrition : d'où l'oſtéologie.

Le mouvement de certains membres ſe trouva empêché, ou même interrompu, & l'anatomie s'appliqua à découvrir les reſſorts de ces mouvemens, & les trouva dans les muſcles : elle porta un œil curieux ſur leur forme, leur ſituation, leur poids, leur jeu, leur ſtructure, & tous les ſecrets de la myologie ſe manifeſtèrent.

Des membres perdirent, avec le mouvement, leur ſenſibilité, ou devinrent paralytiques, & l'on chercha, dans nos organes, le principe du ſentiment : de-là l'étude des nerfs, de leur origine, de leurs circonvolutions, de leur méchaniſme & de leur action : d'où la névrologie.

On ſentit des douleurs violentes

dans la tête, au cœur, dans l'eſtomach, au foie, à la ratte, dans les inteſtins, &c. & l'on analyſa la conſtruction extérieure & intérieure des viſcères : on remarqua leur ſituation, leur jeu & leur uſage, & la ſplancnologie fut connue.

Les inconvéniens de la circulation du ſang trop lente, ou trop rapide, donnèrent naiſſance à l'angyologie, ou à la connoiſſance des artères & des veines, de leur tronc, de leurs ramifications & de leurs propriétés. On conſidéra le ſang juſques dans ſa cauſe & ſa génération ; on le décompoſa, & l'on ſe forma une idée du mélange & de l'équilibre des humeurs.

On voit que le corps humain eſt une machine hydraulique, compoſée d'une infinité de leviers, & ſuſceptible de mouvemens ſans nombre : il falut donc calculer l'action mutuelle des ſolides & des fluides, tous les mouvemens

mouvemens particuliers & le mouvement général, & apprécier les effets des reſſorts qui les produiſent : de-là la phyſiologie.

L'altération des ſolides, ou des fluïdes par l'action de l'air, des alimens, des ſaiſons, des corps en général, ou par l'empire de l'ame ſur les organes, doit produire des infirmités & des maladies : les unes & les autres s'annoncent par des ſymptomes différens, ſelon leurs cauſes, leur nature, leur ſiège, les tempéramens, l'âge, les climats, *&c.* : d'où la pathologie. On diſcerna avec ſoin ces ſymptomes ; on les rangea en claſſes, & ils devinrent des guides qui montrèrent les ſources des maladies : telle eſt la ſéméotique.

Les maladies connues, on a dû chercher des remèdes. Quelques plantes, dont le haſard aura montré l'efficacité contre certaines maladies, ont fait ſoupçonner qu'il y avoit des eſ-

prits vitaux répandus dans le règne végétal : dès-lors on porta ſes recherches de ce côté : dans la ſuite on diſtingua les genres & les eſpèces ; la chymie aſſigna toutes leurs propriétés, & la botanique fit de grands pas vers la perfection. L'art d'embaumer, pratiqué avec tant de ſuccès par les Égyptiens, annonce qu'ils avoient de profondes connoiſſances en fait de botanique. Salomon avoit compoſé un traité ſur les arbres & les plantes, depuis le cédre du Liban juſqu'à l'hyſſope.

Dans ces derniers ſiécles, la chymie força toutes les barrières ; elle embraſſa dans ſon domaine les trois règnes : guidée par les expériences & l'obſervation, elle décompoſa, & compoſa tous les êtres matériels ; éclairée par l'analogie, elle mêla les élixirs & les eſprits, & ſes combinaiſons furent infinies : cet art a pris naiſſance chez les Arabes.

Ce fut la phyſique, qui, eu égard

à la nature de la maladie, au tempérament, à l'âge, aux forces du malade, aux ſaiſons & aux climats, preſcrivit l'eſpèce, la doſe des remédes, & varia les traitemens, ſelon les ſymptomes.

L'art de guérir a dû conduire à celui de prévenir les maladies. Il a fallu pour cela réfléchir profondément ſur tout ce qui peut ſervir ou nuire. L'appétit des hommes s'étant approprié l'empire ſur la plupart des animaux, & des fruits de la terre, les obſervations à ce ſujet furent immenſes.

On médita de plus ſur les qualités des objets qui agiſſent moins intimément ſur nous, le repos, le mouvement, le froid, le chaud, la ſéchereſſe, l'humidité, la lumière, les ſons, la dureté, ou la molleſſe des corps: voilà l'aurore de la phyſique.

Quand il a été queſtion de rétablir des os démis, rompus, ou cariés, des nerfs foulés, ou coupés,

d'extirper des abcès, *&c.*, la médecine a eu recours aux mains de la chirurgie. Celle-ci, d'après la connoissance la plus détaillée de l'anatomie & des panſemens, opéra ſous les yeux de ſa maîtreſſe (*a*), qui preſcrivit le régime. C'eſt ainſi qu'en multipliant, & qu'en entaſſant ſes découvertes, la médecine s'eſt miſe en état de tendre à ſes deux fins; à ſçavoir, de précautionner contre les maladies, & de reculer le dernier terme où le genre humain va en détail ſe perdre & s'engloutir.

Il eſt à remarquer que le judicieux & l'obſervateur Hypocrate, l'ingénieux & le ſyſtématique Galien, le célèbre Harvée & l'immortel Boër-

(*a*) Je parle ici de la chirurgie moderne; car l'ancienne fut réduite en art avant la médecine; les chirurgiens étoient connus en Grèce dès le ſiège de Troye; *Machaon* y eſt appellé pour panſer *Menelas* bleſſé d'une flèche dans le flanc. Dans les premiers ſiécles, du temps même d'Hypocrate & de Galien, la chirurgie, la pharmacie & la médecine étoient réunies dans les mêmes mains.

have, forment quatre époques mémorables pour cette ſcience.

Quelqu'étendues que ſoient les connoiſſances des médecins, ils ſont encore bien loin de la perfection de leur art. Que de découvertes à faire en anatomie, que de fonctions inconnues n'y appercevroit-on point avec des ſens plus parfaits que les nôtres ! qu'on ſupplée au défaut de leur ſagacité par de nouveaux inſtrumens.

Quel avantage ne réſulteroit-il pas d'une anatomie comparée & raiſonnée, qui ſaiſiroit toutes les différences de l'organiſation intérieure des divers ſujets ? » Car, comme dit le » chancelier Bacon, il s'en faut bien » que nous ayons tous le cœur fait » de la même façon. Cela eſt vrai » dans le phyſique comme dans le » moral ?

Ces différences s'étendent bien plus loin ; on ne trouveroit point dans

tous les hommes un muſcle, un tendon, un nerf, une veine, une artère, une fibre parfaitement ſemblables. Que de maladies naiſſent de ces organiſations différentielles! il ſeroit donc important d'établir des principes ſur les obſervations qu'on auroit faites, & de conſtater une analogie ſûre entre les organes extérieurs & les intérieurs, pour qu'on pût remonter des uns aux autres.

Que de remarques à faire ſur les degrés d'élaſticité & de mouvement, d'humidité & de chaleur néceſſaires aux divers organes & viſcères; ſur l'action des élémens, de l'univers & des paſſions ſur le corps humain; ſur le point indiviſible qui conſtitue la température & l'équilibre reſpectifs & abſolus des humeurs; ſur les ſécrétions & les excrétions, ſur le caractère diſtinctif des maladies, ſur leur diagnoſtic & leur prognoſtic, ſur leurs gradations, leur période & leurs variations!

Que de ſucs & d'eſprits bienfaiſans dans les trois règnes ignorés de la chymie ! que d'inſtrumens ne reſte-t-il pas à inventer pour parvenir à des réſultats plus parfaits ! que de combinaiſons infinies, poſſibles & utiles !

Quand on conſidere les heureuſes révolutions produites ſur la terre par les arts & les ſciences, le pays des découvertes faites paroît immenſe ; lorſqu'on enviſage ces mêmes arts & ces mêmes ſciences, par rapport à la diſtance qui les ſépare de la perfection, on trouve que la région des découvertes à faire eſt ſans bornes : le génie regarde devant ſoi, & non derrière.

Il ſeroit à deſirer que tous les vrais médecins nous donnaſſent, avant de mourir, des aphoriſmes qui fuſſent le fruit de leurs longues & profondes obſervations : on pourroit un jour, de tous ces différens ouvrages, former un excellent traité de médecine pratique.

C'eſt une très-avantageuſe inſtitution que le journal de médecine établi en France : nos docteurs ont par-là un moyen facile de ſe communiquer leurs expériences, leurs découvertes & leurs doutes même : cet exemple devroit être ſuivi du reſte de l'Europe.

Un obſtacle qui s'oppoſera éternellement aux progrès de la médecine, c'eſt que la célèbrité n'eſt pas toujours à côté du mérite : comme le public n'eſt point juge dans cette matière, ſa confiance eſt le plus ſouvent aveugle. Cet abus règne moins chez les autres peuples qu'en France : dans cette dernière, la mode y donne le ton aux choſes même les plus ſérieuſes, & les femmes le donnent à la mode : il n'eſt donc point ſurprenant que le mérite d'un docteur, ainſi que celui d'un marquis du bel air, s'annonce par des yeux pleins d'expreſſion, de belles dents, une taille

élégante, une jambe fine, des manières & des habits galans, un ton décidé, un brillant équipage, des bijoux de goût & de prix, & non par des études & des ouvrages profonds. Divin Boërhaave! vous dont l'extérieur étoit ſimple & négligé, & dont les manières tenoient de la rudeſſe, vous euſſiez été bien déplacé parmi nous. O charlatans! quand finira votre empire, & quand ceſſerez-vous de joncher de morts les hôtels, dont la frivolité vous ouvrit l'entrée?

Les beſoins les plus immédiats de l'homme, qui ont pour fin ſa conſervation, une fois ſatisfaits, il pourvoit à des beſoins plus éloignés; il fixe ſon attention ſur les objets agréables.

Propre à jouir par ſes ſens de tous les fruits de la terre, il s'applique à les connoître : il faut pour cela qu'il voyage ſur notre globe : telle fut

l'origine de la géographie. Les hommes échangent d'abord le ſuperflu de leurs denrées contre d'autres, dont ils manquent : le champ de cette eſpèce de négoce doit s'étendre ſucceſſivement preſque à l'infini : la manière de trafiquer des habitans de l'iſle de Formoſe, lorſque les Hollandois s'en emparèrent, celle des peuples d'Éthiopie, & de bien d'autres nations qui ne connoiſſoient pas d'autre commerce, confirment mes conjectures.

On comprend que le commerce a ſes racines, d'une part, dans nos beſoins, & de l'autre, dans la variété des productions des différentes parties de la terre : c'eſt pour cette raiſon que les pays fertiles en toutes ſortes de denrées, ſont peu commerçans ; témoins l'Égypte, l'ancienne Perſe & Lacédémone : ces ſortes de contrées réuniſſent les avantages de tous les climats : on ne doit point

être étonné que le commerce languiſſe en Eſpagne, en Italie & dans le Levant.

Je conviens que dans cette dernière contrée il eſt enchaîné par des cauſes politiques. Par la raiſon des contraires, il doit fleurir dans les états ſtériles : ils ſont dans le cas d'avoir beſoin de preſque tous les autres : comme ils ne peuvent pas fournir les matières premières, la néceſſité leur fait inventer les marchandiſes factices des manufactures : l'induſtrie de ces états augmente en proportion de leur aridité & du nombre des citoyens : voilà pourquoi le ſceptre du commerce a été long-temps entre les mains de Tir & de Carthage, de Veniſe & de la Hollande. Si dans ce ſiécle l'Angleterre & la France ſe ſont écartées de ces règles, qu'on s'en prenne à la ſituation de cette première que l'Océan environne, & aux progrès du luxe qui ſont

que ces royaumes ſont ſtériles relativement à leurs beſoins, qui n'ont plus de limites.

Les difficultés de l'échange, unique commerce qu'on fit dans les commencemens, firent imaginer de repréſenter les richeſſes par des ſignes de convention infiniment commodes, qui devenant dans la ſuite marchandiſes eux-mêmes, furent une des principales branches du commerce. De certains morceaux de bois, de métail, ou des ſortes de coquillages, des grains de fruit, de ſel, *&c.* ſervirent dans les premiers temps, comme ils ſervent encore aujourd'hui dans quelques pays, de ſignes du prix des denrées. L'uſage de la monnoie rendit les opérations du commerce très-rapides, & les multiplia prodigieuſement.

Selon Moyſe, Abraham revint d'Égypte chargé d'or & d'argent : *Abimelech* Roi de *Gerard* dans la *Paleſ-*

tine, lui donne mille piéces d'argent pour l'enlevement de *Sara* : ce qui fait remonter bien haut l'uſage des métaux. C'étoit leur poids qui déterminoit leur valeur : cette règle eſt encore obſervée à la *Chine*.

Hérodote fait honneur de l'invention de la monnoie aux *Lidiens*, & d'autres aux Aſſiriens : ſelon les annales de la Chine, l'Empereur *Hoang-ti* fit frapper de la monnoie de cuivre : cet Empereur vivoit deux mille ans avant Jeſus-Chriſt.

Pour éviter les lenteurs & les autres inconvéniens des bêtes de charge & des chariots pour l'exportation & l'importation, on forma des radeaux ; on creuſa des canots ; Sanchoniaton (*a*) dit qu'Ouſoüs, un des anciens héros de la Phénicie, ſe ſaiſit d'un arbre à demi brûlé, en coupa les branches, & oſa s'expoſer ſur les eaux : les ſau-

(*a*) *Plat. de legib.*

vages de l'Amérique ſe ſervent de canots faits d'écorce d'arbres. Les ſucceſſeurs d'*Ouſoüs* s'avisèrent de faire des canots plus conſidérables avec des piéces rapportées ; enfin, l'on conſtruiſit des barques.

C'eſt d'après la figure des poiſſons qu'on traça vraiſemblablement la forme des vaiſſeaux : les nageoires & la queue des premiers donnèrent l'idée des avirons & des rames. Cette penſée, qui eſt très-philoſophique, a été adoptée par des auteurs anciens. Pline prétend que la façon dont les oiſeaux ſe ſervent de leur queue pour diriger leur vol, a donné lieu d'imaginer le gouvernail. L'uſage qu'ils ſçavent faire de leurs aîles, aura peut-être fait inventer les voiles : la manœuvre & l'art de voler ont infiniment de rapports.

Dès que cette dernière découverte fut faite, le dos des fleuves fut courbé ſous le poids des denrées de toute eſpèce, & ils portèrent l'abondance

dans les provinces des Empires.

Lorſque les négocians apperçurent ſur la mer des Iſles peu éloignées du rivage, ils y dirigèrent leur route, dans l'eſpérance d'y trouver des productions utiles & inconnues. Pline dit qu'anciennement, on ne navigeoit qu'entre les Iſles : Moyſe rapporte que les petits-fils de Japhet ſe rendirent maîtres des Iſles voiſines du Continent. Il eſt à préſumer qu'il a paſſé de bonne heure des colonies de l'Égypte dans la Grèce.

Les premiers navigateurs conjecturèrent qu'il pouvoit y avoir d'autres mondes diſperſés ſur le ſein de la mer. Mais comment ſe frayer une route ſûre dans l'immenſité d'une ſurface uniforme ? ils obſervèrent les orbites que parcourent les aſtres, & tachèrent de ſe faire de leur mouvement une règle invariable de navigation : la grande ourſe paroît avoir été le guide que les Phéniciens conſultèrent dès les pre-

miers temps : on voit que l'aſtronomie eſt à la fois la fille & la mère du commerce maritime.

Sidon eut longtemps l'Empire de la mer : auſſi ſes négocians ſont ils regardés comme les inventeurs du commerce maritime. Dès le temps de Job, les Horréens faiſoient un trafic conſidérable en or, en pierres précieuſes, en corail, en perles; *&c.* ce qui ſuppoſe la navigation & bien des connoiſſances en ce genre. Parce que la règle qui guidoit les navigateurs, n'étoit rien moins qu'infaillible, & qu'elle devenoit inutile dans un temps nébuleux, on n'oſa point entreprendre de grands trajets; on fut forcé de ranger les côtes. La navigation oſa néanmoins prendre l'eſſor : les Phéniciens firent leurs premiers établiſſemens dans les Iſles de Chypre & de Rhodes ; ils pénétrèrent ſucceſſivement dans la Grèce, dans la Sicile, dans la Sardaigne, & de là dans les Gaules.

Gaules : ils firent la découverte de la partie méridionale de l'Eſpagne, comme dans ces derniers ſiécles on a fait celle de l'Amérique ; ils obſervèrent que cette contrée communiquoit par un détroit avec une autre mer ; ils osèrent s'engager dans des parages inconnus, entrèrent dans l'Océan, & abordèrent ſur la côte Occidentale de l'Afrique : c'eſt ainſi que les différentes portes de l'Univers ſembloient s'ouvrir devant eux.

Depuis l'expédition des Argonautes, la Grèce tourna ſon attention vers la marine : ſa flotte, lors de la guerre de Troye, montoit à douze cens vaiſſeaux ; Agamemnon en avoit cent ſoixante, les Athéniens cinquante, & Ménélas Roi de Sparte ſoixante ; les Troyens avoient dès-lors fait de grands progrès dans le commerce.

Tir commença à fleurir peu de temps après Homere ; Iſaïe, Ezéchiel & les autres prophètes lui attribuent l'Em-

pire de la mer ; il étoit comme le centre du monde connu.

Carthage lui dut ſa naiſſance l'an 890, avant l'ère chrétienne. Cette dernière ville ſituée entre l'Orient & l'Occident, & célèbre par la ſûreté de ſon port, égala, ou même ſurpaſſa bientôt ſa mère : reine des mers, elle diſputa longtemps à Rome l'Empire de la terre.

L'Égypte ne paroît avoir ouvert les yeux ſur le commerce maritime que ſous Bocchoris ; c'eſt-à-dire, ſix cens ſoixante ans avant Jeſus-Chriſt, ſous le règne d'Apriès.

Égine & Corinthe ſont les premières villes de la Grèce Européenne, qui aient acquis de la célébrité par leur commerce. Il fut longtemps au berceau à Athènes, malgré les loix de Solon qui le favoriſoient. Les Rodiens furent les premiers légiſlateurs de la mer & du commerce ; & virent leurs loix adoptées par preſ-

que toutes les nations : c'eſt d'après ces ſages inſtitutions que notre code de commerce fut rédigé ſous Louis XIV.

On ſent pourquoi la navigation, & par-là même la géographie furent au berceau pendant plus de quatre mille ans : le Gange à l'Orient, les Celtes dans l'Occident, l'extrémité de l'Éthiopie au midi, les Scites dans le nord : voilà l'Univers des anciens ; ils penſoient que tout le reſte n'étoit que terres incultes. Peut-être que la découverte de nouveaux mondes dans les terres auſtrales étendra un jour la carrière du commerce, & que nos neveux nous plaindrons d'avoir été ſi fort reſſerrés ſur notre planette.

Après un long intervalle de ſiécles, le haſard, ce grand dieu des découvertes, offre à un génie obſervateur & créateur les phénomènes de l'aimant : ce philoſophe entrevoit l'uſage de ſes propriétés : une ſuite d'expériences, de raiſonnemens & de cal-

culs le conduit, pour le bonheur de l'humanité, à une règle ſûre de navigation, & propre à tous les temps & à tous les lieux : dès-lors le voile qui couvroit le monde ſe déchire, les lieux les plus éloignés ſe rapprochent, & tous les climats payent tribut à l'induſtrie.

Tout l'art des négocians eſt d'aprécier les dégrés du débit des marchandiſes par ceux de leur rareté & de leur néceſſité ; de les faire paſſer, avec le moins de frais qu'il eſt poſſible, du pays où elles ſont communes dans ceux qui en manquent.

Ce même principe a lieu pour toutes les opérations du change : un ſpéculateur a toujours les yeux ouverts ſur le tau de l'argent dans les diverſes régions, & il le verſe habilement chez les nations où il eſt le plus rare ; c'eſt à l'augmentation, ou à la diminution de la quantité d'argent dans les divers états, qu'il faut rapporter

toutes les variations du change.

Il ſuit auſſi, 1°. que les peuples les plus riches ſont ceux où il y a le plus de marchandiſes de toutes ſortes, & ſurtout de celles de première néceſſité : 2°. Que rien ne favoriſe plus cette abondance que la liberté du commerce. Rien n'y eſt plus oppoſé que les maîtriſes, les privilèges & les impôts : l'ame du commerce, c'eſt la cupidité ; ſes efforts ſont en raiſon de ſes eſpérances. Cette liberté doit s'étendre ſur l'exportation & l'importation : s'il falloit reprimer cette dernière, il n'y auroit qu'à ſuppléer par les manufactures les marchandiſes importées. Cette règle ne ſçauroit avoir lieu pour de certaines denrées : on ne crée pas le ſol & les climats : pour lors il ſuffit de mettre des entraves à l'importation : c'eſt ce qu'a fait l'Angleterre par rapport aux vins.

Il eſt aiſé de deviner que tous les états commerçans doivent inſenſible-

ment ſe mettre dans une ſorte d'équilibre : c'eſt pourquoi il faut que les nations excitent leur induſtrie en proportion de leur pauvreté : ſans quoi elles ſeroient expoſées à plus recevoir qu'elle ne pourroient rendre.

Comme le prix des marchandiſes eſt la baſe ſur laquelle roulent toutes les opérations du commerce, il eſt très-important de preſcrire une règle à ce ſujet. On peut dire que leur prix eſt plus ou moins conſidérable, à raiſon de leur rareté; de leur abondance & de leur conſommation : les marchandiſes conſidérées ſous ces mêmes rapports, rélativement à un ſeul peuple, à pluſieurs, ou au monde entier, donnent les combinaiſons infinies du commerce actif, ou paſſif, intérieur, ou extérieur.

Puiſſe un eſprit ſyſtématique & profond établir des principes ſur tous les différens objets du commerce & leur amélioration; puiſſe-t-il preſcrire des

loix pour éclairer les négocians & les états ; pour diriger le commerce reſpectif des nations, & pour calculer les progrès abſolus du commerce du monde ! La plûpart des écrivains n'ont apperçu juſqu'ici que les règlemens des différens peuples & l'allure générale, & n'ont pas aſſez ſaiſi la nature de la choſe.

Il eſt à préſumer que le commerce parviendra avec le temps au terme éloigné de la perfection : l'or eſt aujourd'hui le Dieu que tous les peuples encenſent ; ils ne jouent un rolle important les uns à l'égard des autres qu'à proportion de leurs richeſſes, & la balance du commerce s'eſt réunie pour toujours à celle de la politique.

Le même eſprit qui fait voyager le marchand juſqu'aux extrémités de la terre, ce même eſprit, dis-je, avant les gouvernemens établis, détermina les nations à faire des incurſions dans le territoire des peuples voiſins : après

quoi elles regagnoient leur canton : l'objet de la guerre n'étoit point alors la conquête, mais le ravage, comme il l'eſt aujourd'hui chez les ſauvages. Codor-la-homor eſt le plus ancien conquérant dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire ; après lui Ninus ſe rendit fameux par ſes conquêtes.

Dès qu'on eut bâti des bourgades, elles ſe trouvèrent expoſées aux entrepriſes de l'uſurpation. Pour y obvier on creuſa un foſſé, ou bien on éleva un mur au tour de la collection des édifices de la communauté, contre les inſultes de la férocité & de l'avarice, & l'on fortifia ſurtout les frontières des états. C'eſt la Paleſtine qui nous offre les premiers exemples de villes fortifiées (*a*); des murailles très-hautes, & des portes munies de barres & de poteaux les défendoient : dans la Grèce ce fut Amphion qui environna Thèbes

(*a*) Joſué, chap. 11.

de

de murailles flanquées de tours de diſtance en diſtance.

Ces barrières ne réprimèrent point les attentats de l'ambition. Il paroît que l'on a longtemps ignoré l'art des ſiéges ; on ne ſçavoit que bloquer les villes : les Argiens pour prendre Thèbes, divifent leur armée en ſept corps; ils en placent un devant chaque porte de la ville : les Grecs n'en ſçavoient guères davantage lors du ſiége de Troye : d'où la longue durée des ſiéges.

Si l'eſprit d'uſurpation invente des machines pour ſurmonter les obſtacles des fortifications, on fabriquera des machines pour détruire les premières, & écarter l'ennemi du rempart : voilà déjà la guerre de ſiége introduite dans l'Univers.

Les ſièges de Samarie & de Tir nous annoncent les progrès de la tactique des anciens à cet égard. Les aſſiégeans entouroient exactement une place de

foſſés & de murailles : on renverſoit les murs & les portes à coups de béliers : pour favoriſer l'aſſaut, lorſque la brêche étoit pratiquable, on élevoit des terraſſes, d'où des archers & des frondeurs écartoient les aſſiégés de la brêche. Pour ce qui regarde la défenſe des places, outre la largeur & la profondeur du foſſé, la hauteur & l'épaiſſeur des murailles le plus ſouvent terraſſées, il y avoit des machines propres à lancer au loin de longues flêches & d'énormes pierres.

Si des nations entières emportées par une ambition effrenée, veulent envahir les contrées les plus fertiles & les plus agréables, les états léſés leveront des troupes, formeront des armées, & choiſiront des chefs pour les commander. Les ſoins des généraux ſeront de couvrir leur pays, & de ravager celui des ennemis, d'affoiblir & de ruiner l'armée qui leur ſera oppoſée : ils s'attacheront à la harceler,

à lui enlever ſes convois, à empêcher ſes fourages, & à la battre en détail : d'où la petite guerre de campagne. Les chefs s'appliqueront en même temps à détruire les ennemis par le grand art des campemens : les Grecs paroiſſent avoir eu des principes ſur cet objet, dès la guerre de Troye ; la diſpoſition de leur camp en eſt une preuve ; ſes retranchemens étoient un rempart de terre, défendu de diſtance en diſtance par des tours de bois ; il règnoit au tour de tout l'ouvrage un foſſé large & profond, muni de paliſſades. Les chefs ne doivent pas ſeulement poſſéder la ſcience des campemens, ils doivent encore ſaiſir le moment de combattre, quand la ſupériorité du nombre, l'avantage du lieu, ou la néceſſité des circonſtances l'exigeront : ils doivent auſſi mettre de l'ordre dans les batailles. La guerre de Troye nous apprend que les Grecs avoient dès-lors des connoiſſances en

ce genre : elle nous préſente les diſpoſitions de deux batailles : dans une, Neſtor place ſur la première ligne ſes chars, l'infanterie dans la ſeconde, pour les ſoutenir, & au centre ſes mauvaiſes troupes, pour les mettre dans la néceſſité de combattre : dans l'autre bataille, l'infanterie précéde la cavalerie : celle-ci s'étend derrière les bataillons, afin de les appuyer.

On voit par-là qu'on ſçavoit varier le plan des batailles ſelon la différence du terrein : il faut auſſi que l'ordre règne dans les retraites, en cas de défaites.

Il convient de faire en ſorte que, par la fière contenance, le bon ordre des troupes, & le choix des poſtes avantageux, la retraite ſe faſſe avec le moins de perte qu'il ſera poſſible : l'expérience & l'obſervation éclairèrent les généraux ſur cette matière. C'eſt de l'art des campemens, des batailles & des retraites, que dé-

rive la grande guerre de campagne.

Si l'on obſerve que la diſcipline militaire peut ſeule faire d'une armée une machine immenſe, capable de reſter immobile malgré toutes les attaques, d'avancer, de reculer, & d'agir en tout ſens, avec lenteur, ou rapidité, au gré de celui qui la dirige, on ne ſera pas étonné que l'hiſtoire de cette diſcipline ſoit celle de la tactique. On peut regarder Séſoſtris comme le légiſlateur de la diſcipline militaire chez les Égyptiens: Ciaxare le fut auſſi dans l'Aſie, 630 ans avant Jéſus-Chriſt. Ce fut au ſiécle des Periclès & des Alcibiade que les Grecs triomphèrent des Perſes par leur diſcipline, ou leur phalange: avec ſa phalange, Alexandre renverſa les armées, les empires, & conquit l'univers: avec les légions qu'un Dieu inventa, dit Vegece, Rome ſubjugua l'Italie, la Grèce, le monde, & qui plus eſt, força les Gaulois de

plier ſous ſon empire. Nous voyons combien un peuple de l'Europe, commandé par un des plus grands hommes, qui ſoit ſorti de la main divine, s'eſt rendu ſupérieur à ſes voiſins par la diſcipline militaire.

Que la Divinité reſſuſcite aujourd'hui une armée de Romains, & avec elle Céſar; qu'elle mette dans leurs mains nos armes, & leur en apprenne l'uſage; qu'elle doue leur chef de la ſcience de la tactique moderne, infiniment différente à bien des égards de l'ancienne, qui, après s'être élevée à force de ſiécles; d'expériences & d'erreurs au comble de la perfection, a ſouffert d'étranges révolutions, depuis la découverte de la poudre à canon.

Il eſt à préſumer que nous ſerons vaincus juſqu'à ce que nos troupes ſoient parfaitement diſciplinées à la Romaine. Il faut avouer néanmoins que les triomphes de ces nouveaux

ennemis n'auront pas les mêmes ſuites qu'autrefois : 1°. on connoît parfaitement l'art des retraites; 2°. ils trouveront, à chaque pas, des villes bien fortifiées, que leur courage n'emportera qu'avec bien des efforts & du temps.

Nos troupes, une fois parfaitement diſciplinées à la Romaine, il y a à parier que l'ambition & l'habileté de Céſar ſe trouveront mal à l'aiſe vis-à-vis des François.

Quand on réfléchit ſur le peu de diſcipline des armées défaites par les Romains, ſur la barbarie qui couvroit la ſurface de la terre de leur temps, il ſemble que l'univers ſe ſoit venu placer ſous leur joug, & non qu'ils aient marché à ſa conquête.

C'eſt ici le lieu de tracer l'idée d'un général : on peut dire que tout l'art de la guerre, pour un homme de génie, eſt un calcul exact de tout ce qui a du rapport à la ſubſiſtance de

l'armée, à la défenſe & à l'attaque.

Comme le choix des poſtes peut influer infiniment ſur tout cela, il doit connoître, dans le plus grand détail, la topographie de tous les différens théâtres de la guerre.

Il doit auſſi ſçavoir déterminer le prix abſolu & reſpectif d'un ſoldat, ou d'une troupe, ſelon les circonſtances où ils peuvent être placés. Il ne lui eſt point permis d'ignorer qu'un homme qui attaque d'un endroit un peu élevé, en vaut deux : il agit par ſes forces & par ſon propre poids : un ſoldat qui ſe défend derrière une paliſſade, ou une haie, vaut quatre hommes, & ſix derrière un mur ; s'il y a pluſieurs ouvrages, où il puiſſe ſucceſſivement ſe retirer, il en vaudra, dix, douze, ou même plus : voilà pourquoi ſix mille hommes, dans une place bien fortifiée, peuvent réſiſter long-temps à une armée de ſoixante mille hommes : c'eſt par

ce même principe, que cinq cens hommes ſur une hauteur, ou dans un défilé, feront tête à trente mille: la valeur d'un homme, dans le ſens que je l'entends ici, augmente à proportion que ſa perſonne eſt moins découverte, ou moins expoſée, & que le corps de ſon ennemi l'eſt plus, & en même raiſon, que les forces de ce dernier diminuent par les obſtacles.

On peut auſſi évaluer le prix d'un ſoldat par ſa bravoure, qui, par de certaines cauſes morales, peut croître preſque à l'infini : cette bravoure eſt plus formidable en plein jour que pendant les ténèbres ; c'eſt qu'elle veut être remarquée : elle augmente en préſence du général & ſous l'œil du Prince : elle croit encore en proportion de la haute idée qu'on a du chef : pour lors la ſécurité eſt plus près du danger : voilà pourquoi des armées, invincibles ſous de grands capitaines, ne montrent pas autant

de courage ſous d'autres généraux.

Les armées des Croiſés croyoient être conduites par la Divinité elle-même : c'eſt à cette perſuaſion qu'il faut en partie rapporter leurs victoires extraordinaires. La politique d'Alexandre, de ſe faire regarder comme un Dieu, n'étoit peut-être pas répréhenſible à tous égards ; & Jeanne Darcq, ſuppoſé qu'elle ne fût point inſpirée, étoit une machine de politique bien imaginée.

On doit auſſi meſurer la force d'une armée par la facilité de ſes convois & de ſes mouvemens. L'Europe, dans ce ſiécle, ne ſe ſeroit-elle pas mépriſe, de ne mettre ſur pied que des armées de 100000 combattans ? la guerre en eſt devenue plus meurtrière, plus ruineuſe, & cependant moins active & moins déciſive. Les grandes armées ne ſont néceſſaires que lorſqu'on a beaucoup de places & de pays à conſerver : ce ne fut que vers

le temps de la décadence des Romains, que leurs armées furent immenſes.

De plus, comment trouver des eſprits aſſez vaſtes pour être capables des vues, des combinaiſons & des détails infinis que demande la conduite de ces maſſes d'hommes, ſi je puis m'exprimer ainſi?

Si un général veut faire mouvoir ſon armée, il s'attachera à dérober ſa marche à l'ennemi : c'eſt pourquoi il doit lui cacher ſes préparatifs, & lui donner le change. S'il peut gagner ſur lui une journée, ou une demi-journée, il n'en ſçauroit être atteint : deux troupes qui ſont à pluſieurs lieues de diſtance l'une de l'autre, qui vont avec toute la célérité poſſible, & par conſéquent avec la même viteſſe, ſont toujours également éloignées. Un habile capitaine doit néanmoins former ſes colonnes de manière que l'arrière-garde ſoit en

état de réſiſter à tout événement au choc des ennemis, & que l'armée puiſſe en même temps marcher, & ſe défendre : on doit auſſi prévoir les poſtes avantageux, où l'on pourroit ſe retirer.

Selon un profond légiſlateur en ce genre, c'eſt à la nature du terrein de règler l'ordre de la marche. Si l'on a des forêts ſur les côtés, & de la plaine au centre, l'on rangera la cavalerie dans la plaine, & l'infanterie longera les bois. Le pays eſt-il entrecoupé, ou couvert? l'on doit faire marcher de l'infanterie à la tête de la cavalerie. » Cotoye-t-on l'ennemi ? (*a*) on » marche par le flanc, chaque ligne » faiſant une colomne. Cette façon » de marcher eſt préferable à toutes » les autres, puiſque par un à gauche, ou un à droite, on peut ſe » remettre en bataille ſur le champ.

(*a*) Inſtruct. milit. du Roi de Pruſſe pour ſes généraux.

Le ſoldat doit pour lors aller d'un pas raccourci & redoublé, c'eſt-à-dire, marcher ſous lui & le genou plié. » Quant » aux marches de retraite, elles ſe fe- » ront ſur les mêmes principes que les » marches d'attaque, votre infante- » rie ayant dans un pays couvert la » queue de vos colomnes, *& vice* » *verſâ* : vous deſtinerez à l'arrière » garde vos troupes légères que vous » ferez ſoutenir d'un gros d'infante- » rie ; mais ſi vous avez un défilé ou » une rivière à paſſer, vous enver- » rez d'avance occuper les poſtes qui » peuvent ſervir à protéger votre re- » traite : ce corps recevra votre ar- » mée, & lorſqu'elle ſera paſſée, il » ſe retirera lui-même par échelons, » la premiere ligne paſſant par les » intervalles de la ſeconde, & ainſi » de ſuite.

S'agit-il de camper ? un général aura égard à l'objet de défenſe, ou d'attaque qu'il ſe propoſe, à la poſition de

ſoin qu'ils ont pris de fortifier leur centre, ou leurs aîles, lui ſervira de règle à ce ſujet. Il convient auſſi qu'il prenne toutes les précautions poſſibles pour ne point ſe laiſſer déborder. Il tâchera de prendre l'ennemi en flanc, & par là même s'en tiendra pour l'ordinaire à l'ordre oblique. C'eſt là que le coup d'œil du général opére des miracles.

On ne ſçauroit ménager trop habilement le jeu de l'artillerie : elle décide aujourd'hui le ſort de preſque toutes les batailles : il faut la diriger contre les endroits les plus formidables ; & lorſqu'on eſt à quatre cens pas de l'ennemi, le canon ne doit tirer qu'à cartouche : à Fontenoi la colomne angloiſe devoit tout entraîner & tout écraſer par ſon poids, & quelques foudres d'airain l'ouvrirent à l'élite de nos héros.

Pendant que l'artillerie produit des ravages affreux, on aura ſoin de faire attaquer, & emporter les endroits foibles,

bles, & de saisir les premiers momens de désordre & d'allarmes pour faire enfoncer : il convient pour lors de se règler sur le genre de courage des troupes : si elles ont une valeur capable au premier abord des efforts les plus héroïques, mais qui se rebute par les obstacles, il faut faire soutenir les attaques, relever sans cesse les combattans, & avec tant de rapidité, que tous ces chocs n'en forment qu'un infiniment redoutable : en général leur succès répond à leur impétuosité & continuité.

On a sagement remarqué, dans un ouvrage également solide & ingénieux (*a*), que la plûpart des victoires remportées par les François, n'étoient que des affaires de poste.

Un grand capitaine doit encore se règler sur le genre de courage des ennemis : s'ils soutiennent avec intrépi-

(*a*) Essai sur la légion.

dité le feu & non l'arme blanche; c'eſt aux grenadiers de marcher, la bayonnette au bout du fuſil. Pour mieux ordonner la défenſe & l'attaque, qu'on tâche de pénétrer tous les deſſeins du général ennemi : il faut le juger d'après toutes ſes manœuvres & ſon caractère. Si c'eſt un homme d'un tempéramment bilieux, ou ſanguin, on peut deviner ſes vrais projets par ſes diſpoſitions extérieures. Il eſt à propos d'oppoſer une opiniâtre réſiſtance à ſes bruſques attaques; il ſe rebutera bientôt; d'employer les ruſes, les fauſſes attaques; il ne les aura point prévues; enfin, d'irriter ſon courage, pour mettre en défaut ſa prudence.

Si l'on a à faire à un général flegmatique, & d'un eſprit profond, qu'on ne juge point de ſes deſſeins par les apparences : il ira à ſes fins par les voies les plus éloignées & les plus extraordinaires : on ſeroit dans ce cas ci la duppe de ſes propres ſtratagê-

mes : on s'appliquera à prévoir les manœuvres de cet ennemi dangereux, & à les déconcerter ; & comme un tel homme eſt plus fait pour penſer que pour agir, on oppoſera à ſes réflexions profondes une attaque violente & ſoutenue : ainſi Annibal fut défait par Scipion.

Pendant la bataille un général doit toujours avoir les yeux ouverts ſur mille évènemens imprévus, déciſifs pour la victoire, & les tourner à ſon avantage : c'eſt ainſi qu'un grand homme ſçait ſoumettre la fortune à ſon courage & à ſa vaſte prudence ; les Romains étoient admirables à cet égard ; ils ſont nos légiſlateurs pour la guerre, ainſi que pour la politique.

La bataille une fois gagnée, lâchez les troupes légères & la cavalerie après les fuyards : que les premières ſe précipitent ſur les vaincus, ſe mêlent avec eux, y multiplient le déſordre, la terreur, & les pouſſent à outrance ;

la valeur de cette eſpèce de troupes doit être une ſorte de témérité.

La cavalerie règlée doit charger avec vivacité, & néanmoins avec ordre. Comme elle ne ſçauroit pourſuivre trop loin les ennemis ſans danger, il faut que l'impétuoſité de ſon choc ſupplée au défaut de ſa durée.

Il faut que la priſe des villes, l'invaſion des provinces & la paix ſoient le fruit des victoires : une bataille gagnée ſans d'heureuſes ſuites, eſt la honte du vainqueur : c'eſt employer de grands moyens à propos de rien : il n'y a que les plus brillans ſuccès qu'il ſoit permis d'acheter au prix de fleuves de ſang humain.

Quoique le général ait dû prévoir & préparer ſa retraite, c'eſt là qu'il étale toutes ſes reſſources. La défenſe emporte avec ſoi l'idée de la foibleſſe : c'eſt pour cette raiſon que le maréchal de Saxe dit dans *ſes rêveries* qu'une troupe attaquée eſt une troupe vain-

cue. L'attaque au contraire ſuppoſe la force. La retraite étant un état de défenſe, il faut qu'un général au milieu du trouble & de l'épouvante faſſe règner l'ordre & le courage. La retraite n'étant qu'une ſuite, ou une chaîne de combats, il eſt néceſſaire de changer continuellement le plan de bataille, ſelon les lieux, les évènemens & les circonſtances, & de ſe tenir prêt à marcher, & à combattre. Quelle merveilleuſe fécondité de génie tout cela ne demande-t-il pas de la part du chef! Auſſi une ſçavante retraite eſt elle regardée comme le chef-d'œuvre de la tactique : la retraite des dix mille étonnera à jamais l'univers.

Si la crainte, comme je l'ai montré plus haut, doit tenir unis tous les membres d'un état contre l'uſurpation, l'intérêt & le bonheur de la ſociété veulent auſſi qu'ils ſoient liés entre eux par la facilité de ſe commu-

niquer leurs idées, leurs ſentimens & leurs volontés, malgré l'abſence des perſonnes & la diſtance des lieux.

L'inconvénient de confier dans mille occaſions ſes ſecrets à un tiers, dont l'intelligence, la diſcrétion, ou la fidélité ſont preſque toujours ſuſpectes, fit imaginer des ſignes pour parler aux yeux, comme on en avoit déjà trouvé pour parler aux oreilles.

Le deſſein étant preſque inné dans l'homme, l'écriture ne dut être dans ſa primeur qu'une repréſentation informe des objets : ce fut là dabord la méthode des Égyptiens & des Phéniciens. Les caractères modernes des Chinois, que nos ſçavans prétendent être une colonie d'Égypte, dérivent de la ſimplicité de cet uſage, qui étoit auſſi reçu au Mexique. On perfectionna cette groſſière méthode en l'abrégeant : on convint même d'employer certains ſignes pour exprimer certains ſentimens, ou d'autres objets

purement ſpirituels : le monde ne pût devoir cette pratique qu'à un eſprit créateur, qui préparoit de loin les eſprits à la ſublime découverte des caractères.

Dans les ſiècles les plus reculés, les Chinois ſe rappelloient, & rendoient ſenſibles aux yeux des autres leurs propres idées, à l'aide de cordes déliées, chargées de nœuds : la diſtance & les divers aſſemblages de ces derniers étoient autant de ſignes conventionnels. Les annales de l'Empire chez les Péruviens, n'étoient que des ſortes de ruban, de couleurs différentes, avec des nœuds diverſement combinés.

Un eſprit profond oſa analyſer les articulations vocales, & par un heureux effort de génie, il imagina de les repréſenter par des ſignes : d'où l'écriture ſillabique, conſervée encore chez les Éthiopiens, & chez quelques peuples de l'Inde.

On ne fut pas longtemps à s'appercevoir que cette ſorte d'écriture entraîne néceſſairement une multitude de ſignes. Quelqu'un de ces hommes, nés pour étendre la carrière des arts, décompoſa les ſillabes elles-mêmes : d'où les conſonnes & les voyelles élémens des mots & du diſcours : il repréſenta par des ſignes arbitraires ces deux ſortes de lettres, qui par leurs combinaiſons infinies, donnent tous les termes réels & poſſibles.

L'écriture alphabétique va ſe perdre dans la plus haute antiquité : elle étoit connue dans l'Arabie dès le temps de Job, & dans le pays de Chanaam, longtemps avant Joſué : Platon en croyoit l'uſage établi chez les Égyptiens, dès les premiers ſiècles de leur Monarchie : il n'en étoit point de même en Grèce ; Homere ne fait mention de l'écriture alphabétique qu'au ſujet de Bellorophon chargé d'une lettre par Prœtus pour Jobate. On ne peut

peut guères attribuer la découverte de l'alphabet qu'aux Phéniciens, aux Aſſyriens, ou aux Égyptiens.

Lorſqu'on fait une analyſe exacte des écritures anciennes & modernes, on les voit toutes dériver du même alphabet. On a d'abord écrit ſur la pierre & ſur des briques : de là les inſcriptions des colonnes : tout le monde ſçait que les obſervations aſtronomiques des Babyloniens, & le décalogue des Hébreux, furent gravés ſur des tables de pierre : cette pratique avoit lieu dans les premières dynaſties de l'empire Chinois. Des tablettes de bois, enduites de cire, la peau des animaux, l'écorce & les feuilles (*a*) de certains arbres, la toile, & enfin le papier, ſuccédèrent à la pierre.

Le vulgaire ne verra dans ceci que

(*a*) Les Indiens écrivent ſur des feuilles de palmier.

de l'érudition, mais un lecteur philoſophe y appercevra la marche des arts & leurs pas tardifs vers la perfection : les objets diſent toujours plus à l'homme de génie que ce qu'ils ſemblent dire.

La découverte de l'écriture n'a pu partir que d'un eſprit vigoureux, profond & bien ſupérieur à nos philoſophes modernes, dont les ſyſtêmes entraînent notre admiration : il eſt à préſumer que le grand Newton, qui, de nos jours, a oſé faire, ou plutôt créer un monde, bien-loin d'inventer l'art d'écrire, n'auroit pas imaginé une charrue auſſi parfaite que les nôtres, s'il fût né dans les premiers âges.

L'écriture une fois pratiquée, les arts, les loix & les ſciences, qui auparavant ne ſe conſervoient que très-imparfaitement par une tradition orale, eurent des aîles, ſe répandirent ſur toute la terre, & l'homme, en

ſçachant peindre, & fixer la parole, put imprimer à toutes ſes connoiſſances un caractère d'éternité. Selon Eusèbe, Thoth eſt l'inventeur de cet art. Il ſeroit malheureux que l'hiſtoire ne nous eût point tranſmis le nom d'un inventeur auſſi cher à l'humanité, elle qui a conſacré dans ſes faſtes le nom de tant de téméraires deſtructeurs du genre humain.

L'écriture n'eſt ſéparée de l'imprimerie que par un point indiviſible. Quel eſpace immenſe de temps ne s'eſt pas écoulé avant qu'on le franchît! rien ne fait mieux ſentir la foibleſſe de notre entendement que l'extrême lenteur des progrès des arts : on n'eſt parvenu à étendre leur carrière qu'en adoptant les découvertes de tous les ſiécles : l'homme n'a aggrandi la ſphère de ſes connoiſſances, que parce qu'il eſt en quelque ſorte âgé de près de 6000 ans, & qu'il a les yeux, les oreilles & l'eſprit d'une infinité de

millions d'hommes qui l'ont précédé. Dans quelle effroyable ignorance ne ſeroit pas plongé un homme tranſporté, dès ſa naiſſance, dans une iſle deſerte!

La difficulté de tirer des copies des manuſcrits fit imaginer, après des milliers d'années, de graver des pages entières ſur le bois, ou ſur l'airain, pour en tirer des empreintes: on voyoit dans la bibliothèque des Jéſuites, de la rue St. Jacques, des ouvrages imprimés d'après cette méthode. La longueur, la dureté du travail & la multiplicité des planches donnèrent lieu de leur ſubſtituer des caractères, ſi fort perfectionnés depuis par l'induſtrie: le temps, le haſard & l'obſervation apprirent aux artiſtes à répandre, & à ménager les jours & les ombres; art d'où réſultent preſque toutes les graces de l'impreſſion.

SECTION IV.

Paſſions, ou Morale politique.

LES hommes, occupés d'abord de leurs beſoins les plus preſſans, ſe ſont enſuite appliqués à ſatisfaire leurs paſſions, qui ne ſont que les beſoins pouſſés à l'extrême.

L'amour propre étant une paſſion mère, d'où naiſſent toutes les autres, il a des dénominations diverſes, ſelon ſes différens objets : quand il s'attache aux richeſſes, on le nomme économie, ou avarice ; s'il ſe plaît à contempler des vertus par où l'on penſe ſe diſtinguer, il eſt appellé orgueil ; lorſqu'il nous fait appercevoir en nous des vertus qui n'y ſont pas, il eſt préſomption ; s'il ſe propoſe l'eſtime du public éclairé, ou du vulgaire imbécille, il devient amour de la gloire, ou vanité ; s'il nous fait

louer dans les autres les qualités dont ils ſont privés, il a nom flatterie ; quand il ſe tourne vers les graces & la beauté, on l'appelle amour ; ſitôt qu'il nous éloigne de certaines perſonnes, pour leur caractère, ou de mauvais offices rendus, il eſt nommé averſion, ou haine ; il eſt vice, ou vertu, (il n'eſt queſtion ici que des vertus purement humaines) ſelon la nature des objets où il ſe porte : renfermé dans de juſtes bornes, & bien dirigé, il eſt le reſſort & la vie du monde moral, comme le mouvement eſt l'ame du monde phyſique ; enfin, il eſt une paſſion immenſe, qui a ſon centre par-tout, & ſa circonférence nulle part.

Je vais décompoſer cette paſſion univerſelle : j'en ſuivrai les développemens principaux, & j'abandonnerai les conſéquences & les détails à la ſagacité de mon lecteur.

Les premiers objets de l'amour de

ſoi, ſont l'exiſtence, & ce qui peut le plus ſervir à notre conſervation. Comme les richeſſes naturelles, ou conventionnelles y contribuent beaucoup, c'eſt en tournant de ce côté-là nos deſirs & nos projets, que nous tâchons de pourvoir d'abord à notre premier beſoin. Dans le cas où notre prévoyance ne ſe borne point au moment préſent, & qu'elle s'étend encore à l'avenir, elle eſt appellée économie ; lorſqu'elle ne ſe preſcrit pas de limites, on la nomme avarice : on ſent que cette dernière n'eſt que l'eſprit de propriété devenu immodéré. Cette paſſion ſuppoſe dans ceux qui lui ſont aſſervis un eſprit & un ſentiment faux, qui ne ſçavent point apprécier le vrai & le ſeul avantage des richeſſes, qui conſiſte dans leur uſage.

L'économie eſt une vertu qu'on remarque non ſeulement dans certains particuliers, mais encore dans

les peuples commerçans, & ſur tout dans les Républicains : Tir, Carthage, Veniſe & la Hollande, en offrent la preuve : l'éducation privée, les loix & l'allure générale l'inſpirent, & la fomentent dans ces ſortes d'états : toutes les fois que l'avarice vient à s'y montrer, elle y fait bientôt ſécher toutes les branches du commerce.

Ce dernier porte ſur l'équité & la bonne foi ; l'avarice eſt méfiante & pleine d'artifices : l'économie ſe contente de petits profits, & encore incertains ; l'avarice n'en veut que de conſidérables & de ſûrs : l'une court des riſques proportionnés à la grandeur de ſes eſpérances ; l'autre pour le gain préſent qu'elle exige, n'a d'autre règle qu'elle-même, c'eſt-à-dire, aucune. On voit que notre Divin Légiſlateur, en proſcrivant l'avarice, a pourvu à la perfection de l'homme & à la proſpérité des états.

La ſoif de l'or ne ſçauroit longtemps diſtraire d'une paſſion innée & intellectuelle, qui n'eſt que la trop haute eſtime de nous-mêmes, & qui a pour baſe, d'une part le mérite, & de l'autre le néant. Il n'eſt perſonne qui ne voie que c'eſt de l'orgueil que je parle : il eſt non ſeulement la paſſion des particuliers, mais encore des peuples & des états, & ſouvent il eſt le mobile des grandes choſes : c'eſt lui qui donne le courage de les entreprendre & de les exécuter : il eſt dans le moral ce qu'eſt le levier dans la méchanique ; il multiplie les forces. Je ne le regarde ici que par rapport à ſes effets politiques. A Dieu ne plaiſe que je prétende choquer la morale d'une religion divine, qui ne ſemble élever l'homme au-deſſus de lui-même, que pour le rapprocher de la Divinité.

Monteſquieu a eu tort de rendre cette paſſion reſponſable de bien des abus, dont elle eſt innocente. » De

» l'orgueil de certaines nations (a), » dit-il, naiſſent la pareſſe, la pau- » vreté, l'abandon de tout, la deſ- » truction des nations que le hazard » a fait tomber entre leurs mains & » de la leur même. La pareſſe eſt » l'effet de l'orgueil; le travail eſt une » ſuite de la vanité; l'orgueil d'un » Eſpagnol le portera à ne pas tra- » vailler; la vanité d'un François le » portera à ſçavoir mieux travailler » que les autres.

» Toute nation pareſſeuſe eſt gra- » ve; car ceux qui ne travaillent pas » ſe regardent comme Souverains de » ceux qui travaillent. Examinez tou- » tes les nations, & vous verrez que » dans la plûpart la gravité, l'orgueil » & la pareſſe marchent du même pas. » Les peuples d'Achim ſont fiers & » pareſſeux; ceux qui n'ont point » d'eſclaves, en louent un, ne fut-ce

(a) Eſprit des Loix, tome 2.

» que pour faire cent pas, & porter
» deux pintes de ritz ; ils ſe croiroient
» déshonorés s'ils les portoient eux-
» mêmes. Il y a pluſieurs endroits
» de la terre où l'on ſe laiſſe croître les
» ongles, pour marquer que l'on ne
» travaille point. Les femmes des In-
» des croient qu'il eſt honteux pour
» elles d'apprendre à lire : c'eſt l'af-
» faire, diſent-elles, des eſclaves qui
» chantent des cantiques dans les pa-
» godes. Dans une caſte elles ne filent
» point ; dans une autre elles ne font
» que des paniers & des nattes ; elles
» ne doivent pas même piler le ritz ;
» dans d'autres il ne faut pas qu'elles
» aillent querir de l'eau. L'orgueil y
» a établi ces règles, & il les fait
» ſuivre. «

Quelque profonde vénération que j'aie pour l'ouvrage de l'eſprit des loix, j'oſerai refuter cet article. Le divin Monteſquieu a été la duppe de ſon eſprit de ſyſtème, & il a confondu

la définition & les effets de l'orgueil avec ceux de la vanité. S'il avoit conſidéré celle-ci comme un amour de la gloire mal entendu, & qui ne tend à la conſidération que par des voies eſtimables qu'en apparence, il auroit mis ſur ſon compte les abus qu'il a jettés ſur celui de l'orgueil. Ce dernier ne ſçauroit attacher l'idée de la gloire à la pareſſe dont ſe pique un Eſpagnol, à la pauvreté efféminée & faſtueuſe des peuples d'Achim, à l'ignorance, ou à l'oiſiveté des femmes Indiennes : bien plus, il doit les mépriſer.

C'eſt aux climats qu'il faut rapporter les faits cités. La chaleur » relâche les extrêmités des fibres (*a*), & » les allonge ; il diminue donc leur » force & leur reſſort. « De plus, la ſobriété naturelle aux nations, dont il s'agit, & qui eſt une ſuite du même principe, doit augmenter leur indo-

(*a*) Eſprit des Loix, tome 2.

lence. » Dans les pays chauds (*a*) » le relâchement des fibres produit » une grande tranſpiration des liqui- » des, mais les parties ſolides ſe diſ- » ſipent moins : les fibres qui n'ont » qu'une action très-foible & peu de » reſſort, ne s'uſent guères ; il faut » peu de ſuc nourricier pour les ré- » parer : on y mange donc très-peu. «

L'opinion de la métempſicoſe, tenue dans la plus grande partie des Indes, y reſtraint encore la frugalité.

De la nature des climats doit ſuivre la délicateſſe des muſcles, qui doit faire craindre toute ſorte de travail : auſſi » les Indiens croyent que le néant » & le repos ſont le fondement de » toutes choſes, (*b*) & la fin où » elles aboutiſſent : ils regardent donc » l'entière inaction comme l'état le » plus parfait, & l'objet de leurs de-

(*a*) Eſprit des Loix, tome 2.
(*b*) Eſprit des Loix, tome 2.

» firs; ils donnent au Souverain Être » le surnom d'immobile. Les Siamois » croient que la félicité suprême con- » siste à n'être point obligé d'animer » une machine, & de faire agir un » corps. «

Il règne une union intime entre notre ame & nos organes : » de-là la » paresse d'esprit naturellement liée » avec celle du corps, (*a*) qui fait que » l'esprit n'est presque capable d'au- » cune action, d'aucun effort, d'au- » cune contention : « d'où l'ignorance.

Comment l'auteur, dont il s'agit, a-t-il pu perdre ainsi de vue ses principes? S'il eût raisonné conséquemment, il auroit conclu que l'orgueil doit à peine germer dans les pays extrêmement chauds. Il auroit du aussi sentir que le défaut de population en Espagne, & le dépotisme dans les

(*a*) Esprit des Loix, tome 3.

Indes viennent encore groſſir les abus qu'il a remarqués.

De plus, un orgueilleux, vu la conſcience & l'idée qu'il a de ſes lumières & des qualités de ſon cœur, deſire tout ſçavoir, & ſe ſent capable de toutes les vertus humaines: d'où l'étude & la ſcience, le courage l'héroïſme, la généroſité, &c.

L'orgueil eſt naturel aux républiques; l'égalité parfaite y laiſſe à chaque citoyen toute ſa valeur intrinsèque. Dans les anciennes Monarchies la faveur du Prince diſpenſoit tous les rangs; chaque ſujet ne ſembloit y avoit de prix que celui qu'il plaiſoit au Monarque: auſſi les Grecs donnoient-ils aux Rois le nom de tyrans: c'eſt pourquoi l'orgueil oſoit à peine ſe produire dans les états de ces derniers. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui que la philoſophie a couvert de ſes rayons tout l'Univers civiliſé, & qu'elle a épuré la raiſon; ce n'eſt

point l'homme, mais les loix qui gouvernent, & leur adminiſtration eſt éclairée & juſte comme elles : c'eſt pourquoi le nom de Monarque eſt auſſi cher, auſſi ſacré que celui de pere. Dans l'état deſpotique, tout mérite individuel diſparoît devant la tyrannie : les hommes, la vertu même ne ſont comptés pour rien au tribunal des caprices du déſpote : l'orgueil eſt une paſſion étrangère à l'ame des eſclaves.

Cette paſſion étant ſouvent un principe de grandeur dans les états, les légiſlateurs dûrent l'y entretenir à un certain point : auſſi Rome, qui conquit bien plus le monde par ſa politique que par ſes armes, n'oublia rien pour perſuader à ſes enfans qu'ils étoient plus que des hommes : Si Numa Pompilius leur preſcrit des loix, c'eſt, dit-il, la nymphe Égérie qui les lui dicte, afin de faire entendre que les Dieux veilloient ſpécialement au ſalut

falut & à la proſpérité de la ville : ſi en creuſant les fondemens du capitole, le hazard offre une tête, auſſitôt les augures déclarent que Rome ſera un jour la capitale du monde devenu ſa conquête. Mes lecteurs peuvent ſe rappeller bien d'autres traits ſemblables.

Imbus de ces heureux préjugés, les Romains laiſſent par-tout des traces de leur orgueil. Avec quelle hauteur & quelle fierté Silla ne traite-t-il pas avec Mytridate ? » Détruis » ta flotte, lui dit-il ; rends aux Prin» ces voiſins leurs états ; toi qui de» vrois me remercier de ce qu'il te » reſte encore la main qui a ſigné » l'ordre de maſſacrer en un jour » cent mille de Romains. » Silla parloit ainſi, & ſa propre fortune vacilloit dans ſa patrie, & cette dernière étoit en proie aux guerres civiles.

Par quelles ſoumiſſions le Sénat ne faiſoit-il point acheter aux Rois les

plus puiſſans, le privilège de citoyen Romain? Avec quelle magnificence les Poëtes latins, & ſur-tout Virgile, nous ont-ils peint le caractère ſuperbe de leur nation?

» Excudent alii ſpirantis mollius aëra,
» Credo equidem, vivos ducent de marmore
» vultus,
» Orabunt cauſas melius, cœlique meatus
» Deſcribent radio, & ſurgentia ſidera dicent;
» Tu regere imperio populos, Romane, me-
» mento:
» Hæ tibi erunt artes, paciſque imponere
» morem,
» Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

L'orgueil des Romains éclate auſſi dans tous leurs autres ouvrages: on y retrouve par-tout des traits de ſolidité, de grandeur & de faſte: les débris même de ces monumens nous retracent l'idée du peuple le plus fier qui fût jamais.

Que les chefs continuent à ſe regarder comme les premiers des ci-

toyens ; qu'ils ne laiſſent pas appeſantir ſur les particuliers la chaîne dont ils ſe ſont volontairement chargés ; qu'ils reſpectent le titre d'homme dans le dernier de leurs ſujets ; qu'on ne s'apperçoive ſous leurs loix de la dépendance que par ſes avantages ; que ſous leur protection les citoyens jouiſſent de toute la majeſté de leur être, ils ſe verront les maîtres de nations de héros & de grands hommes, & ils ſentiront les dangers & l'horreur du *metuant dum pareant* de Machiavel ; principe dicté par la ſcélérateſſe, & adopté par la tyrannie. En diſant ce que doivent être les Princes, j'ai dit ce qu'eſt mon auguſte Monarque.

Comme l'orgueil & la préſomption ſe touchent par une de leurs extrémités, la politique ne ſçauroit trop avoir les yeux ouverts pour la démêler & la proſcrire. Ce vice n'étant que l'eſtime de ſoi-même ; pour des vertus qu'on ſe flatte mal-à-propos d'avoir,

il ne peut qu'être aveugle & funeſte dans ſes ſuites. Dans quelles démarches inconſidérées ne doit il pas engager les individus! s'il parut quelquefois couronné des plus brillans ſuccès, il n'en fut que l'occaſion ; ils devoient avoir lieu pour de certaines cauſes.

Quand la préſomption s'eſt emparée de la tête des Rois, dans quel excès ne les a-t-elle point précipités! Qui fit imaginer aux anciens Princes de Thrace qu'il y avoit des dieux faits tout exprès pour eux? Qui les porta à en interdire le culte à leurs ſujets? la préſomption. Qui induiſit Xerxès à s'attribuer vainement l'empire ſur la mer & les tempêtes, & à jetter des chaînes dans l'Helleſpont, comme pour le mettre aux fers, pour avoir oſé renverſer un pont élevé par ſes ordres? la préſomption. Qui ſuggéra à Alexandre, qui mérita ſi fort de conquérir l'univers, & d'en être

pleuré après ſa mort, de ſe faire adorer comme un Dieu ? la préſomption.

Dans quels malheurs ne ſe ſont pas plongés les peuples atteints de ce vice ! quelle nuée de faits, tirés de l'hiſtoire ancienne & moderne, courroient, comme d'eux-mêmes, ſe ranger ſous ma plume, ſi j'ambitionnois la frivole réputation d'érudit !

Quand notre eſtime pour nous-mêmes ne ſe concentre pas au-dedans ; qu'on cherche à la faire paſſer dans l'eſprit des autres par de belles actions, & qu'on eſt jaloux d'exiſter, pour ainſi dire, dans l'opinion du public, on peut ſe flatter qu'on eſt animé d'une paſſion bien différente, je veux dire, l'amour de la gloire : attendu qu'il eſt étroitement lié avec l'honneur, il doit paroître dans tout ſon jour dans les monarchies.

Comme l'on ne fait de cas des actions des particuliers, qu'autant qu'el-

les peuvent plus ou moins contribuer au bien commun, il s'enſuit que la grande gloire, & la gloire ſubalterne varient, ſelon la différence des gouvernemens, des opinions & des goûts des nations.

Quels heureux effets ne doit point produire la paſſion dont il s'agit! on peut aiſément expliquer pourquoi un homme eſt capable d'une acte plus héroïque de vertu, en préſence d'un témoin, que s'il étoit ſeul, & pourquoi il redouble ſes nobles efforts en proportion du nombre des témoins. Si l'ame des généraux d'armées, des miniſtres & des Princes ſe tourne naturellement vers les grands projets, c'eſt qu'ils ne peuvent ſe dérober au jugement de la patrie, des nations voiſines, du monde, & des ſiécles à venir.

Si les Martyrs du chriſtianiſme ont montré tant de fermeté au milieu des tourmens, ne ſeroit-ce pas en par-

tie (*a*) qu'ils avoient les Fidèles & le Ciel même pour témoins de leur triomphe? Il s'en faut bien que je prétende exclure les ſecours de la grace : c'eſt elle (*b*) qui purifie les motifs humains, & qui ſemble mettre Dieu à la place de l'homme. Ne doit-on pas auſſi rapporter au même principe les progrès des ſciences & des arts?

Qu'on ne s'étonne point ſi des légiſlateurs philoſophes ont élevé ſur l'amour de la gloire, ou ſur l'ambition honnête, qui n'eſt qu'une ſorte d'amour de la gloire, l'édifice vaſte & ſublime de la politique; ſi tous les états ſe ſont accordés à inſtituer des charges deſtinées à être le partage du

(*a*) Cette conjecture ne me paroît bleſſer en rien la majeſté de la morale chrétienne; & puis, je ſoumets mes réflexions au jugement de tout tribunal éclairé.

(*b*) *Vivo, jam non ego, vivit verò in me Chriſtus.* St. Paul aux Gal. ch. 2, v. 20.

mérite ; ſi les Romains avoient ſi fort multiplié les claſſes des citoyens, ſoit dans l'ordre civil, ſoit dans le politique & le militaire.

Un des ſignes les plus certains, qu'un état a dégénéré, & que les loix y ont perdu tout leur reſſort, c'eſt qu'il n'y ait pas de récompenſes pour les belles actions, & que les dignités y ſoient le prix de l'argent & de l'intrigue. J'ai dit, *les dignités*, & non les honneurs, parce qu'on n'accorde, & qu'on ne vend point ceux-ci ; le public, juge éclairé & ſévère, les diſpenſe ſeul.

Qu'on jette les yeux ſur les nations qui ont ſucceſſivement ſubjugué la terre, ſur les Babyloniens, les Égyptiens, les Médes, les Perſes & les Romains, & l'on verra que l'abus contre lequel je me récrie, a toujours été l'infaillible prognoſtic de la décadence des plus puiſſans empires.

On

On me dira peut-être qu'on pourroit, ſans inconvénient, mettre dans les premières places les gens les plus dépourvus de lumière, en leur donnant des commis intelligens; que ces derniers ſont des reſſorts inviſibles, qui font aller, d'un mouvement régulier, la grande roue de l'état.

Il me ſuffit de répondre, que par-là même que ces commis ſont inviſibles, ils ſont moins intéreſſés d'honneur à bien faire; qu'ils ſont plus expoſés à être corrompus; qu'ils craindroient, dans mille occaſions, de heurter l'ignorance, les paſſions & les caprices de ceux qui ſont à leur tête; de plus, à quoi ſerviroit leur intelligence, ſi l'on rejettoit tous leurs projets? Et ſe pourroit-il que le public eût un grand reſpect pour l'autorité, quand il en mépriſeroit les dépoſitaires?

Je remercie le Ciel de m'avoir fait naître dans les états d'un Prince, ſous

qui le mérite, pour parvenir, n'a besoin que d'être connu. Heureuse la nation à qui il est donné de vivre sous un règne de justice! c'étoit un grand malheur pour Constantinople, sous ses derniers Empereurs, que l'on y fût plus sûr de s'élever à tout, quand on étoit riche, intriguant, aimable, que lorsqu'on n'étoit que vertueux & éclairé.

Le même esprit, qui, dans chaque état, doit fomenter le vrai amour de la gloire, doit en bannir, autant qu'il se peut, la vanité, qui est un amour de la gloire mal entendu. Elle n'est que le desir de s'attirer de la considération par des endroits estimables qu'en apparence: cette passion a, comme l'amour de la gloire, ses racines dans l'envie de règner, naturelle à tous les individus, depuis la société, & les gouvernemens établis: c'est ainsi que chacun cherche à se dédommager de la liberté perdue.

Je me trouve encore en contradiction avec l'Auteur de l'Eſprit des Loix. Voici comment il s'exprime ſur ce ſujet. « La vanité eſt un auſſi » bon reſſort pour un gouverne» ment (*a*), que l'orgueil en eſt un » dangereux. Il n'y a pour cela qu'à » ſe repréſenter les biens ſans nom» bre qui réſultent de la vanité : de-là » le luxe, l'induſtrie, les arts, les » modes, la politeſſe, le goût. »

Tous ces avantages naiſſent des richeſſes : l'état de la Chaldée, de l'Égypte & de la Grèce, pendant leur proſpérité, nous l'apprend : la vanité ne fait que leur attacher un degré d'importance qu'ils ne méritent pas. Toutes ces choſes ſe ſont-elles jamais produites avec plus d'éclat que ſous Auguſte ? Et qui ſoupçonnera de vanité les Romains de ce temps-là ?

Qu'on jette les yeux ſur une na-

(*a*) Eſprit des Loix, tome 2.

nation floriſſante, animée par l'amour de la gloire; le luxe, l'induſtrie, les arts, les modes, la politeſſe & le goût y ſeront marqués au coin de la grandeur & de la majeſté. Qu'elle vienne à être uniquement dominée par la vanité, le colifichet y ſuccédera au grand, le gracieux à l'agréable, le ſingulier au ſimple, le merveilleux au noble, le biſarre au régulier, le joli au beau, le dégoût à l'admiration, les vices aux vertus, les manières aux mœurs; enfin, les effets de cette paſſion ſeront auſſi vains & auſſi funeſtes que leur ſource.

La vanité doit ſe manifeſter différemment, ſelon la diverſité des ſituations & des préjugés des hommes. Dans les états opulens, elle fut toujours occupée d'une ſorte de luxe; on y chercha de tout temps à attirer l'attention par la magnificence affectée des palais, par la ſomptuoſité recherchée de la table, & par la quan-

rité des eſclaves : ces derniers ſiécles ont ajouté au faſte des anciens les richeſſes & les futiles décorations des équipages. Telle fut toujours l'étude de l'homme vain, de groſſir, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, ſon être des objets frivoles qui l'entourent, & le vulgaire ne manqua jamais d'être la duppe de ce ſpectacle.

Le charlataniſme eſt encore un moyen dont la vanité ſçait habilement faire uſage pour établir ſon empire : les riches exagèrent leur opulence, les perſonnes de qualité leur naiſſance & leur crédit, & les Rois leur pouvoir : témoins ces Princes du Mexique, parmi une infinité d'autres que je pourrois citer, qui, au moment de leur ſacre, juroient de conſerver au ſoleil ſa lumière, de maintenir les rivières dans leur cours, de faire tomber à propos la pluie ſur les champs, & de les féconder. Les peuples s'exagèrent auſſi mutuelle-

ment leur puiſſance. Ne ſemble-t-il point que les hommes ſe ſoient donnés le mot pour ſe repréſenter toujours les uns aux yeux des autres d'une manière coloſſale, & jamais avec leur taille & leurs traits naturels ?

Une paſſion, qui porte toute entière ſur l'erreur, ne peut qu'être funeſte ; elle dégrade l'eſprit des nations, en les accoûtumant à tenir plus de compte des apparences que des réalités ; elle ſubſtitue aux objets louables des objets dignes de mépris ; elle affoiblit inſenſiblement les vertus; elle uſe les reſſorts du gouvernement, & les révolutions commencent.

C'eſt à la philoſophie d'arracher aux hommes le bandeau qui leur couvre les yeux, & de les éclairer ſur le vrai mérite ; c'eſt à ceux qui tiennent les rennes des états, d'oppoſer aux progrès de la vanité, des barrières inſurmontables, & de la proſcrire

encore plus par leur exemple que par leurs loix.

On doit auſſi regarder, comme vanité, cette ambition aveugle, plus empreſſée d'obtenir les charges & les places que de les mériter; de les occuper que de les remplir, & qui ne s'élève à la grandeur que par la baſſeſſe, je veux dire, la flatterie.

Dès que l'on fait attention que la fortune a verſé preſque toutes ſes faveurs dans de certaines mains, pendant qu'elle les a épargnées aux autres; quand on obſerve que preſque tout le genre humain dépend d'une poignée de gens qui le gouvernent, on eſt convaincu que les progrès de l'adulation doivent être plus, ou moins conſidérables, en raiſon de la crainte, ou de l'ambition des individus, de la vanité, ou de l'injuſtice des chefs.

Comme, dans les démocraties, le vice a lieu de tout craindre, & la vertu de tout eſpérer, & que la ſeule

équité y diſpenſe les dignités, les flatteurs n'y ſont pas connus : c'eſt auſſi de là qu'il faut dériver le caractère fier & dur des Républicains. Dans les anciennes Monarchies, des biens immenſes, les charges, les loix mêmes étoient au pouvoir d'un ſeul ; auſſi l'adulation y règnoit en ſouveraine ; des ames lâches y déguiſoient les défauts du Prince, & les érigeoient en qualités : qu'un Roi contractât l'habitude de jetter la tête de côté, ceux (*a*) qui l'approchoient faiſoient bientôt de même ; qu'il eût la vue courte, de vils flatteurs (*b*) s'entre-heurtoient en ſa préſence, pouſſoient, renverſoient tout ce qui ſe préſentoit ; qu'un Monarque ſe piquât d'exceller en médecine, de ſerviles courtiſans (*c*) offroient leur corps à ſes cruelles expériences.

(*a*) Courtiſans d'Alexandre.
(*b*) Courtiſans de Denis.
(*c*) Courtiſans de Mytridate.

Qu'il eſt triſte pour moi de penſer qu'ici l'hiſtoire juſtifie mes idées ! quel ravage ne devoit point cauſer la flatterie dans le cœur des Princes, lorſqu'elle avoit pour objet leurs vices !

Graces au ciel, la Monarchie eſt, de nos jours, réduite à ſes vrais principes ; les Souverains connoiſſent les limites qui ſéparent le pouvoir modéré de l'arbitraire : ils ſçavent que leurs intérêts ſont confondus avec ceux de l'état & des citoyens, & que leur véritable grandeur a pour fondement la juſtice diſtributive, dont ils ſont les ſacrés interprètes.

L'adulation doit être extrême ſous le deſpotiſme, parce que non ſeulement les biens, mais encore la vie des particuliers, eſt entre les mains des paſſions, des vices & des caprices du deſpote : auſſi la flatterie y eſt toujours proſternée ; elle a un culte pour les paſſions, elle en a un autre pour les vices, & un autre pour les ca-

prices ; mais elle cache un poignard, toujours prêt à égorger le dieu.

On conçoit comment les vices des chefs deviennent ceux de la nation : les grands ſe font une loi d'imiter le Monarque, & le peuple d'imiter les grands.

Je me hâte de détourner mes réflexions de deſſus des objets affreux pour les arrêter ſur une paſſion qui exerce un empire également doux & violent ſur les ſens & ſur les cœurs, & dont toute la nature adore les loix : c'eſt de l'amour que je parle.

Comme il n'eſt que le vœu des deux ſexes pour ſe réunir ; quant au phyſique, il dépend des muſcles qui aboutiſſent aux parties de la génération, & qui ſont le principe de leur mouvement ; il dépend encore de la rapidité avec laquelle le ſang s'élance dans les corps caverneux, & du ton des nerfs, ſources du ſentiment.

A peine les jeunes gens appro-

chent-ils de la puberté, qu'il ſe fait comme une révolution générale dans leur corps : » une eſpèce d'engour-
» diſſement (*a*) ſe fait ſentir aux aî-
» nes ; il devient plus ſenſible lorſ-
» que l'on marche ; ſouvent cet en-
» gourdiſſement eſt accompagné de
» douleurs aſſez vives dans toutes les
» jointures des membres ; le ſon
» de la voix change, il devient rau-
» que & inégal pendant un eſpace
» de temps aſſez long, après lequel
» il ſe trouve plus plein, plus aſſuré,
» plus fort & plus grave qu'il n'étoit
» auparavant. «

Cependant les yeux ſe rempliſſent d'une ſorte de pleurs ; un air de tendreſſe & de langueur ſe peint dans la phyſionomie ; le goût de la parure ſuccéde à l'étourderie. C'eſt ainſi, ô amour ! que tu prépares & acheves ton grand œuvre : tu mets dans le

(*a*) Hiſtoire naturelle, tome 4.

cœur de chaque homme un tendre penchant pour les perſonnes d'un ſexe oppoſé, & tu unis les mortels par des liens indiſſolubles, par-là même qu'ils ſont ceux de la volupté.

Le climat influant beaucoup ſur l'économie animale, l'âge de la puberté doit varier ſelon les différentes régions. Le mariage touche à l'enfance dans les pays chauds. » Ma» homet (*a*) épouſa Cadirsja à cinq » ans, coucha avec elle à huit. Dans » le midi de l'Arabie & des Indes, » les filles ſont nubiles à huit ans, » accouchent l'année d'après. » On » voit (*b*) des femmes nubiles dans » le royaume d'Alger à neuf, dix & » onze ans. «

Il eſt aiſé de comprendre que le penchant à la volupté eſt plus, ou

(*a*) Hiſtoire de Mahomet.
(*b*) Hiſtoire des Rois d'Algère, Logier de Taſſ.

moins foible, plus, ou moins violent, ſelon la diverſité des organiſations & des tempéramens. Les perſonnes d'un tempérament ſanguin, ou bilieux, ſont violemment portées à l'amour: les flegmatiques le ſont beaucoup moins.

Le climat eſt auſſi un puiſſant reſſort pour la tendreſſe : la lubricité doit croître en proportion de la chaleur des climats : à Patane, les hommes ne peuvent ſe dérober aux entrepriſes des femmes qu'à la faveur de certaines garnitures : les mains de la nature ſemblent y pouſſer continuellement les deux ſexes l'un contre l'autre.

Les délices de la table, la molleſſe de la vie doivent encore allumer la concupiſcence : l'époque du libertinage, dans la Grèce & à Rome, fut celle du luxe.

L'imagination doit auſſi irriter les deſirs, vû ſon extrême empire ſur les ſens.

voilà pourquoi » l'amour accompagné » de mille acceſſoires ſe rend agréable » (*a*) par les choſes qui ſemblent d'abord être lui-même, & ne ſont pas » encore lui; dans les climats chauds » on aime l'amour pour lui-même; » il eſt la cauſe unique du bonheur; » il eſt la vie. « Il eſt à remarquer que ces pays ſont la patrie de l'imagination; elle y embellit la volupté, elle la peint avec les couleurs en même temps les plus vives & les plus tendres.

Qu'eſt-ce qui attiſe encore les feux de l'amour? une taille fine & légère, un port noble, un front où ſe retracent ſans ceſſe une infinité de ſentimens, des yeux vifs & tendres, une bouche qui eſt le trône des ris & des graces, un air d'expreſſion répandu dans les manières; c'eſt là ce qui fait éclorre la tendreſſe dans nos ames.

(*a*) Eſprit des Loix.

Si des gens de la campagne, ou de certaines professions soupirent pour de grosses beautés, en qui nous ne remarquons que les traits de la laideur; c'est que leurs organes ne sont pas habitués aux impressions auxquelles l'éducation a accoutumé les nôtres; ou qu'il ne se présente pour l'ordinaire à eux que des objets rustiques & désagréables: on peut expliquer par ce principe comment les nations ont dû se former différentes idées de la beauté.

L'amour doit aussi s'accroître par les faveurs & par les prestiges de la parure: une main qu'on dérobe à regret à de pressantes caresses, un beau visage qui fuit lentement des baisers qu'il seroit fâché d'éviter, une feinte colère qui se trahit par un regard passionné, ou par un sourire enchanteur, des graces qui se reproduisent sans cesse sous des jours & avec des airs nouveaux, & qui semblent prendre à chaque instant un nouvel être;

voilà ce qui irrite les desirs.

Pourquoi un jeune homme ne sent-il point les mêmes émotions à l'aspect de certaines beautés de la nature qu'en présence d'une épouse chérie ? Pourquoi ne contemple-t-il point avec tendresse les proportions, ou la symmétrie d'un bel arbre ? Pourquoi n'éprouve-t-il point de volupté à en baiser les feuilles & les fleurs, & à en presser mollement les branches & le tronc ? O nature ! nature ! que tes loix sont ineffables !

Je m'apperçois que l'amour voudroit s'emparer d'un pinceau que l'austère philosophie doit seule conduire.

Toutes les causes, dont je viens de parler, réunies, doivent pousser le libertinage au-delà des bornes, & produire des monstres.

Si l'amour se détourna, & se détourne encore de son objet ; si l'on vit dans tous les temps des personnes de même sexe brûler d'une flamme illégitime,

illégitime ; qu'on ſe ſouvienne qu'elles étoient autoriſées par les loix de Minos en Créte, & à Lacédémone par celles de Licurgue. Ces deux célèbres légiſlateurs ne ſont point pardonnables d'avoir cru pouvoir ſacrifier les mœurs aux mœurs.

Qu'on s'en prenne encore à ces exercices où les jeunes Grecs paroiſſoient nuds ſur l'arène, pour y lutter les uns contre les autres, où ils s'habituoient à ſe trouver plus beaux qu'il ne convenoit. Qu'on s'en prenne aux différentes académies ou dans l'Europe moderne, l'on eſt forcé de renfermer les garçons, loin de la ſociété des filles.

Ce qui favoriſe auſſi les progrès du péché contre nature, c'eſt que les plaiſirs ordinaires ſe dérobent aux pourſuites de l'amour, & que hors du mariage ſes ſuites pour les femmes ſont marquées au caractère de la honte.

Qu'on abandonne la nature à elle-

même, autant que la religion, le bon ordre & les bienſéances peuvent le permettre, elle ſe reſſaiſira bientôt de ſes droits les plus chers, & l'on ne s'aviſera plus d'aller à la volupté par des ſentiers extraordinaires ; on y courra pas des routes ſimples & infiniment agréables.

Le penchant pour les plaiſirs honnêtes deviendra bientôt celui de tous les hommes ; il germera dans le cœur même des philoſophes les plus indifférens. On a vu parmi eux les partiſans les plus outrés de la volupté de l'eſprit ne point bannir celle des ſens ; on les a vus ſacrifier tour à tour à la ſageſſe & à la beauté.

Ariſtote s'étoit formé une ſi haute idée du plaiſir, que ſon reſpect s'étendoit à tout ce qui y a du rapport ; il regardoit le ſexe des mâles comme l'ornement de la jeuneſſe & la honte de la vieilleſſe ; il ne fait pas difficulté d'aſſujettir à des règles les myſtères

de l'amour ; il veut qu'on y apporte une ſorte de réſerve & de ſévérité ; il blâme ceux qui prodiguent trop leurs careſſes à l'objet de leur paſſion ; il craint que les ſens n'uſurpent l'empire ſur la raiſon.

Les règles d'Ariſtote doivent auſſi s'étendre aux tendres deſirs ; ſans quoi il arriveroit que l'imagination une fois corrompue, elle nous précipiteroit dans tous les excès du libertinage.

C'eſt pour les prévenir, ou y remédier qu'on s'eſt aviſé en divers pays de précautions également ſingulières & inhumaines : la tendreſſe & la foibleſſe formant le caractère des femmes, on a imaginé de les mettre à l'abri des fautes, en leur ôtant le pouvoir d'en faire.

En Éthiopie & dans d'autres contrées de l'Afrique, au Pegu, dans l'Arabie pétrée, *&c.* les filles ſont expoſées, dès le berceau, aux attentats de l'infibulation : il eſt encore des pays

où tous les enfans mâles ſont inhumainement condamnés à cette opération infâme. Je me garderai bien de la décrire : je ſerois au déſeſpoir que la jeuneſſe eût à détourner les yeux des tableaux que je trace.

Quel que ſoit le pouvoir de l'amour ſur les hommes, la pudeur leur eſt naturelle, parce qu'ils ne ſont point parfaitement beaux : elle a ſa ſource dans la conſcience de nos imperfections : l'uſage des habits eſt venu au ſecours de la vanité.

Les objets de notre flamme ayant non-ſeulement des défauts de corps, mais encore d'eſprit & de caractère, la jouiſſance d'une part, & le temps de l'autre, nous en dégoûtent : d'où les infidélités, qui doivent toujours produire la jalouſie, dans le cas où l'amour n'eſt pas éteint dans les deux époux : comme ces déſordres ne peuvent que nuire à la tranquilité des familles & à la population, la politi-

que les proscrit par ses loix, la religion par sa morale, & la jalousie monte à son comble.

Il a fallu que cette derniere fût portée jusqu'au rafinement, & que la force se trouvât naturellement entre les mains des hommes, pour que dans certaines régions on ait réduit les femmes à porter un anneau dont le seul mari a la clef, & que dans d'autres on ait inventé des ceintures pour la même fin.

Dans bien des contrées on aimera mieux faire usage de gardiens sévères: des femmes n'auroient point assez d'autorité pour de pareils emplois; ils seront donc destinés à des hommes: mais, parce qu'on auroit tout à craindre de leur part, on les mettra par la plus barbare des opérations dans un état à ne pouvoir rien entreprendre.

La castration est un usage fort ancien, & qui est assez généralement répandu. » C'étoit (a) la peine de l'a-

(a) Histoire naturelle, tome 4.

» dultère chez les Égyptiens ; il y
» avoit beaucoup d'eunuques chez
» les Romains ; aujourd'hui dans tou-
» te l'Asie & dans une partie de l'A-
» frique, on se sert de ces hom-
» mes mutilés ; en Italie, cette opé-
» ration n'a pour objet que la perfec-
» tion d'un vain talent. »

O hommes ! rougissez de vos attentats ; n'allez plus outrager la nature jusques dans la source de la vie. Vous craindriez de dépouiller vos semblables de leurs biens, & vous osez introduire la stériliré dans le monde, & plonger dans le néant des millions de citoyens à naître ! Si vos pères eussent été les victimes d'une telle cruauté, vous n'eussiez jamais ouvert les yeux à la lumière ; si vous-même n'aviez pas échappé à un infâme couteau, auriez-vous le plaisir de vous voir entourés d'une nombreuse famille, qui fait sans cesse retentir à vos oreilles le nom tendre de père ?

Le cœur humain s'ouvre encore à une autre paſſion, qui a bien des airs de l'amour, mais qui eſt beaucoup plus tranquille, & dont les effets ne ſçauroient être redoutables. On devine aiſément que je veux déſigner l'amitié.

Lorſqu'un individu trouve dans ſon ſemblable une conformité d'idées, de ſentimens & de goûts, il s'y attache, & la liaiſon devient réciproque : Si on leur demande pourquoi ils s'aiment, ils répondront : » c'eſt (*a*) parce que » c'eſt lui, & parce que c'eſt moi. « Il s'établit entre eux un commerce de penſées & de ſentimens, & l'habitude de ce commerce rend leur union plus intime.

S'ils ſont nés avec une ame délicate, noble, grande & ſublime, ils banniront d'entre eux ces mots, *diviſion*, (*b*) *différence*, *bienfait*, *obligation*, *recon-*

(*a*) Eſſais de Montaigne.
(*b*) Eſſais de Montaigne.

noiſſance & leurs pareils; tout étant par effet commun entre eux, volontés, penſemens, jugemens, & leur convenance n'étant qu'une ame en deux corps.

Comme l'âme n'a pas beſoin d'être avertie de veiller à la conſervation & au bien-être de ſon corps, de même ils auroient des égards & des complaiſances l'un pour l'autre, & cela par une ſorte d'inſtinct; » leur amitié » étant véritablement parfaite, elle » leur feroit perdre de vue le ſenti» ment (*a*) de leurs égards. » Comme leurs intérêts ſeroient les mêmes, on les verroit toujours prêts à ſe ſacrifier mutuellement leur repos, leurs biens & leur vie même: ils éprouveroient qu'à l'aide de l'amitié » leurs ames (*b*) » ſe mêlent d'un mélange ſi univer» ſel qu'elles effacent, & ne retrou» vent plus la couture qui les a join» tes. «

(*a*) Eſſais de Montaigne.
(*b*) Eſſais de Montaigne.

Des

Des cœurs capables de porter la bienveillance à ce point de perfection, ſeroient fort difficiles ſur le choix des perſonnes, ils ne s'attacheroient qu'à des gens » moulés au pa- » tron (*a*) des ſiécles les moins cor- » rompus. »

De tels amis ſont, à la honte de l'humanité & de la vertu, des êtres de raiſon : l'intérêt perſonnel eſt le ſeul lien des citoyens & des états ; l'amitié ne reſpire que dans les foibles lignes que je viens de tracer, ou dans des livres qui diſent plutôt ce que ſeroient des hommes purement poſſibles que ce que nous ſommes en effet.

Si j'étois chargé de trouver dans le monde quelques veſtiges de vraie bienveillance, je me garderois bien de les chercher dans l'enceinte des villes, dans les palais des grands ; je me tranſporterois dans les affreuſes ré-

(*a*) Eſſais de Montaigne.

gions du Canada, parmi des ſauvages que la pauvreté, la frugalité & l'indépendance, bien plus que leurs forêts & leurs rochers, ont préſervés de la corruption générale.

Il ne faudroit point courir ſi loin pour trouver une paſſion contraire, je veux dire, l'averſion. Dès qu'il y a eu pluſieurs hommes enſemble, la différence des tempérammens, des caractères, des ſentimens & des inclinations a dû produire l'averſion.

Il a dû pour les mêmes motifs règner une eſpèce d'antipathie entre certaines nations; les Athéniens naturellement polis & voluptueux ne s'accomodoient guères du caractère fier & dur des Lacédémoniens: on pourroit dériver du même principe l'averſion mutuelle de pluſieurs peuples de l'Europe moderne.

La diverſité des intérêts, des gouvernemens, des religions, & les mauvais offices rendus, ſont la ſource de

la haine des particuliers & des états. Si l'on forme, ou que l'on exécute le projet de rendre à ſon ennemi le mal pour le mal, dès lors on paſſe de la haine à la vengeance.

La vengeance des individus & des nations eſt redoutable, en proportion de la puiſſance de celui qui ſe venge, & de la foibleſſe de celui dont on ſe venge : c'eſt pourquoi les petits états doivent ſe réunir contre les grands, & leur plus fort lien doit être leur foibleſſe. Quand la bonne intelligence regna entre les divers états de la Grèce, ils triomphèrent des Perſes, leurs ennemis communs, & ils leur firent ſentir tout le poids de leur vengeance : lorſque la diviſion ſe fut miſe dans ces mêmes états, une poignée de barbares, à ſçavoir, les Romains, paſſa la mer, ſubjugua les peuples les plus éclairés & les plus belliqueux de la terre, & l'on vit de fiers républicains baiſer lâchement des chaînes

dont ils auroient dû accabler leurs tyrans.

Si la vengeance eſt impétueuſe, ſi elle uſurpe l'empire ſur les ſens & la raiſon, elle devient colère. Ce vice ne devroit jamais être celui des états : ils ont un crédit immenſe à ſoutenir, & il leur importe infiniment de perſuader que la ſeule ſageſſe les gouverne : on a dit que les chefs devoient avoir leur cœur dans la tête.

Auſſitôt que la colère eſt excitée par des motifs ſacrés, elle eſt appellée faux zèle, ou fanatiſme : celui-ci eſt d'autant plus redoutable, qu'il offre à la divinité ſes excès comme des ſacrifices. N'a-t-on point vu le faux zèle peindre des couleurs les plus noires d'illuſtres philoſophes, condamner à mort des citoyens, pour avoir cherché la cauſe du tonnerre, ne point reſpecter les vertus & la raiſon ſublimes de Socrate & le vaſte génie de Galilée ?

Ne l'a-t-on point vu créer un ciel pour des aſſaſſins de Rois? Voyez cet enthouſiaſte flegmatique, ce dévot ſcélérat, Jacques Clément : l'ame toute abîmée dans la contemplation, il cache ſous ſa haire un glaive effroyable qu'il croit tenir des mains des anges ; il ſe rend du pied des autels, dans un des châteaux de Henri III, dont il eſt reçu avec bonté, il lui préſente une lettre perfide, le frappe, tourne des bras, un viſage enſanglanté, & des yeux ſatisfaits vers le ciel, & brûle de s'aller perdre dans le ſein du Dieu des miſéricordes, dont il ſe regarde comme le fidele miniſtre : cependant les mains de la ſuperſtition lui dreſſent des autels.

Dans le cas où le faux zèle ſe gliſſeroit dans le cœur des chefs, ſes ſuites ſeroient d'autant plus terribles que ſon pouvoir ſeroit ſans bornes. Malheureux les miniſtres, qui par un faux motif de religion feroient à un état de ces playes, qui, par leur nature, doi-

vent saigner éternellement !

Je vous en prends à témoins, infortunés citoyens, qu'un édit pieusement cruel bannit de notre France. Vous gémites sur l'arrêt en respectant sa source ; vous chérissiez votre Prince en plaignant son erreur : tandis que toute l'Europe s'empressoit à vous tendre les bras, vous pleuriez d'être réduits à accepter les secours des nations ennemies de la vôtre.

Cependant vous partîtes, & vous emportâtes avec vous votre religion, votre courage & votre industrie plus précieuse que vos richesses. Les peuples qui vous reçurent, n'eurent point lieu de se repentir de leur générosité : vous fûtes bientôt la force de leurs armées & l'ame de leurs arts : l'opulence & les honneurs ne purent sous des climats favorables effacer le souvenir de vos malheurs : vos regards furent toujours fixés sur la France, votre mère commune.

Vous temperiez l'amertume de vos larmes, en conſidérant que votre ſeul crime étoit de n'avoir pas rejetté une doctrine que vous croyiez divine.

Vos enfans ont ſuccédé à vos qualités, à vos vertus; étrangers de nation, ils ſont tous François dans le cœur, & il n'y a que l'amour de leur religion qui ſoit au-deſſus de celui qu'ils ont pour la patrie de leurs pères. Finiſſons. Il me ſemble que la France, en détournant les yeux, jette un voile ſur ce tableau, & gémit.

Les excès où peut ſe porter un état fanatique, ſont encore plus à craindre: les magiſtrats dans leurs tribunaux, les Monarques ſur leurs trônes, les loix mêmes de la nature ne ſont point à couvert de ſes entrepriſes. Plut à Dieu que la plûpart de nos guerres civiles n'en fuſſent pas une triſte preuve!

Les déſordres qui naiſſent de la colère en général, ſont tels que les phi-

loſophes ont jugé devoir déployer contre elle toute la force du raiſonnement & de l'exemple. Platon ne vouloit point qu'on agît pendant le trouble de cette paſſion : un jour qu'il s'étoit emporté contre un de ſes eſclaves, il s'abſtint de le châtier, il en chargea Pſeuſipe. «

Plutarque avoit ſi bien détruit dans ſon cœur tous les mouvemens de la colère qu'il conſervoit un ſang froid ſingulier dans les occaſions les plus critiques. Selon Aulugelle, il avoit fait dépouiller un de ſes eſclaves pour fautes conſidérables : celui-ci outré, chargeoit ſon maître d'injures, & ſe plaignoit d'être puni à tort. » Vraiment, lui diſoit-il, vous êtes un » Philoſophe bien étrange ! N'avez-» vous pas écrit contre la colère ? & » voilà qu'à mon ſujet vous démentez » votre beau traité ! A quoi me juges-» tu ému, lui répondit Plutarque ? » Mon viſage, mes paroles annon-

» cent-ils la fureur ? je n'ai, je crois,
» ni les yeux troubles, ni un air em-
» porté, ni un ton menaçant. Enfin,
» me vois-tu rougir, frémir, ou écu-
» mer ? car, ce ſont là les ſignes de
» la colère. « Puis ſe tournant du côté du ſerviteur chargé du châtiment, » continue ta tâche, lui dit-il, pen-» dant que nous diſſertons. «

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût bannir du monde ce vice ; mais je penſe qu'il ſeroit moins impoſſible de perſuader aux hommes de marcher à quatre pattes, d'errer, & de paître dans les forêts, que de les dépouiller de leurs paſſions : auſſi ne doit-on s'appliquer qu'à les diriger & modérer : tel doit être le but de la philoſophie & de la politique : pour avoir perdu ce principe de vue dans ſa république, *Platon* n'a compoſé qu'un traité ſublime, & n'a point fait un ouvrage utile.

Il ſuit de tout ce que j'ai dit qu'un moraliſte peut ſe flatter de connoître

les paſſions dans tous les hommes, ſitôt qu'il les connoît dans un : il n'a qu'à multiplier à l'infini ſes ſuppoſitions ; ce n'eſt pas la nature, mais les circonſtances qui changent.

Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur l'aſcendant des paſſions, ſur les particuliers & les états, ſur leurs heureux, ou funeſtes effets, on conviendra qu'un peuple doit proſpérer toutes les fois qu'il ſe comporte ſelon le plan formé par la paſſion qui lui eſt propre, & qu'il doit arriver tout le contraire, s'il s'en écarte.

Le profond Monteſquieu penſoit comme moi, quand il s'eſt exprimé de la ſorte. » ce n'eſt pas (*a*) la fortune » qui domine le monde. On peut le » demander aux Romains qui eurent » une ſuite continuelle de proſpérités quand ils ſe gouvernerent par de

(*a*) Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains.

» certains principes : il y a des paſ-
» ſions, ou des cauſes morales qui agiſ-
» ſent dans chaque monarchie, l'é-
» levent, la maintiennent, ou la pré-
» cipitent : tous les accidens ſont ſou-
» mis à ces cauſes. «

Il ne ſeroit point impoſſible à un eſprit philoſophe de prédire les dégrés de grandeur, ou de décadence d'un état toujours animé de la même paſſion : on pourroit annoncer toutes les réſolutions qu'il prendra, ſi l'on pouvoit deviner toutes les circonſtances où il doit ſe trouver : on pourroit auſſi prévoir toutes les diverſes révolutions de l'Univers : voilà par quelle ſecrete magie un politique profond ſçait lire dans l'avenir, & en pénétrer tous les myſtères.

Si un état étoit gouverné tour à tour par toutes les paſſions, il n'y auroit plus de ſyſtême général, mais autant de particuliers que de circonſtances ; on ſeroit accablé des évènemens

préſens & imprévus ; on n'y domineroit pas la fortune, mais on en ſeroit dominé : c'eſt pourquoi l'on ne ſçauroit rien prédire en détail de certain, mais on pourroit ſeulement aſſûrer qu'un tel état court à grands pas à ſa ruine, s'il n'y touche déjà. Telle étoit la déplorable ſituation de l'Empire d'Orient ſous les derniers Empereurs.

Heureuſement les progrès de la raiſon dans l'Europe moderne ſont trop vaſtes, le flambeau de la philoſophie a trop éclairé l'eſprit des chefs, pour que de tels abus ſoient à redouter.

J'avertis que je n'ai point prétendu dans le cours de ce chapitre » diminuer » (*a*) rien de la diſtance infinie qu'il » y a entre les vices & les vertus. A » Dieu ne plaiſe ! j'ai ſeulement voulu » faire comprendre que tous les vices » politiques ne ſont pas des vices

(*a*) Eſprit des Loix, tom. 2.

» moraux, & que tous les vices mo-
» raux ne ſont pas des vices poli-
» tiques.

SECTION V.

Loix.

ON a été forcé, vû la tyrannie des paſſions & leurs ravages, de leur oppoſer des digues : ces digues ſont les loix. La main divine a gravé dans le cœur de chaque homme une loi éternelle & univerſelle, qui n'eſt qu'une foible expreſſion de ſa ſageſſe infinie: on la nomme loi de nature : cette même loi conſidérée comme loi des citoyens, ou de Dieu, eſt loi civile, ou ſacrée : quand elle a pour objet la conduite d'un état, ou les empires, en général, elle devient loi de gouvernement, ou droit des gens : toutes les loix ne ſont que des émanations de la loi naturelle, ou plutôt que l'appli-

cation de cette dernière à tous les cas poſſibles. Un traité, où un homme de génie développeroit cette vérité, ſeroit ſans doute un grand ouvrage, & nous épargneroit la lecture de bien des énormes *in-folio*.

Hobbes rapporte la génération de la Cité (*a*) au deſir de notre conſervation & de notre bonheur : tel eſt le double objet des loix civiles. » Le gouvernement, quel qu'il ſoit, » doit ſe regarder comme le chef des » actions, dont un grand nombre » d'hommes ſont convenus, par un » pacte ſolemnel, de ſe reconnoître » les auteurs, afin qu'il emploie à » ſon gré les forces réunies pour la » paix & la défenſe. «

Les chefs de la Cité ont dû s'appliquer à en écarter les maux, & enſuite à lui procurer les biens : il a convenu pour cela de preſcrire de

(*a*) Leviathan.

certaines choſes, & d'en prohiber d'autres ; d'exciter par l'appas des récompenſes, & d'effrayer par la rigueur des ſupplices.

Les Légiſlateurs éclairés ont dû néanmoins ſe prémunir contre la ſévérité. Pour s'en convaincre, il ſuffit d'obſerver que les loix ont été extrêmement ſévères chez les peuples nouvellement policés, c'eſt-à-dire, dans les ſiécles d'ignorance. Les premières inſtitutions des Égyptiens imprimoient la terreur : on avoit coutume de dire que les loix de Dacon avoient été écrites avec du ſang : on frémit de trouver, à chaque pas, dans la loi des douze Tables, la peine de mort : nos ancêtres inhumains brûloient pieuſement les criminels à l'honneur des dieux. Quels ſacrificateurs ! quelles victimes ! quelles divinités !

Les Légiſlateurs ont dû avoir égard aux beſoins infinis de l'homme en-

viſagé dans la conſtitution de ſon être, ſoit phyſique, ſoit moral, & à la prodigieuſe facilité qu'il a de ſervir, ou de nuire, à la nature du climat, au caractère des nations & au genre du gouvernement. C'eſt pour ces dernières raiſons que les loix des états leur ſont propres, & ne ſçauroient être tranſportées dans d'autres, ſans de grands inconvéniens.

Les biens ſur leſquels la patrie, cette mere commune, doit conſtamment veiller, ſont la vie des citoyens, leurs meubles, ou immeubles, & leur réputation.

Tous les peuples, à qui la raiſon & les loix ont parlé, ont prohibé le meurtre, & décerné des peines contre les meurtriers. Dès les premiers ſiècles, l'homicide étoit puni de mort en Égypte : on exceptoit les peres & meres qui avoient tué leurs enfans : les loix auroient été fâchées de leur épargner des repentir éternels ; ils étoient

étoient condamnés à tenir, trois jours & trois nuits, au milieu de la garde publique, leurs enfans morts embraſſés : ſupplice mille fois plus cruel que la mort pour des gens à qui il reſtoit encore des entrailles, ou de l'honneur.

La loi de Moïſe condamnoit à la mort tous les meurtriers volontaires ; elle ordonnoit auſſi une expiation ſolemnelle pour les homicides, dont on ignoroit les auteurs. Dans la Grèce, on ſe regardoit comme ſouillé, même par un meurtre involontaire, ou licite, & l'on ne pouvoit reparoître dans la ſociété, qu'après s'être purifié : la peine de mort étoit portée contre les homicides volontaires : il en étoit de même à Rome.

Dans les jours de triomphe » les » ſoldats qui ſuivoient le char du vain» queur, étoient couronnés de lau» riers, pour qu'ils ne paruſſent ren» trer dans la ville, dit Feſtus, que » purifiés du ſang, que leurs mains

» avoient versé. « Les anciens Germains, selon Tacite, pour expier le meurtre, donnoient à la famille du mort une certaine quantité de bétail.

Dans les premiers temps de notre Monarchie, la loi Salique exigeoit différentes compositions pour les meurtres, selon la condition des personnes qui avoient été tuées. Voici l'ordre de ces compositions qu'on payoit aux parens du mort : pour un franc, 200 sols (*a*); pour un Romain possesseur, 100, & 45 pour un Romain tributaire; pour un franc (*b*), vassal du Roi, 600, & 300 pour un Romain (*c*) convive du Roi.

Il paroît bizarre qu'on appréciât ainsi des choses inappréciables, les hommes & leur vie. Si d'ailleurs l'on considere que la sévérité des peines

(*a*) *Titulo* 44.
(*b*) *Titulo* 44, 34.
(*c*) *Ibid.*

eſt toujours en proportion de la corruption des mœurs, on doit admirer des hommes naturellement ennemis des excès, pour qui le frein le plus leger étoit une chaîne.

Chez les Malaïs, les Légiſlateurs ont livré la vie du meurtrier à la haine des parens, ou des amis du mort : ici, la juſtice abandonne le coupable au poignard de la vengeance, elle qui, par-tout ailleurs, émue de compaſſion pour le meurtrier, ne fait étinceler ſon glaive que ſur le crime. Rien ne prouve plus ſes ſollicitudes maternelles que ſes règlemens ſur le choix des juges, ſur la qualité & le nombre des témoins, & que les formalités infinies où elle a voulu ſe ſoumettre dans les arrêts de mort.

» Veut-on trouver (a) des exem-
» ples de la protection que l'état doit
» à ſes membres, & du reſpect qu'il

(a) Diſcours ſur Loec. Pol.

» doit à leur perſonne ? ce n'eſt que
» chez les plus illuſtres & les plus
» courageuſes nations de la terre qu'il
» faut les chercher, & il n'y a guère
» que les peuples libres où l'on ſça-
» che ce que vaut un homme. A
» Sparte, on ſçait en quelle per-
» plexité ſe trouvoit toute la Répu-
» blique, lorſqu'il étoit queſtion de
» punir un citoyen coupable. En
» Macédoine, la vie d'un homme
» étoit une affaire ſi importante, que,
» dans toute la grandeur d'Alexan-
» dre, ce puiſſant Monarque n'eût
» oſé, de ſang froid, faire mourir
» un Macédonien criminel, que l'ac-
» cuſé n'eût comparu pour ſe défen-
» dre devant ſes concitoyens, &
» n'eût été condamné par eux.

» Mais les Romains ſe diſtinguè-
» rent au-deſſus de tous les peuples
» de la terre par les égards du gou-
» vernement pour les particuliers, &
» par ſon attention ſcrupuleuſe à reſ-

» pecter les droits inviolables de tous
» les membres de l'état. Il n'y avoit
» rien de ſi ſacré que la vie des ſim-
» ples citoyens ; il ne falloit pas moins
» que l'aſſemblée de tout le peuple
» pour en condamner un. Le Sé-
» nat même, ni les Conſuls, dans
» toute leur majeſté, n'en avoient
» pas le droit ; & chez le plus puiſ-
» ſant peuple du monde, le crime &
» la peine d'un citoyen étoit une dé-
» ſolation publique : auſſi parut-il
» ſi dur d'en verſer le ſang, pour
» quelque crime que ce pût être,
» que, par la loi Porcia, la peine de
» mort fut commuée en celle de l'exil,
» pour tous ceux qui voudroient ſur-
» vivre à la perte d'une ſi douce pa-
» trie.

» Tout reſpiroit à Rome, & dans
» les armées, cet amour des conci-
» toyens les uns pour les autres, &
» ce reſpect pour le nom Romain,
» qui élevoit le courage, & animoit

» la vertu de quiconque avoit l'hon-
» neur de le porter. Le chapeau d'un
» citoyen délivré d'eſclavage, la cou-
» ronne civique de celui qui avoit
» ſauvé la vie à un autre, étoit ce
» qu'on regardoit avec plus de plai-
» ſir dans la pompe des triomphes;
» & il eſt à remarquer que des cou-
» ronnes, dont on honoroit à la
» guerre les belles actions, il n'y
» avoit que la civique, & celle des
» triomphateurs, qui fuſſent d'herbe
» & de feuilles; toutes les autres n'é-
» toient que d'or. «

Quels exemples pour les ſiécles! ces prodiges d'humanité ne pouvoient partir que du peuple Romain, & devoient diſparoître à jamais de deſſus la terre avec la gloire de Rome.

La mort eſt aujourd'hui dans tous les états policés, la peine du meurtre : bien plus, on y proſcrit toutes ſortes d'entrepriſes contre les citoyens; Les loix s'y ſont chargées de toutes

les vengeances particulières : c'eſt ainſi qu'elles ont ſtipulé pour le genre humain.

Ces mêmes loix étendent auſſi leurs ſoins ſur tous les objets qui peuvent nuire, ou contribuer à la ſanté : de-là, tous les règlemens qui pourvoient à la ſubſiſtance de la Cité, qui aſſurent le tranſport des denrées, qui règlent le prix des néceſſaires, & qui prohibent les viciées : de-là auſſi les meſures les plus ſages pour procurer la ſalubrité de l'air : tout ceci eſt du domaine de la police, qui n'eſt elle-même qu'une branche des loix civiles.

Ces dernières couvrirent encore de leur protection les biens des citoyens : un propriétaire peut ſe trouver dénué de ſes biens pour les avoir dépenſés, prêtés, aliénés, ou perdus : les loix ont tâché de parer à tous ces inconvéniens.

La dépenſe devient ruineuſe par

là prodigalité, & les emprunts à uſure qui en ſont une ſuite : les Légiſlateurs ont remédié à ces abus, en règlant, & aſſurant les dots & les légitimes, ſelon la diverſité des gouvernemens ; en imaginant les ſubſtitutions & l'interdiction, & en proſcrivant l'uſure.

Les loix ne perdirent pas de vue les intérêts des créanciers ; qu'on juge de leur zéle à cet égard par leur ſévérité envers les débiteurs. En Égypte, juſqu'au règne de Bochoris, on pouvoit les faire arrêter : Seſoſtris permit ſeulement la ſaiſie de leurs biens. Athènes & Rome paſsèrent toutes les bornes de la ſévérité à ce ſujet. Il fut d'abord permis, dans ces deux villes, de vendre les débiteurs inſolvables : c'étoit mettre à la place d'une choſe bornée un bien ineſtimable, la liberté : il eſt vrai que dans la ſuite Solon déclara que perſonne ne ſeroit tenu par corps pour dettes civiles.

Pour

Pour les Romains, ils corrigèrent ces abus par des abus plus grands encore. La condition des créanciers fut plus, ou moins désavantageuse, en proportion des degrés de l'autorité du peuple. Il est aujourd'hui des pays, où, dans de certains cas, on a recours à la saisie des biens, ou même de la personne des débiteurs.

On peut aliéner ses biens par des donations, ou des contrats frauduleux. Avec quelle sagesse les Législateurs n'ont-ils point constaté, pour les premières, la capacité du donateur & du donataire, & requis le consentement, l'acceptation, l'insinuation & la tradition! Quelles justes mesures n'ont pas pris ces mêmes Législateurs, pour qu'il règnât dans les contrats une mûre délibération, une liberté & une égalité parfaites!

Pour assurer la possession des terres, les loix ont exigé, dans tous les temps, que chaque particulier déte-

minât l'étendue de ſon domaine par des bornes.

La Genèſe fait mention de cette pratique ; Job met au rang des uſurpateurs ceux qui arrachent les bornes des héritages ; Virgile en place l'établiſſement au ſiécle de Jupiter ; la plûpart des nations décernèrent des peines contre ceux qui enlevoient les limites ; la loi de Numa portoit la peine de mort contre ce crime : on ſçut même intéreſſer la religion dans un objet auſſi important.

Comme il eſt des biens mobiliers que les propriétaires peuvent perdre par leur négligence, par l'effet de la ruſe, ou de la force, les loix ont établi le droit de revendication, & ont décerné, dans tous les temps, & dans preſque tous les pays, des peines contre le larcin & le vol.

C'étoit une imperfection dans les loix Grecques & Romaines, de punir le receleur comme le voleur : c'étoit

confondre les degrés du crime. Les peines furent d'abord pécuniaires, & après afflictives. La loi des douze Tables condamnoit le voleur pubère manifeſte à être battu de verges & à la ſervitude : quand il étoit impubère & non manifeſte, il ne payoit que le double de la choſe volée : un eſclave, convaincu de vol, étoit précipité de la roche Tarpeïenne. Licurgue, pour exciter l'induſtrie & la vigilance, permettoit aux enfans le larcin à Lacédémone ; politique profond, qui conduiſoit à la vertu par le renverſement des mœurs !

Aujourd'hui, dans la plûpart des états civiliſés, les peines du vol ſont capitales. Je finis cet article par cette réflexion : les loix ont aſſuré aux citoyens une poſſeſſion qui s'étend au-delà du tombeau, & qui eſt en quelque manière éternelle, en faiſant paſſer leurs biens, après leur mort, dans les mains de ceux qui les repréſen-

tent, je veux dire, leurs deſcendans, ou aſcendans. On peut conſulter là-deſſus les différentes loix ſur les ſucceſſions.

Un autre objet qui a dû attirer toute l'attention des Légiſlateurs, c'eſt la réputation des citoyens. On peut la regarder comme une ſorte de production de leur exiſtence : la ſoif d'être eſtimé, eſt le deſir d'exiſter dans les lieux & dans les temps même où nous ne ſommes point : cette ſeconde exiſtence eſt infiniment plus précieuſe que l'ordinaire, puiſqu'on ſacrifie tous les jours celle-ci à celle-là. Les loix ont attaché à cette matière toute l'importance qu'elle mérite : auſſi ont-elles règlé ſagement l'ordre des accuſations, diſtingué la qualité des perſonnes qui les peuvent faire, déſigné les juges, & intimidé les accuſateurs.

Les accuſations étoient permiſes dans les Républiques, où l'intérêt

perſonnel touche intimément à l'intérêt général, où chaque particulier eſt Roi : Platon veut qu'on puniſſe ceux qui n'avertiront point les magiſtrats : à Rome, un citoyen pouvoit en accuſer un autre.

C'eſt d'après l'étendue des qualités que renferme l'idée de juge, qu'on a dû en déterminer le choix.

Pour mettre l'innocence à l'abri des attentats de la calomnie, les Égyptiens condamnoient le calomniateur au même ſupplice qu'auroit enduré l'accuſé, s'il ſe fût trouvé coupable : les loix d'Athènes condamnoient à une amende de mille drachmes l'accuſateur qui n'avoit pas pour lui la cinquième partie des ſuffrages : chez les Romains l'injuſte accuſateur étoit noté d'infamie : on lui donnoit des gardes, afin qu'il ne pût point corrompre les juges. Les délateurs ne furent connus que ſous les tyrans.

Monteſquieu a ſagement remarqué

qu'on ne ſçauroit être trop circonſpect ſur les accuſations de magie, d'héréſie & du péché contre nature : la juſtice gémit aujourd'hui des arrêts qu'elle hazarda dans des temps de ténèbres.

Ce ſeroit ici le lieu de repréſenter les loix civiles occupées à former des vertus, des mœurs & des manières ſociales ; mais outre que je ne traite pas ici des loix, & que je ne fais que les enviſager, j'aurai bientôt occaſion d'indiquer quelques principes ſur ce ſujet.

Je crois devoir remarquer que l'époque de la première inſtitution des loix civiles eſt celle de l'établiſſement de l'agriculture : la cité n'a été ſolidement fondée que pour lors. Tant que les hommes n'ont point ſçu mettre à profit la fécondité de la terre, ils n'ont pu être que chaſſeurs, ou paſteurs, & leur vie a été errante ; par conſéquent point de cité : auſſi les Égyptiens regardoient-ils *Oſiris* comme

l'inventeur de l'agriculture & le premier auteur des loix civiles : les Grecs faiſoient le même honneur à *Céres*, & le règne d'Erecthée vit fleurir en même temps l'agriculture & les loix civiles : l'Empereur Yao eſt à ces deux égards l'*Oſiris* des Chinois.

Les loix civiles ne ſçauroient ſeules rendre les hommes vertueux, elles ont beſoin du ſecours des loix ſacrées, ou tout au moins de celui de la religion naturelle : ſans quoi il n'y a plus de règle pour diſtinguer le mal & le bien moral ; la bonne-foi, la fidélité & les autres vertus ſociales rentrent dans l'ordre des choſes indifférentes ; l'intérêt perſonnel devient l'unique divinité des hommes ; on foule aux pieds toutes les inſtitutions, dès que l'on eſt sûr du ſecret, ou de l'impunité.

Il en doit aller tout autrement lorſque la religion vient pour ainſi dire, appoſer elle-même ſon ſceau aux loix

humaines : 1°. La divinité étant continuellement préſente à toutes nos actions, à toutes nos penſées & à tous nos ſentimens, l'on ne ſçauroit lui dérober la connoiſſance des plus ſecrettes prévarications : 2°. Ayant dans ſes mains tous les moyens poſſibles de venger la léſion de ſes droits, l'on ne ſçauroit échapper à ſa juſtice.

Voilà pourquoi la religion a été regardée par de certains philoſophes comme le ſupplément de la politique : l'une s'eſt de tout tems accordée avec l'autre à inſpirer l'horreur du vice, l'amour de la vertu & la charité. Par ce dernier endroit la religion chrétienne l'emporte ſur toutes les autres ; elle a fait de tout l'univers une vaſte famille, & de tous les hommes autant de freres, quoiqu'auparavant ils ne fuſſent que parens bien éloignés.

Les diverſes religions ayant une fois établi des préceptes, elles ont dû employer les menaces & les récompen-

ſes pour les faire obſerver. L'auteur de l'eſprit des loix a remarqué qu'à meſure que les unes & les autres ont été plus, ou moins grandes, & que la morale a été plus ſublime, les loix civiles ont été moins reprimantes, & qu'il en a été tout le contraire dans les cas oppoſés.

La religion a toujours été regardée par la politique comme un des grands reſſorts des états : Hérodote, Démoſtène & Platon nous apprennent que les premières cérémonies de religion furent inſtituées par des Souverains ; qu'ils réunirent longtemps, chez les différentes nations, le ſceptre & le ſacerdoce, afin que ces derniers empruntaſſent de la majeſté l'un de l'autre.

On a dans tous les ſiécles écarté ſoigneuſement tout ce qui auroit pu altérer la religion reçue. » Que perſonne » n'ait en particulier des Dieux nou» veaux, diſent les loix Romaines, & » qu'aucun ne révère, même dans le

» ſecret, des Dieux étrangers, à » moins que leur culte n'eût été ad- » mis par l'autorité publique. «

Outre les loix dont je viens de parler, il en eſt qui tiennent par des nœuds intimes au gouvernement, & qui ſe propoſent pour fins la grandeur & la proſpérité des états unies pour l'ordinaire à celle des particuliers.

La population, l'éducation de la jeuneſſe, les opinions, les traités d'alliance, & le droit de faire la guerre, ou la paix, influent beaucoup ſur la puiſſance d'un état ; auſſi la politique doit-elle tourner ſérieuſement ſes vues vers tous ces objets.

Elle doit conſidérer la population comme la balance de la force des peuples ; ſe ſouvenir que la plûpart des nations conquérantes n'ont ceſſé de l'être que quand elles ſe ſont plongées dans une ſorte de ſtérilité ; elle doit encore réfléchir ſur les étranges réve-

lutions occaſionnées dans l'Empire Romain par les peuples nombreux du nord. Si jamais il arrive une révolution dans la partie du monde que nous habitons, les vainqueurs viendront de la Moſcovie; attendu que la fécondité y jouit de tous ſes droits, cette nation refoulera un jour vers le midi, péſera ſur toute l'Europe, & l'engloutira.

Les mariages, étant la grande ſource de la population, les Légiſlateurs n'ont rien négligé à cet égard. L'Égypte dut la ſage inſtitution du mariage à *Menès*, ſon premier Monarque, la Grèce à *Cécrops*, & la Chine à *Fohi*, ſon premier Empereur.

Dans les commencemens, le luxe & le libertinage étoient des vices inconnus : auſſi ne falloit-il pas encourager au mariage; un tendre penchant y portoit aſſez : la population n'étoit point affaire d'état, mais de nature.

Il auroit pu y avoir des abus dans le choix des femmes & des maris, & dans le nombre des premières : les loix dûrent donc parer à ces inconvéniens.

On prohiba les mariages des enfans avec leur mere : on ne voulut pas qu'un fils, qui eſt inférieur à ſa mere, à titre de naiſſance, devînt ſon égal, ou même ſon ſupérieur, comme époux : d'ailleurs, on ne crut point devoir permettre des mariages ſtériles à cauſe de la diſproportion des âges : ces mêmes motifs firent auſſi proſcrire le mariage des filles avec leur père.

La politique prévit que, ſi les ſentimens mutuels de tendreſſe des freres & des ſœurs paſſoient pour légitimes, la pudeur des deux ſexes ſeroit continuellement allarmée, à cauſe de leur proximité. De plus, toutes les alliances étant bornées dans une même famille, les liens de la ſociété ne ſe-

roient plus que ceux de l'intérêt, du gouvernement, de la religion, & non ceux du ſang : dans le ſyſtême oppoſé, tous les habitans d'une ville & d'un état deviennent une même famille. Il ſuit de-là que les méſalliances, bien loin d'être un abus, ſont avantageuſes ; elles rapprochent toutes les claſſes des citoyens, & rétabliſſent l'égalité.

» Si les Aſſyriens (*a*) & les Perſes » ont épouſé leur mere, les premiers » l'ont fait par reſpect pour Sémi» ramis ; & les ſeconds, parce que » la religion de Zoroaſtre donnoit » la préférence à ces ſortes de ma» riages : s'il eſt permis aux Tarta» res d'épouſer leurs filles, preſque » toutes les nations policées ont hor» reur de l'inceſte. «

Après avoir déterminé le choix des femmes & des maris, il convenoit

(*a*) Lettres Perſanes.

de borner le nombre de celles là. Il n'y a que le libertinage qui ait pu établir la polygamie dans certaines régions; encore la politique n'y auroit pas dû ſouffrir que les hommes euſſent autant d'épouſes qu'ils en peuvent nourrir : il n'eſt pas permis de pourvoir au bonheur de quelques particuliers aux dépens de la multitude, & de faire, de l'aſile des plaiſirs, celui de la ſtérilité ; l'amour ſe tourne ordinairement tout d'un côté, & ne ſe partage guères.

Il falloit rendre le mariage un état permanent : on n'a donc pu, ſans de grands inconvéniens, permettre le divorce : n'étant qu'une mutuelle ſéparation volontaire, il doit être le fruit d'une mûre délibération. Il étoit en uſage dans la Grèce, à Rome & dans le Mexique : ici, il étoit défendu, ſous peine de mort, aux époux de ſe réunir ; la loi vouloit que la crainte d'un repentir, ſans remède,

étouffât les inimitiés perſonnelles.

La répudiation eſt d'une toute autre conſéquence, & ne doit être tolérée que pour les plus graves motifs; ou bien, les loix favoriſeroient l'inconſtance, au-lieu de la réprimer : la loi d'Athènes ne ſouffroit la répudiation que dans des cas très-rares. Romulus ne la permettoit que pour crime d'adultère, de poiſon, ou pour avoir falſifié les clefs. Selon Plutarque, « celui qui répudioit dans » d'autres cas étoit obligé de donner » à ſa femme la moitié de ſes biens, » & de conſacrer l'autre à Cérès. «

Les loix des douze Tables multiplièrent les cauſes de répudiation; Théodoſe & Valentinien mirent au rang de ces cauſes les indignes traitemens d'un mari envers ſa femme.

Après qu'une religion toute divine eut ajouté en quelque ſorte à l'éternité du mariage, la répudiation dut, avec le temps, être bannie de toute

la chretienneté; auſſi les motifs les plus puiſſans obtinrent à peine, des loix civiles, la ſéparation de biens & de corps.

Sitôt que le luxe en eſt venu au point d'éteindre ce deſir ſi naturel de ſe perpétuer dans ſa poſtérité, il a fallu décerner des peines pécuniaires contre les célibataires; accorder des récompenſes aux familles nombreuſes, & dans la diſtribution des places, des charges & des emplois, préférer, à mérite égal, les gens mariés: par la loi de Moïſe, ils étoient exempts de marcher à la guerre, la première année de leurs noces: chez les Péruviens, ils ne payoient aucune ſorte d'impôts, cette même année. Qu'on voie ſur cette matière les loix admirables des Romains.

Il eſt encore un moyen de bannir la ſtérilité, & de tous, il eſt peut-être le plus efficace, c'eſt de faire règner l'aiſance dans toutes les conditions;

ditions ; cette aiſance dépendant ſurtout du ſyſtême général auquel on s'aſſujettit dans la perception des taxes, je haſarderai mes réflexions ſur ce ſujet.

Les impôts peuvent être mis ſur les perſonnes, à raiſon de leurs biens, ou ſur les marchandiſes, à raiſon de leur conſommation.

Les impôts n'étant que cette portion de biens que l'on paie pour avoir la ſûreté de l'autre & de ſa perſonne, ils doivent être plus, ou moins conſidérables, en proportion de la protection plus, ou moins étendue que le gouvernement accorde aux particuliers : auſſi les taxes ſont preſque toujours onéreuſes dans les démocraties, & legères ſous le deſpotiſme.

Les règles que l'on doit conſulter pour le tau des impôts, ſont les beſoins réels des citoyens, & ceux de l'état : ces derniers doivent être

réduits à de juſtes bornes.

Il faut que les biens ſenſibles ſoient l'objet des taxes. » On avoit diviſé » à Athènes (a) les citoyens en qua- » tre claſſes : ceux qui retiroient de » leurs biens 500 meſures de fruits » liquides, ou ſecs, payoient un ta- » lent ; ceux qui en retiroient 300 » meſures, devoient un demi-ta- » lent ; ceux qui avoient 200 meſu- » res, payoient dix mines ; ceux de » la quatrième claſſe ne donnoient » rien. La taxe étoit juſte, quoi- » qu'elle ne fût point proportion- » nelle : ſi elle ne ſuivoit pas la pro- » portion des biens, elle ſuivoit la » proportion des beſoins. «

Dans un ſiécle, où l'Europe abonde en toute eſpèce de marchandiſes de luxe, où ce dernier enlève tous les jours des milliers de bras à l'agriculture, il ſeroit à ſouhaiter que cel-

(a) Eſprit des Loix.

le-ci ne fût point accablée ſous le poids de l'impôt : de ſa nature, il n'eſt point fait pour le travail.

Ce ſeroit une faute en politique que d'aſſeoir les taxes ſur les richeſſes abſolues des citoyens ; 1°. ceux-ci ſeroient le plus ſouvent punis de leurs vertus : un homme n'eſt, pour l'ordinaire, plus riche qu'un autre que parce qu'il a plus de prudence, d'induſtrie & d'économie que lui ; 2°. les biens inviſibles, j'entends ceux qui ſont dans le commerce, doivent, par leur nature, reſter cachés ; l'imagination du public & des étrangers ne manque pas de les groſſir à l'avantage de propriétaires, dont le crédit porte ſur les vraies richeſſes & ſur celles d'opinion : ce ſeroit donc non ſeulement renverſer le crédit des particuliers, mais encore celui des états, que d'éclairer des myſtères auxquels le gouvernement doit laiſſer toutes leurs ténèbres.

On peut taxer les marchandises. Monteſquieu a judicieuſement obſervé que cette manière d'impoſer eſt la plus conforme à la liberté, & qu'elle eſt propre aux républiques.

Ces ſortes d'impôts, continue le même auteur, » peuvent être (a) ſi ſagement ménagés que le peuple ignorera preſque qu'il les paye. Pour » cela il eſt d'une grande conſéquence que celui qui achette la marchandiſe paye le droit. Il ſçait bien qu'il » ne paye pas pour lui, & l'acheteur » qui dans le fond le paye, le confond » avec le prix. Quelques auteurs ont » dit que Néron avoit ôté le droit du » vingt-cinquième des eſclaves qui ſe » vendoient; il n'avoit pourtant fait » qu'ordonner que ce ſeroit le vendeur qui le payeroit, au lieu de l'acheteur: ce règlement qui laiſſoit » tout l'impôt, parut l'ôter. En An-

(a) Eſprit des Loix.

» gleterre un marchand prête réelle-
» ment à l'état cinquante, ou soixante
» livres sterlings à chaque tonneau de
» vin qu'il reçoit. ..... cet impôt étant
» réellement payé par l'acheteur,
» quoique le marchand l'avance, est
» un prêt que le marchand a déjà fait
» à l'acheteur. «.

Cette petite ruse ne pourroit être bonne que dans des tems d'ignorance: Sous Néron, Rome ne fut pas la dupe de ce vain leurre : si quelques auteurs ont vanté à cet égard la générosité de l'Empereur, c'est qu'ils écrivoient de son tems ; c'est que les gens de lettres ne furent, & ne sont que trop souvent les organes de l'adulation, & que l'intérêt l'emporte presque toujours dans leur cœur sur l'amour de la vérité.

Les peuples sont aujourd'hui trop éclairés pour se laisser séduire par une aussi lourde manœuvre. Graces au ciel, les progrès de l'esprit sont tels en Europe que les personnes chargées de

l'adminiſtration publique ſont jugées de leur vivant par leur nation, comme elles le ſeront après leur mort par l'hiſtoire. La crainte du mépris préſente & d'une honte éternelle, & le zèle pour l'état doivent leur faire embraſſer les ſyſtèmes les plus ſages, & dédaigner les fauſſes ſubtilités d'une politique bornée.

Quelque peu onéreuſes que ſoient en général les taxes ſur les marchandiſes, elles ſont néanmoins ſuſceptibles de modifications; il ne convient point de les ſoumettre toutes à l'impôt: on rendroit la ſubſiſtance difficile à cette partie des citoyens, qui bornée à des revenus médiocres, n'eſt dans le cas de vendre ni ſes denrées, ni ſon induſtrie.

Qu'on n'établiſſe des droits que ſur les marchandiſes de luxe, & les impoſitions ne ſeront pas levées ſur le néceſſaire, mais ſur le ſuperflu: qu'on les perçoive auſſi par les voies les plus

ſimples, & qu'on les faſſe paſſer par le moins de mains qu'il eſt poſſible.

» Il n'appartient (*a*) qu'au véritable » homme d'état d'élever ſes vues dans » l'aſſiette des impôts plus haut que » l'objet des finances, de transformer » des charges onéreuſes en d'utiles rè- » glemens de police, & de faire dou- » ter au peuple ſi de tels établiſſemens » n'ont pas eu pour fin le bien de la » nation, plutôt que le produit des » taxes.

» Les droits ſur l'importation des » marchandiſes étrangères, dont les » habitans ſont avides, ſans que le » pays en ait beſoin; ſur l'exporta- » tion de celles du cru du pays, dont » il n'a pas de trop, & dont les étran- » gers ne peuvent ſe paſſer; ſur les » productions des arts inutiles & trop » lucratifs; ſur les entrées dans les » villes des choſes de pur agrément,

(*a*) Diſcours ſur l'œc. polit.

» & en général ſur tous les objets du
» luxe rempliront tout ce double ob-
» jet. »

» C'eſt par de tels impôts qui ſou-
» lagent la pauvreté, & chargent la
» richeſſe, qu'il faut prévenir l'aug-
» mentation continuelle de l'inégalité
» des fortunes, l'aſſerviſſement aux
» riches d'une multitude d'ouvriers
» & de ſerviteurs inutiles, la multi-
» plication des gens oiſifs dans les
» villes & la déſertion des campagnes.

Dès que l'abondance règnera quelque part, l'amour y regnera auſſi, & l'on ne ſera point éloigné du mariage par la crainte de mettre au monde des malheureux. Le goût pour le mariage s'accroîtra encore; ſi l'on a ſoin de réprimer cette manie, qui nous rend plus jaloux d'éblouir par le faſte & la pompe; que de nous voir renaître dans une nombreuſe poſtérité; & ſi l'on vient à bout de perſuader aux citoyens que les hommes ſont plus eſtimables

par

le nombre de leurs enfans que par par celui de leurs chevaux. J'ai déſigné ailleurs les moyens dont on peut faire uſage pour cet effet.

Dans les premiers ſiécles de la Grèce, temps de l'héroïſme & des vertus, Pélops fut, ſelon Plutarque, très-conſidéré pour ſes richeſſes & ſa nombreuſe famille : Priam fut célèbre pour avoir été le père de cinquante enfans : Électre ſe plaint amèrement dans Sophocle de n'être pas mariée : la ſtérilité eſt de nos jours une honte à la Chine.

La population atteindra ſes dernières limites, ſi la religion concourt avec les autres cauſes à l'encourager. La religion des Hébreux s'accordoit admirablement avec la politique, lorſqu'elle attachoit de la gloire à la fécondité & de la honte à la ſtérilité : la religion chrétienne favoriſe encore la population, en faiſant des plaiſirs du mariage un devoir, lorſqu'une des deux parties les exige.

Pour qu'un état proſpère, il ne ſuffit point qu'il y naiſſe beaucoup d'hommes, il faut de plus y veiller ſoigneuſement à leur éducation. La politique s'étant preſque toujours repoſée de ce ſoin ſur les pères & mères, elle a dû régler leur autorité par rapport à leurs enfans : les loix accordoient à Rome droit de vie & de mort aux pères ſur ces mêmes enfans, bien ſûres que la bonté paternelle n'abuſeroit pas de cet empire ſuprême.

Hobbes prétend que l'autorité, dont il s'agit, appartient à la mère plutôt qu'au père, attendu qu'elle a la première ſes enfans en ſon pouvoir, & qu'elle n'eſt cenſée les élever que pour conſerver ſur eux ſon empire.

L'opinion de ce philoſophe ne ſçauroit être vraie, du moins par rapport aux garçons, pas même dans l'état de diſperſion, encore moins dans celui de ſociété. Dans celui-ci, les garçons naiſſent plutôt pour l'état que pour

leurs parens : or les pères étant ſuppoſés plus capables de leur donner une éducation mâle, qui les diſpoſe à ſe rendre utiles à la patrie, les légiſlateurs ont dû leur accorder plus d'autorité : ils doivent l'employer à former le corps, l'eſprit & le cœur de leur fils, pour qu'ils puiſſent ſervir l'état de leur ſçavoir, de leurs vertus, & embellir la ſociété par leurs agrémens.

S'ils ſont forcés de confier ce ſoin à d'autres, ils ne ſçauroient être trop difficiles ſur le choix des inſtituteurs. Ces derniers ne doivent pas regarder leur état comme un vil métier : il dépend d'eux d'en faire une profeſſion honorable : qu'ils ſe ſouviennent qu'ils ſont chargés de la partie la plus précieuſe de la nation, & que vû la facilité de la jeuneſſe à ſe plier à toutes les impreſſions, le deſtin futur des états eſt remis entre leurs mains.

On a été convaincu de tout temps

de la vérité de cette dernière propoſition : auſſi tant que les Perſes ſe maintinrent dans ce point de grandeur, qui ſembloit menacer le reſte du monde, l'éducation de la jeuneſſe fut l'affaire du gouvernement : lorſque Licurgue entreprit de créer des hommes, elle devint un des principaux objets de ſon attention & de ſes loix : quand Saint Ignace, qui étoit bien auſſi un philoſophe politique, ſe propoſa de réformer l'Univers, & de le conquérir à Jéſus-Chriſt, un des grands moyens qu'il employa, fut l'éducation publique dont il chargea ſes diſciples.

La ſanté étant le premier bien & la ſource de tous les autres, les maîtres doivent d'abord s'occuper de celle de leurs élèves. La vigueur du corps ſe conſerve ſurtout par l'équilibre des ſolides & des liquides : on voit que le choix des mets, la frugalité & la tempérance ſont d'un grand ſecours pour cet objet : les légiſlateurs avoient preſ-

crit pour toute nourriture aux jeunes Perſes, du pain, du creſſon & de l'eau : la jeuneſſe Crétoiſe étoit tenue par les loix de Minos à une vie dure & ſobre : pendant que le gouvernement n'a pas dégénéré chez les divers peuples, on ne s'y eſt point écarté des règles de la ſobriété.

Rien n'eſt encore plus propre à fortifier le corps des jeunes gens que l'exercice pris avec modération, je dis, avec modération : le corps humain eſt une machine ; trop de repos en engourdit les reſſorts ; un mouvement trop violent, ou trop continu les uſe. Toutes les nations ont eu des exercices propres : le ſaut, le diſque, la lutte, l'eſcrime, les jeux Pithiens, Iſthmiques, Néméens, la courſe des chevaux & des chariots étoient en uſage chez les Grecs : ce peuple éclairé ſçavoit merveilleuſement étayer de la religion ſa politique : auſſi ne manqua-t-il pas de donner une origine ſa-

crée à pluſieurs de ſes jeux, & d'en attribuer aux Dieux l'invention : ces jeux firent même partie de la religion ; on établit des fêtes à leur ſujet. Ils formèrent les Arrichion, les Polydamas, &c, ces fameux Athletes qui ont mérité une place dans l'hiſtoire : ce fut par ces jeux que la Grèce ſe diſpoſa à combattre, & à vaincre avec une poignée de gens les armées innombrables des Perſes.

Les Romains qui ſe propoſoient de faire de leur ville la patrie de l'Univers, où chaque peuple pût retrouver ſes uſages, ſes mœurs & ſes Dieux, ſe hâtèrent de tranſporter en Italie des exercices, dont ils ſentirent toute l'importance.

Nos jeux ſont aujourd'hui la danſe, l'eſcrime, le manège, la paume & la chaſſe ; nous ferions bien d'y en ajouter pluſieurs de ceux dont nous venons de parler. On devroit auſſi, à l'exemple des Grecs, exciter l'émulation à

cet égard par l'honneur des récompenſes.

Peut-être que pour lors on ne verroit point les jeunes gens de qualité perdre un temps infini à leur toilette, étaler dans les ſociétés particulières, ou bien dans nos ſpectacles & dans les jardins publics, leur figure apprêtée, leur molle parure, leurs minauderies & leur frivolité : ils ne ſe piqueroient pas de ſçavoir diſcerner le point des dentelles, de connoître l'art de placer, avec goût, le rouge, ou les mouches ſur un beau viſage. Les Dugueſclin, les Bayard, les Monluc ignoroient tout cela, ils ne ſçavoient que battre les ennemis.

Les exercices, dont il s'agit, ſeroient non ſeulement très-propres à former notre jeune nobleſſe à la guerre, mais encore à lui donner cette bonne grace après laquelle elle court en vain: Celle-ci dépend preſque entièrement de la facilité des mouvemens de tous

les membres du corps & de l'aiſance des attitudes.

Les inſtituteurs doivent de plus s'appliquer à former l'entendement de leurs élèves. Comme ceux-ci ne diſtinguent point les eſpèces des genres, les effets des cauſes, l'apparence de la réalité, & que leur raiſon marche preſque à tâton, à travers les ténèbres qui l'enveloppent, il faut tâcher de leur rendre l'eſprit juſte par quelques principes de logique extrêmement ſimples, ou en leur donnant quelques legères notions de géométrie-pratique.

On me dira que ces ſciences ſont trop abſtraites pour la plus grande partie de la jeuneſſe : qu'on ait ſoin de ne propoſer que des idées ſimples & analogues ; qu'on parle aux ſens en même temps qu'à l'eſprit, & des ſuccès prompts, & ineſperés juſtifieront mes préceptes.

La mémoire demande auſſi d'être

cultivée. Elle peut avoir pour objets des mots, ou des choſes; elle doit s'exercer ſur tous les deux. Les jeunes gens ſe livreront d'abord à l'étude des langues, afin de pouvoir, dans la ſuite, mettre à profit les réflexions, les découvertes & la ſageſſe de tous les hommes & de tous les ſiécles.

De l'étude des langues, on paſſera à celle de l'hiſtoire: on fera ſuivre à ſon diſciple, ſur la carte, les développemens du genre humain, d'âge en âge: on l'accoûtumera à aſſigner, avec préciſion, les principales époques, à remarquer la diverſité des gouvernemens, des religions, enſuite les mœurs, la politique & la marche tardive des arts & des ſciences.

On leur fera voir les paſſions, ce mobile univerſel, circuler avec les hommes ſur la ſurface de la terre, la dévaſter, ou l'embellir, la peupler, ou la détruire, & ſe jouer, à leur gré, ſur la grande ſcène du monde.

On ne manquera pas de leur faire obſerver que les ſiécles poſtérieurs ne ſont que la copie des antérieurs, parce que les mêmes paſſions ont toujours gouverné les hommes : la variété qui règne dans l'hiſtoire des peuples, doit ſe rapporter à la différence des climats, des gouvernemens, des religions, & aux diverſes ſituations où ſe ſont trouvés les états, ſoit par rapport à eux-mêmes, ſoit rélativement aux nations voiſines & au monde entier.

Il faut habituer la jeuneſſe à généraliſer ſes penſées, à enviſager les objets par maſſes, ſi je puis m'exprimer ainſi, ou en grand, à démêler les différences des objets ſemblables, à réunir les rapports des objets les plus éloignés, à remonter aux cauſes, à les comparer, & à s'élever par une filiation ſucceſſive, à un principe unique & univerſel. C'eſt ainſi que l'eſprit des diſciples acquerra de l'é-

tendue, de la ſagacité & de la profondeur.

C'eſt pourquoi ils ne ſçauroient trop ſe familiariſer avec l'analyſe & la ſynthèſe : une perſonne qui a bien médité ſur l'art de penſer, doit être cenſée tout ſçavoir ; elle a dans l'eſprit toutes les méthodes pour tout apprendre : un fameux mathématicien Anglois diſoit, de nos jours, qu'il n'ignoroit rien, parce qu'il ſçavoit les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

C'eſt donc un excellent moyen de former le jugement de ſes élèves, que de leur enſeigner, avec méthode & ſyſtême, les arts ou les ſciences. Il faut, s'ils ſont deſtinés aux armes, leur apprendre à réduire la tactique à l'unité de principe ; à l'appliquer, avec bien des reſtrictions, aux opérations de ſiége, aux manœuvres de la petite & de la grande guerre de campagne, aux campemens, aux fourrages, aux marches, aux chocs & aux batail-

les : les campagnes des héros paſſés, les guerres préſentes, & toutes les ſuppoſitions poſſibles, donneront lieu d'étendre infiniment l'application de ce principe : ils pourront étudier en tout temps & en tout lieu leur métier ; ils acquerront une ſingulière facilité pour faire, dans un âge plus avancé, toutes les opérations militaires, & pour ſervir glorieuſement la patrie, qui eſt infiniment plus redoutable par l'habileté de ſes généraux que par la multitude & le courage de ſes ſoldats : de tout temps une tête valut mieux que des millions de bras.

On pourra employer avec bien des modifications, cette méthode, pour inſtruire dans la ſcience de la politique, de la théologie, ou dans celle du droit, les jeunes gens deſtinés aux négociations, à l'égliſe, ou à la robe.

Il convient auſſi d'embellir l'imagination de la jeuneſſe : il ſuffit pour

cela de lui donner quelques principes ſur les arts d'agrémens, la poëſie, la ſculpture, la peinture, la muſique, le chant & la danſe : la nobleſſe ne doit aſpirer à d'autre gloire en ce genre, qu'à celle d'amateur : qu'elle ſe ſouvienne que les hiſtoriens Grecs ont reproché à un de leurs plus fameux capitaines, d'avoir trop bien ſçu chanter pour un héros.

Un jeune homme doit être plus jaloux de ſe diſtinguer par ſes vertus que par ſes talens : qu'on lui apprenne donc à ſe faire des principes invariables ſur la religion ; qu'on les lui rappelle ſouvent, pour les graver profondément dans ſon eſprit & dans ſon cœur.

Il faut encore s'efforcer de rendre ſes idées juſtes ſur le mal & le bien moral, & de l'affranchir des préjugés ſans nombre (*a*) qui enchaînent plus

(*a*) La Bruyere dit qu'un honnête hom-

des trois quarts des hommes : on ne ſçauroit trop lui inculquer ces maximes : *ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fiſſent ; faites-leur ce que vous ſouhaiteriez que l'on vous fît.*

Les anciens ſentoient toute la néceſſité de former la jeuneſſe à la probité : les académies, où l'on élevoit les jeunes Perſes (*a*) & les jeunes Crétois, étoient des écoles de vertus. Plutarque dit qu'Ariſtote » s'attachoit » principalement à porter ſon diſciple » Alexandre à la magnanimité & à la » tempérance, & qu'avec de tels pré» ceptes, il l'envoya conquérir l'Uni» vers avec trente mille hommes «. Il eût mieux fait de lui apprendre à ſe contenter de ſa Macédoine ; mais

me, ſelon le monde, eſt un homme qui ne vole point ſur les grands chemins, & qui ne tue point. Quelle diſtance infinie de l'honnête homme du monde à celui de l'Evangile !

(*a*) Cyrop, L. 1.

malheureuſement le Philoſophe étoit auſſi ambitieux que le Prince; Ariſtote vouloit tout ſçavoir, comme Alexandre tout dompter. Dans ces derniers ſiécles, Montaigne étoit d'avis qu'on ne fit point ſonger un enfant *au branle du monde, mais qu'on s'appliquât à le faire plus ſage & meilleur.*

La vertu des jeunes gens ne doit rien avoir de la rudeſſe; autant que l'exacte probité peut le permettre, il faut l'accommoder aux mœurs & aux manières du temps: les mœurs ne ſont que les goûts généraux des peuples pour certains vices, ou certaines vertus; il eſt à propos de tourner le cœur de la jeuneſſe vers ces vertus, & de lui inſpirer de la compaſſion pour ces vices: l'enthouſiaſte s'emporte contre eux, & le philoſophe en gémit.

On pliera auſſi les jeunes gens à des goûts moins eſſentiels, tels que la nourriture, les vêtemens & les ſignes de convention introduits par la politeſſe,

& appellés égards : qu'ils ſçachent que l'homme ſenſé ne s'aſſervit pas aux modes, mais qu'il s'y prête, & que ce ſeroit une folie de vouloir être ſeul ſage dans un ſiècle & un monde de foux.

On conçoit que les principes d'éducation doivent varier, ſelon la diverſité des conditions des perſonnes à élever, ſelon la différence des climats, des gouvernemens, des religions, & ſuivant les progrès des ſciences & des arts.

Graces à nos préjugés, nous n'aurons de longtemps que des idées imparfaites ſur l'inſtitution. Il eſt à ſouhaiter que le plan ſuivi à l'École Militaire occaſionne, à bien des égards, d'utiles réformes dans les collèges : il eſt néceſſaire pour cela que le gouvernements'occupe ſérieuſement du grand objet de l'éducation publique. (*a*)

Bien des eſprits frivoles trouveront

(*a*) Il ſeroit à ſouhaiter que M. de Saint-Isber, un des hommes qui a le plus approfondi les différens objets de l'éducation, fît part au public de ſes idées : elles ne pourroient que reculer les bornes de la philoſophie.

de

de la prolixité dans cet article ; les lecteurs philoſophes, qui découvrent, ſous les jeux mêmes de l'enfance, les loix, les mœurs & la nation, m'accuſeront de laconiſme.

Pour préſerver la jeuneſſe & les états de la corruption, on ne ſçauroit proſcrire trop ſévèrement les opinions qui tendent à diminuer le reſpect dû aux légitimes Souverains & à la vraie religion.

Tirons un rideau ſur les exécrables ſuites de l'opinion du tyrannicide. Qu'on ſe rappelle, s'il eſt poſſible, ſans horreur, l'hiſtoire des guerres de religion : le vainqueur de l'Aſie à moins fait couler de ſang que l'Alcoran de Mahomet, & quelques ſyſtèmes haſardés.

Les partiſans du matérialiſme me diront peut-être, que cette doctrine n'a jamais armé les citoyens contre les citoyens & contre leurs chefs. Qu'ils avouent auſſi que cet eſprit de paix

naît du mépris pour toutes ſortes de religions; que cette opinion étouffe le germe de toutes les vertus, rompt tous les liens ſecrets qui attachent les hommes les uns aux autres & à l'état, & les porte à chercher, & à ſe faire, au milieu de la ſociété, un bonheur indépendant & iſolé : qu'ils comparent les ſiècles d'une religion éclairée aux ſiècles d'impiété. L'amour de la vertu, de la patrie, & le reſpect pour le gouvernement ont-ils jamais caractériſé ces derniers ?

Les écrivains ne peuvent trop inſpirer de reſpect pour Dieu & pour la religion. Que de reproches à faire à ceux qui ſemblent avoir pris à tâche de publier un nouvel évangile, de faire le ſiège de la divinité, & de s'efforcer de l'anéantir par d'impuiſſans efforts ! Les hommes ne ſont-ils donc pas aſſez affreux ? Doit-on leur ôter le frein le plus propre à les retenir ?

Qui pourra empêcher un ſcélérat,

nourri dans les principes de l'athéiſme, de commettre d'une main les plus noirs attentats, & de ſe plonger de l'autre dans le néant, pour y trouver un aſyle contre les loix ? Pourquoi priver les miſérables humains de leur plus ſolide conſolation ?

Quand je me vois environné de l'ignorance, de la baſſeſſe & de mes propres paſſions, qui fait tomber le glaive que le déſeſpoir m'avoit fait tourner contre moi, ſinon la crainte de la divinité ? Combien de malheureux, condamnés à l'obſcurité & à l'indigence, pour qui la vie ſeroit un exil inſupportable, s'ils ne plaçoient toutes leurs eſpérances & tout leur bonheur dans une autre vie ? C'eſt là que ſont leurs richeſſes, leurs titres, leur royauté, & pour dire quelque choſe de plus que tous ces fragiles avantages; c'eſt là qu'un poids immenſe & éternel de gloire les attend. Enfin, qu'il me ſoit permis de le dire, s'il étoit poſſible que notre di-

vine religion fut fauſſe, elle ſeroit néanmoins le bien le plus précieux des particuliers & des états.

Les Romains ſentoient bien tout le prix d'une religion : auſſi la religion étoit elle toujours entre les mains du ſénat & des généraux : ils ſçavoient faire parler, & agir leurs dieux, ſelon leur bon plaiſir & les divers intérêts de la République ; leurs dieux formoient les alliances, rompoient les traités ; leurs dieux marchoient à la tête des armées, les menoient au combat ; enfin leurs Dieux, pour le malheur du genre humain, les entraînoient à la conquête du monde.

Un des plus ſurs moyens d'arrêter les progrès de l'irréligion, c'eſt d'augmenter la pompe du culte extérieur, en proportion des progrès de l'impiété.

Les prêtres d'Athènes ſe plaignoient à Périclès de ce que Socrate & les autres philoſophes ne reſpec-

toient pas les immortels, & en faiſoient ſouvent des railleries amères. » Il arrivera bientôt, diſoient-ils, ſi l'on » n'y met ordre, que Jupiter, Neptune, Minerve, *&c.* ne ſeront plus » des Dieux que pour le ſimple peuple : il eſt même à craindre qu'avec » le temps il ne ſoit atteint de la contagion.

» Qu'il nous ſoit permis, ajoutoient-ils, de venger la religion & » d'écrire pour elle contre Socrate.

» Hé ! qui êtes-vous pour venger » les immortels, répondit Périclès ? » Ils ſeroient bien à plaindre, s'ils » étoient réduits à votre ſecours. De » grace, calmez vos vaines terreurs, » & fiez-vous aux Dieux du ſoin de » défendre leurs droits. Au premier » coup de tonnerre, vous verrez l'incrédulité tomber à genoux. Que » dis-je, au premier coup de tonnerre ! » le courroux n'entre pas dans le cœur » des immortels : tranquilles au haut

» de l'Olympe, ils voient ramper
» dans la pouſſière de vains pigmées,
» qui lancent contre le Ciel de foibles
» traits, qui retombent ſur leur tête.
» Les Dieux les voient, en ont pitié,
» & font ſigne au ſoleil de couvrir ces
» ingrats de ſes rayons bienfaiſans.

» Ignorez-vous que la religion a
» jetté de trop profondes racines dans
» l'ame des citoyens, pour que les
» mains de la philoſophie puiſſent les
» en arracher?

» Pontifes, que vos manières & ſur-
» tout votre eſprit ſoient humbles;
» que votre cœur ſoit déſintéreſſé;
» que votre table ſoit frugale; que vos
» mœurs méritent d'attirer les regards
» de la chaſte Diane; que votre temple
» ſoit plus magnifiquement décoré,
» qu'on y offre les ſacrifices avec plus de
» pompe, que vos proceſſions ſoient
» plus frequentes & plus ſolemnelles
» que de coutume: voilà les argu-
» mens que les immortels attendent

» de vous : ils vous dispensent d'é-
» crire pour eux contre Socrate. «

Non seulement les loix doivent conserver la religion dans tout son éclat, mais encore maintenir les mœurs dans toute leur pureté. Il faut pour cet effet qu'elles banniſſent rigoureuſement les opinions dangereuſes à cet égard : elles ne vont à rien moins qu'à changer, & à dégrader le caractère des nations ; elles cauſent des révolutions plus terribles dans un état que les maladies dans le corps humain. Combien le gouvernement ne doit-il point accréditer la morale oppoſée ?

Juſqu'ici les légiſlateurs ne ſe ſont occupés que des beſoins intérieurs, leurs vues doivent encore embraſſer les beſoins extérieurs. Un état peut être trop foible pour réſiſter à ſes ennemis : il lui faudra donc ménager avec les nations voiſines des traités de ligue défenſive : s'il n'eſt pas aſſez

fort pour ſe venger des injures reçues; il ſe liera à d'autres peuples par des traités de ligue offenſive. C'eſt de ce principe que découlent les loix qui uniſſent tous les membres du corps germanique pour leur mutuelle conſervation.

Outre des défiances, les états peuvent avoir des eſpérances & des intérêts communs : de-là une infinité de traités qui conſtituent avec les précédens le droit public de certaines régions.

On voit que dès que les intérêts des peuples ſe ſont mêlés, les négociations ont dû commencer, elles ſe ſont étendues, à meſure que les intérêts mutuels ſe ſont multipliés : la politique n'a plus connu de bornes en Europe, quand ſes états, perſuadés que tous les mouvemens particuliers influent ſur le mouvement général, ſe ſont mis à s'obſerver réciproquement, à calculer les dégrés d'ambition, de

force

force & d'adreſſe des peuples voiſins, & à lier leur ſureté particulière à une ſorte de balance univerſelle de pouvoirs. Les cours ſe ſont remplies d'Ambaſſadeurs occupés à étudier le ſyſtème de chaque nation, à approfondir le caractère des miniſtres, à épier leurs démarches, & à deviner leurs intentions & leurs vues.

Les meſſages étant devenus infiniment faciles par l'invention des poſtes, la politique a eu continuellement ſous les yeux l'état actuel des peuples, elle a dirigé, combiné & varié ſes opérations, ſelon les évènemens & les circonſtances.

L'art des négociateurs demandant bien du ſçavoir, de la profondeur d'eſprit, de l'habileté & de la ſoupleſſe, l'on devroit toujours deſtiner aux ambaſſades les citoyens les plus capables. Il eſt ſurprenant que preſque par tout elles ne ſoient réſervées que pour une claſſe de citoyens; le

gouvernement devroit diſtinguer dans la roture les eſprits nerveux, profonds, & appliqués, & mettre à profit leurs lumières : on pourroit abandonner les titres aux gens de qualité, & l'autorité aux gens de génie.

Il conviendroit même quelquefois de paſſer par-deſſus cette règle. Voilà le moyen d'honorer les dignités, & d'ouvrir la porte à l'émulation. C'eſt ainſi qu'en ont agi tous les grands Rois, & qu'en uſe notre ſage Monarque.

Le droit de faire la guerre & la paix eſt encore dans les mains de la politique un puiſſant reſſort pour élever un peuple au dernier période de la grandeur.

Il ne faut déclarer la guerre que lorſqu'il eſt queſtion de défendre, ou de faire valoir des droits légitimes, ou de prévenir les mauvais deſſeins des puiſſances voiſines ; encore avant que de ſe décider pour la guerre, il con-

vient de s'aſsûrer que ſes avantages ſeront au-deſſus de ſes inconvéniens. Par malheur pour le monde, les différens gouvernemens ont quelquefois moins conſulté là-deſſus les règles de l'équité & de la ſageſſe que leur avarice, leur ambition, leurs jalouſies, ou leurs inimitiés perſonnelles.

Il faut convenir que les républiques en général ont montré plus de modération à cet égard que les monarchies: tous ſont plus à l'abri des paſſions qu'un ſeul. Les ſujets ne doivent pas néanmoins juger leurs maîtres; ils doivent preſque révérer comme des myſtères ſacrés les réſolutions du Prince.

Dans de certains pays on a coutume d'envelopper d'un voile la tête des Dieux, pour marquer que la ſageſſe infinie, ce grand reſſort du monde, échappe aux foibles lumières des hommes.

Tous ceux qui ſont les dépoſitaires de l'autorité, doivent apporter bien de

naît du mépris pour toutes ſortes de religions; que cette opinion étouffe le germe de toutes les vertus, rompt tous les liens ſecrets qui attachent les hommes les uns aux autres & à l'état, & les porte à chercher, & à ſe faire, au milieu de la ſociété, un bonheur indépendant & iſolé : qu'ils comparent les ſiècles d'une religion éclairée aux ſiècles d'impiété. L'amour de la vertu, de la patrie, & le reſpect pour le gouvernement ont-ils jamais caractériſé ces derniers ?

Les écrivains ne peuvent trop inſpirer de reſpect pour Dieu & pour la religion. Que de reproches à faire à ceux qui ſemblent avoir pris à tâche de publier un nouvel évangile, de faire le ſiège de la divinité, & de s'efforcer de l'anéantir par d'impuiſſans efforts ! Les hommes ne ſont-ils donc pas aſſez affreux ? Doit-on leur ôter le frein le plus propre à les retenir ?

Qui pourra empêcher un ſcélérat,

nourri dans les principes de l'athéiſme, de commettre d'une main les plus noirs attentats, & de ſe plonger de l'autre dans le néant, pour y trouver un aſyle contre les loix ? Pourquoi priver les miſérables humains de leur plus ſolide conſolation ?

Quand je me vois environné de l'ignorance, de la baſſeſſe & de mes propres paſſions, qui fait tomber le glaive que le déſeſpoir m'avoit fait tourner contre moi, ſinon la crainte de la divinité ? Combien de malheureux, condamnés à l'obſcurité & à l'indigence, pour qui la vie ſeroit un exil inſupportable, s'ils ne plaçoient toutes leurs eſpérances & tout leur bonheur dans une autre vie ? C'eſt là que ſont leurs richeſſes, leurs titres, leur royauté, & pour dire quelque choſe de plus que tous ces fragiles avantages; c'eſt là qu'un poids immenſe & éternel de gloire les attend. Enfin, qu'il me ſoit permis de le dire, s'il étoit poſſible que notre di-

naît du mépris pour toutes ſortes de religions; que cette opinion étouffe le germe de toutes les vertus, rompt tous les liens ſecrets qui attachent les hommes les uns aux autres & à l'état, & les porte à chercher, & à ſe faire, au milieu de la ſociété, un bonheur indépendant & iſolé : qu'ils comparent les ſiècles d'une religion éclairée aux ſiècles d'impiété. L'amour de la vertu, de la patrie, & le reſpect pour le gouvernement ont-ils jamais caractériſé ces derniers ?

Les écrivains ne peuvent trop inſpirer de reſpect pour Dieu & pour la religion. Que de reproches à faire à ceux qui ſemblent avoir pris à tâche de publier un nouvel évangile, de faire le ſiège de la divinité, & de s'efforcer de l'anéantir par d'impuiſſans efforts ! Les hommes ne ſont-ils donc pas aſſez affreux ? Doit-on leur ôter le frein le plus propre à les retenir ?

Qui pourra empêcher un ſcélérat,

nourri dans les principes de l'athéiſme, de commettre d'une main les plus noirs attentats, & de ſe plonger de l'autre dans le néant, pour y trouver un aſyle contre les loix ? Pourquoi priver les miſérables humains de leur plus ſolide conſolation ?

Quand je me vois environné de l'ignorance, de la baſſeſſe & de mes propres paſſions, qui fait tomber le glaive que le déſeſpoir m'avoit fait tourner contre moi, ſinon la crainte de la divinité ? Combien de malheureux, condamnés à l'obſcurité & à l'indigence, pour qui la vie ſeroit un exil inſupportable, s'ils ne plaçoient toutes leurs eſpérances & tout leur bonheur dans une autre vie ? C'eſt là que ſont leurs richeſſes, leurs titres, leur royauté, & pour dire quelque choſe de plus que tous ces fragiles avantages; c'eſt là qu'un poids immenſe & éternel de gloire les attend. Enfin, qu'il me ſoit permis de le dire, s'il étoit poſſible que notre di-

& de contenir par des chaînes d'or des bras, qui animés par un ſeul mouvement mettroient aux fers toute l'Europe.

Il eſt très-rare que des états dominans doivent être amis : ces ſortes d'états étant le plus ſouvent militaires, & devant par leur nature toujours conquérir, il n'eſt point poſſible qu'ils ne ſe donnent pas mutuellement des ſujets de jalouſie : d'ailleurs il ne ſçauroit y avoir de ſolide amitié où il y a de la rivalité : les alliances contractées par les Empereurs de Conſtantinople avec des peuples formidables contribuèrent à précipiter la ruine de l'Empire.

Si les nations dominantes ſe font la guerre, ce ſera tant mieux pour les petites Puiſſances, qui ſe trouveront à couvert de l'ambition des grandes. Il eſt à remarquer qu'un petit état peut devenir, par le vaſte génie de ſon chef, par la valeur & la diſcipline de

ſes armées, Puiſſance principale.

Si un des peuples dominans venoit à être battu ſucceſſivement, au point de devenir très-inférieur, les petites Puiſſances devroient ſe ranger de ſon côté, juſqu'à ce qu'il eût repris ſon premier état : ſi, malgré leurs efforts communs, la nation victorieuſe conſervoit ſa ſupériorité, toutes les autres devroient demeurer éternellement liguées contre elle : ſi les Éques, les Volſques, les Samnites, &c. ne ſe fuſſent jamais éloignés de ce principe, Rome n'eût jamais franchi ſes premières limites : ſi les petits états de l'Europe ſe conforment toujours à cette maxime, ils peuvent bannir d'avance leurs vaines terreurs de la monarchie univerſelle.

La puiſſance principale s'attachera de ſon côté à exciter de la défiance & de la jalouſie parmi ſes ennemis ; elle s'efforcera d'en attirer certains à ſon parti par l'attrait des promeſſes ; elle

cachera ſon ambition ſous les dehors de la modération ; elle ſe donnera pour protectrice & pour médiatrice, & ſe montrera fidèle à ſes engagemens : quand à force de politique, & de vertus apparentes, elle aura uſurpé l'Empire, elle conclura, rompra, expliquera à ſon gré les traités, & elle écraſera tout ce qui oſera lui réſiſter. N'eſt-ce point ſur ce plan que Rome a d'abord triomphé des peuples par ſes vertus, & qu'elle a enſuite ſubjugué la terre par ſes crimes ?

Outre les loix qui enchaînent un petit nombre de nations, il en eſt encore qui embraſſent tous les peuples & tout l'Univers habité : on les appelle droit des gens : *c'eſt de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fiſſent, & de ne pas leur faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.* On ſent que ce ſecond principe dérive naturellement du premier, ou plutôt y eſt contenu : c'eſt delà qu'émanent toutes les loix,

dont il s'agit : il ne faut qu'en faire l'application à tous les cas poſſibles : voilà le code de l'Univers.

On voit qu'à partir du premier principe, ſi un vaiſſeau vient à échouer ſur des côtes étrangères, il a des droits ſur la généroſité de leurs habitans, & que ſi un royaume eſt déſolé par des tremblemens de terre, les nations voiſines lui doivent toutes ſortes de ſecours.

Il ſuit auſſi du ſecond principe, qu'il n'eſt pas permis d'envahir, comme les Romains, des états avec qui on n'a point d'intérêts à démêler; d'égorger, comme les Mahométans, des peuples d'une religion différente de la nôtre; d'aller, ſous prétexte de religion, dépouiller de légitimes maîtres de leurs poſſeſſions.

Il convient de mettre plus d'ordre dans mes idées, & de tirer des principes poſés des corollaires plus immédiats : on peut en inférer que les di-

verſes nations » doivent (a) ſe faire; » durant la paix, le plus de bien, & » pendant la guerre, le moins de mal » qu'il eſt poſſible. «

Le bien que peuvent ſe faire les états durant la paix, c'eſt de ſe communiquer les productions de la nature, ou du ſol, celles de l'induſtrie, ou les marchandiſes factices; enfin, de faire circuler dans le monde leurs arts, leurs ſciences & leurs talens: tous les règlemens du commerce doivent porter en partie ſur ce principe comme ſur une baſe immuable.

Pour les maux que les états peuvent ſe faire pendant la guerre, ils ſont infinis.

L'objet de la guerre, c'eſt la victoire. Pour s'aſſurer de celle-ci, il n'eſt point permis de manquer à la religion des pourparlers, d'agir pendant le repos de la trève, & d'enfreindre la foi

(a) Eſprit des Loix.

des traités : la guerre avoue la ruſe & non la fraude, & juſques ſur le théâtre de l'ambition & de la fureur, il y a des bornes poſées par les mains de la juſtice.

La victoire a pour fin la conquête. Je diſtingue dans cette dernière l'action de conquérir & la conſervation de la conquête. Les deux grands inſtrumens qu'emploie un général pour conquérir, ſont la prudence & le courage; les deux écueils contre leſquels il doit ſe précautionner, ſont la fourberie & la cruauté : on peut ſurprendre ſon ennemi, mais on ne doit pas le tromper : on peut le ſubjuguer, mais on ne doit point le détruire.

L'objet naturel de la conquête eſt la conſervation. Afin que cette dernière ſoit légitime, il faut qu'elle ſoit fondée ſur des droits inconteſtables ſur les pays conquis : ces droits peuvent être appuyés ſur une aliénation illicite, ſur une donation, ou ſur une ſucceſſion légitime.

La conſervation une fois décidée juſte, les moyens de l'aſſurer doivent l'être auſſi : on peut ôter au peuple nouvellement ſoumis tout inſtrument de rébellion ; mais on doit lui conſerver tous les avantages dont il jouiſſoit : les Romains ne s'écartèrent jamais de cette maxime ; ils laiſſoient aux nations vaincues leur religion, leurs mœurs & la plûpart de leurs privilèges ; leur adroite politique ſembloit moins envahir les états qu'en protéger la liberté, & l'Univers ne s'appercevoit preſque pas qu'il eût changé de maîtres.

Les barbares mêmes, qui firent pluſieurs fois gémir la terre ſous le poids de leurs armées innombrables, & qui parurent plutôt l'accabler que l'aſſujettir, reſpectèrent ce principe du droit des gens : les Tartares conquérans de la Chine ſe plièrent à la religion & aux mœurs de cet Empire, & s'y naturaliſèrent en quelque ſorte : les Turcs n'ô-

tèrent point aux nations ſoumiſes leurs uſages & leurs coûtumes.

Il ſuit de tout ceci que ſi l'on conſidéroit le monde entier comme un état immenſe, & tous les peuples comme autant de citoyens, le droit des gens ne ſeroit pour lors que le droit civil de l'Univers.

Un eſprit profond trouvera peut-être dans ce peu de lignes tout le germe du droit des gens: peut-être trouvera-t-il que mes aſſertions & mes conſéquences ſont des axiomes; que chacune d'entre elles peut être diviſée en une infinité de principes, & que j'ai tout dit à ceux qui penſent: or, c'eſt pour eux que j'écris: je leur abandonne les détails immenſes qui ſe préſentent à mon eſprit: je penſe que la plûpart des écrivains devroient en uſer ainſi; ils devroient imiter Chriſtophe *Colon* qui ſe contenta d'avoir montré l'Amérique aux Eſpagnols, ſans s'amuſer à en lever des cartes.

Je finis ce chapitre, en obſervant que le droit des gèns ayant ſes racines dans la nature, il fut, & ſera preſque toujours reſpecté, même des nations les plus féroces.

Quand les loix eurent étendu leur protection ſur tous les hommes, les ſciences ne tardèrent pas à fleurir.

SECTION VI.

Sciences.

QUAND on conſidere que toutes les ſciences ſont nées de nos beſoins, on s'apperçoit que celles qui ont trait à des beſoins préſens, ont dû précéder celles qui tiennent à des beſoins éloignés.

Les hommes ayant éprouvé que les erreurs de leur entendement les précipitoient dans des démarches inconſidérées, ils ſe ſont appliqués à en règler les opérations. Les ſentimens innés

innés de réligion s'étant développés, & la politique ayant fécondé la nature, les perſonnes conſacrées au ſervice des autels étudièrent ſérieuſement la plus importante des matières, la religion. Les inconvéniens de nombrer, & de calculer avec des inſtrumens peu commodes firent imaginer l'arithmétique; l'inſuffiſance de cette dernière donna lieu à l'invention de l'algèbre. La géométrie eſt due à la néceſſité d'arpenter ſon champ, de meſurer bien des ſortes de diſtances & à l'inſuffiſance des meſures naturelles. De l'application des deux ſciences, dont je viens de parler, ſortirent toutes les parties des mathématiques. Un beſoin de l'eſprit, une paſſion inquiète, la curioſité, après avoir engagé les philoſophes à épier la nature & tous ſes phénomènes en détail, leur fit imaginer un principe univerſel, d'où l'on pût dériver tous les mouvemens méchaniques & toutes les pro-

ductions du monde. On s'eſt auſſi élevé à la conſidération des cauſes en général, ou à la métaphyſique.

Quoique les ſciences étant une fois inventées, elles aient dû marcher de front ſur la terre, je traiterai de chacune ſéparément, pour les raiſons énoncées ſection III, pag. 30 & 31.

Quoique l'on s'en ſoit longtemps tenu à la logique naturelle, que les ſciences les plus néceſſaires aient d'abord été inventées, & qu'on n'ait pû qu'après bien des ſiécles diſtinguer les facultés de l'ame, en analyſer toutes les opérations, & leur preſcrire des règles, comme toutefois cette ſcience eſt innée, & qu'elle a dirigé tous les progrès de l'eſprit humain, j'ai cru lui devoir deſtiner la première place.

Notre raiſon naturellement enveloppée de ténèbres eſt ſujette à l'erreur; reſſerrée dans ſa ſphère, elle ne ſçauroit enviſager les objets ſous tous leurs

rapports : pour la précautionner contre l'erreur, il a fallu la décompoſer, ou l'analyſer ; pour étendre ſes bornes, il a convenu d'imaginer la méthode.

On eſt remonté, après bien des milliers d'années, juſqu'aux élémens de l'eſprit, les ſenſations ; on les a enviſagées dans leur nature & leur origine ; on a obſervé qu'il y avoit des idées analogues, diſparates, contraires, & oppoſées ; on a conclu qu'on devoit unir les premières, & ſéparer les dernières : d'où les propoſitions & toutes leurs eſpèces.

On peut bien, expoſer des vérités dans les propoſitions, mais elles ne nous conduiſent point du connu à l'inconnu : c'eſt pourquoi l'on ne s'eſt pas arrêté là. Les jugemens variant à raiſon de leur objet, leurs rapports, ou leurs différences doivent être ſans nombre : d'où toutes leurs combinaiſons, ou tous les raiſonnemens ; c'eſt-

à-dire, l'art d'enchaîner la vérité dans un certain cercle de paroles. Les raisonnemens peuvent à leur tour être liés comme les propositions.

Attendu que l'esprit trop rétréci dans ses limites, ne peut contempler les objets dans toute leur étendue, on a été réduit à les diviser avec le secours de la méthode; à passer des parties au tout, ou à s'élever des individus aux espèces, & des espèces aux genres; ou bien, à distinguer un tout en ses parties, & à diviser le genre en ses espèces, & les espèces en leurs individus: d'où l'analyse & la synthèse.

Dans les matières abstraites, on ne sçauroit trop ménager une juste progression d'idées, de propositions, de raisonnemens, & trop faire usage de toutes les ressources de la méthode: c'est un genre de mérite qu'on remarque dans la plûpart des ouvrages de génie.

La logique, cette mère des arts &

des ſciences, qui guide leur marche, doit être regardée comme le ſupplément de la raiſon humaine, ou comme cette chaîne d'or, avec laquelle Jupiter attiroit les mortels juſqu'à lui. Que les hommes euſſent eu quelques ſens, ou quelques fibres de plus, ils auroient eu infiniment moins beſoin des règles de l'art. Qu'on ne s'étonne plus ſi les perſonnes bien organiſées ne ſemblent ſaiſir la vérité que par des idées, & ſi leurs raiſonnemens ne paroiſſent être que des aſſertions : elles ſe rapprochent de la Divinité, qui, d'une ſeule penſée ſimple, immenſe, éternelle & infinie, embraſſe toutes les vérités actuelles & poſſibles : les objets ne ſont multiples, & compoſés que pour les eſprits bornés.

On ne s'eſt élevé que lentement aux règles abſtraites, dont je viens de parler ; le monde à été preſque dans l'enfance à cet égard, juſqu'aux ſiécles d'Ariſtote, de Deſcartes & de

Locke: les plus fameux ouvrages de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie, ſont dépréciés par des fautes de logique, qu'on ne ſe permettroit pas aujourd'hui, au ſortir du collège.

La raiſon humaine une fois fortifiée par les préceptes de la dialectique, elle a voulu tout ſoumettre à ſon empire; la divinité elle-même eſt devenue l'objet de l'analyſe. On s'eſt formé ſucceſſivement une haute idée de la bonté & de la ſageſſe infinie, par la création & par les ſoins de détail de la providence, par où elle conſpire au bien & au bonheur de l'homme; le crime ſouvent puni, & la vertu quelquefois récompenſée, mènèrent à la connoiſſance de la juſtice divine.

L'idée de Dieu s'eſt extrêmement perfectionnée, lorſqu'il a daigné ſe révéler lui même à Moïſe & aux prophêtes. Comme il ne s'eſt point montré en entier, mais par portions & en détail,

ſi je puis m'exprimer de la ſorte, & à divers temps, de-là les parties hiſtorique & dogmatique de la religion.

Après bien des ſiécles, l'eſprit de ſyſtême oſa porter l'analyſe juſques dans le ſein de la divinité, en définir la nature, examiner ſes opérations, ſoit par rapport à elle même, ſoit par rapport au monde & aux êtres intelligens.

Les attributs divins étant connus; l'homme à taché de rapprocher ſes actions des opérations infiniment parfaites de ſon Créateur. Dans les cas douteux, ou le mal & le bien moral n'étoient point manifeſtes, il a conſulté la raiſon éternelle & ſa conſcience: les deux règles de notre conduite, ſont, comme l'on voit, d'une part dans nous mêmes & de l'autre dans le ciel: l'application qu'on en a faite à toutes les actions poſſibles à donné la morale.

Depuis que Dieu lui-même s'eſt

rendu ſenſible, & qu'il a déclaré ſes volontés, toutes les ténébres ſe ſont diſſipées. Je ne comprens pas comment une foule de demi-ſçavans ont oſé prendre ſur eux de devenir les interprêtes de la divinité, & de mettre leurs foibles commentaires à côté de l'Évangile. On étoit bien loin, dans les premiers âges du chriſtianiſme, de tant raiſonner que de nos jours, ſur les moralités des actions humaines, mais l'on vivoit beaucoup mieux.

Le culte extérieur dut ſuivre de près le culte intérieur: on remarqua que dans de certaines poſtures, on étoit pénétré d'un plus profond reſpect; que l'attention étoit plus fixée, lorſqu'on proféroit des paroles que quand on ſe livroit à la ſeule méditation.

On a crû devoir reconnoître l'empire de l'être ſuprême ſur l'univers, en lui en conſacrant les fruits, & en lui en ſacrifiant les animaux: il étoit réſervé à la religion chrétienne, qui n'eſt

n'eſt autre que la ſageſſe infinie, de nous apprendre à nous immoler nous-mêmes avec notre Dieu.

Longtemps avant la révélation Moſaïque, la politique, perſuadée de tous les avantages du culte extérieur, inſtitua des prêtres, des cérémonies, & couvrit de ſon autorité la religion extérieure, dont la magnificence dut ſuivre toutes les variations & gradations du luxe. Il n'eſt point hors de propos d'obſerver que l'auteur de la nature fut plus honoré par la candeur, la juſtice, l'innocence & la ferveur, pendant qu'on lui offrit des ſacrifices ſur des autels de gazon que lorſqu'il a été adoré dans des temples de marbre.

Pour rendre la divinité éternellement préſente aux yeux de ſes adorateurs, on imagina de repréſenter ſes attributs par des ſymboles : dès-lors les nations confondirent les modes avec la ſubſtance, les figures avec la

réalité, & elles remplirent les temples & l'univers de leurs Dieux.

Ce n'eſt qu'à l'ignorance qu'on doit s'en prendre de ces erreurs : on peut aſſurer que les anciens philoſophes, quoique aſſujettis en apparence aux préjugés du vulguaire, en furent bien éloignés dans l'ame. » Le ſage, dit » Pline, autant que je me le rappelle, » le ſage révére dans les créatures l'i- » mage de la divinité ; il n'eſt pas » ſurpris qu'on lui donne des noms, & » qu'on lui rende des honneurs par- » ticuliers, ſelon les loix & les coutu- » mes des pays : la lune, le ſoleil & » la mer ſont les mêmes pour tous » les peuples, & ſont toutefois ap- » pellés différemment. «

Les parties hiſtorique, dogmatique & morale ſont ce qu'il y a d'eſſentiel dans la religion chrétienne. La partie purement ſyſtématique a été la ſource d'une multitude de guerres, où la ſuperſtition a immolé des millions innom-

brables d'hommes à un Dieu de paix.

Après avoir pourvû aux beſoins intérieurs, on s'eſt occupé des extérieurs. De ceux-ci ſont nées les mathématiques qui ſe propoſent de meſurer la quantité : l'art a dû devancer de bien loin la théorie.

L'arithmétique & la géométrie ſont le tronc d'où ſortent toutes les branches des mathématiques.

On peut dire que la main divine a ſemé, en quelque ſorte, dans l'univers l'idée des nombres : chaque objet iſolé eſt le ſymbole de l'unité ; le nombre réſulte d'une collection plus, ou moins grande d'unités. C'eſt de la nature que nous vient le plus ancien inſtrument d'arithmétique, je veux dire, nos doigts : auſſi les premières opérations de cette ſcience furent manuelles : cette manière de nombrer a été pratiquée, dès les premiers âges : dans Homère, Prothée compte ſes veaux marins par ſes doigts : cet uſage eſt

encore familier à plusieurs peuples d'Amérique : le concert unanime de compter par dixaines d'unités, de dixaines, de centaines, &c., dépoſent en faveur de l'antiquité de cette méthode.

Pour déterminer le nombre des dixaines, on aura avec le temps employé de petits cailloux & d'autres ſignes conventionnels : les Égyptiens ſe ſervoient de ces premiers ; leur façon de les ranger étoit différente de celle des Grecs ; les uns les plaçoient de la droite à la gauche, & les autres dans un ſens tout contraire : cette différence étoit une ſuite de la manière de diſpoſer les caractères dans l'écriture.

Avec le ſecours des années & de la réflexion, on mit les unités ſous les unités, les dixaines ſous les dixaines, &c, & l'on forma autant de ſommes qu'il y avoit de colonnes. La méthode perfectionna ces additions ébauchées. La multiplication ne fut d'a-

bord qu'une addition répétée, & plus compoſée que l'ordinaire : la formation des puiſſances n'eſt elle-même qu'un nombre plus, ou moins multiplié par lui-même. On dut au haſard, & peut-être à un coup de génie, les règles de la multiplication. Une certaine quantité fut retranchée d'une ſomme propoſée, & les reſtes donnèrent la ſouſtraction. L'objet de la diviſion étant de montrer combien de fois un nombre eſt contenu dans un autre, on ſent qu'elle ſe rapproche de la règle dont je viens de parler. Il ſuit que l'addition & la ſouſtraction ſont la baſe du calcul. Les Péruviens faiſoient ſur leurs quipos toutes les opérations de l'arithmétique : les Chinois connurent un inſtrument ſemblable.

L'écriture étant découverte, on perfectionna la ſcience du calcul : des ſignes arbitraires parurent propres à repréſenter les nombres comme les

ſons : les premiers chiffres des Égyptiens furent des lignes perpendiculaires & tranſverſales : des combinaiſons infinies qu'on en fit, on vit ſortir toutes les règles ; car les expériences précédèrent toujours la ſcience. La néceſſité d'opérer ſur des quantités très compoſées, & le deſir de s'élever à des vérités inconnues, & éloignées, firent inventer l'algèbre.

Dans toute adminiſtration & dans tout commerce étendus, on chercha les moyens d'abréger, & de perfectionner le calcul. Il a pris naiſſance dans l'Égypte & la Phénicie : l'antiquité attribuoit à cette dernière l'invention de l'art de dreſſer des comptes : Pythagore emprunta des Égyptiens ſes théories ſur la nature & les propriétés des nombres : la Chine cultivoit l'arithmétique, dès les ſiécles les plus reculés.

La géométrie-pratique ne le céde en rien pour l'ancienneté à la ſcience

du calcul : elle eſt née de l'eſprit de propriété. Quelqu'informe qu'ait été la charpente des cabanes des premiers hommes, ils ont été dans le cas de meſurer des longueurs : d'où la longimétrie : dès que l'agriculture fut découverte, on meſura des champs, ou des ſurfaces ; de-là la planimétrie : l'art de meſurer les ſolides, ou la ſtéréométrie, eſt vraiſemblablement dû au premier uſage que les hommes firent des balances.

C'eſt parce que la longimétrie a d'abord eu pour objet les premiers beſoins du corps humain, que le pouce, le pied, la coudée & la toiſe ſont les plus anciennes & les plus univerſelles meſures connues. Toute la pratique de cette ſcience n'eſt que la comparaiſon de toutes les longueurs poſſibles : la règle naturelle dont elle ſe ſert pour cet effet, eſt la ſuperpoſition : elle ne ſçauroit avoir lieu pour des longueurs inacceſſibles : il a donc

fallu qu'on créât des méthodes plus ſublimes.

Les ſurfaces fixèrent à leur tour les regards des géomètres : il eſt à préſumer que le carré, quoique moins ſimple que le triangle, fut d'abord le ſujet de leurs réflexions. Cette figure une fois connue, elle aura ſervi de terme de comparaiſon pour les aires des autres polygones, à meſure qu'on en aura découvert les propriétés ; enfin, elle ſera devenue la meſure commune de toutes les ſurfaces ; car c'eſt toujours par la voie de l'analogie que l'on eſt parvenu aux plus ſublimes découvertes, & que la chaîne des connoiſſances humaines s'eſt étendue à l'infini.

Le carré aura ſervi à meſurer le rectangle, enſuite les rhombes & les rhomboïdes. Il ne fallut que faire un pas pour trouver la meſure du trapeze, & généralement de toutes ſortes de polygones.

La ſtéaréométrie dut ſa naiſſance aux expériences. Par rapport à ſa génération & à ſes progrès, je crois devoir rapporter les conjectures d'un vaſte & profond érudit. (*a*) » On » prit vraiſemblablement pour com- » mune meſure des poids, un cube » d'un certain métal, de cuivre, par » exemple. S'agiſſoit-il de peſer une » quantité de quelque denrée, dou- » ble, triple, &c. de cette commune » meſure? on mettoit d'abord dans » un des plats de la balance, deux, » trois, &c. cubes tout à la fois: mais » bientôt on s'apperçut qu'il ſeroit » plus commode d'avoir des poids » d'une ſeule pièce, qui fuſſent dou- » bles, triples, &c. de celui qu'on » avoit pris pour commune meſure; » on dut chercher alors à s'en pro- » curer de cette eſpèce.

» Il y a tout lieu de croire qu'on

(*a*) Goguet.

» ne fut pas long-temps à connoî-
» tre que, pour cet effet, il n'y avoit
» qu'à doubler, tripler, &c. la hau-
» teur des ſolides qu'on employoit
» pour les peſées, en laiſſant leur
» baſe là même. Le haſard aura,
» ſans doute, conduit à cette décou-
» verte: il a dû arriver, qu'en jet-
» tant pluſieurs cubes dans le baſſin
» d'une balance, quelques-uns ſe ſe-
» ront placés d'eux-mêmes les uns
» ſur les autres, & auront formé na-
» turellement des parallelipipèdes
» doubles & triples du cube primor-
» dial: ainſi la connoiſſance du cube
» aura conduit vraiſemblablement à
» celle des parallelipipèdes. « On
peut apprécier par-là les progrès ſuc-
ceſſifs de la géométrie.

Il paroît que les Babyloniens avoient des connoiſſances fort étendues en ce genre; leur fameux lac en eſt une preuve inconteſtable. Il étoit deſtiné à recevoir l'Euphrate dans

ſes inondations, & à conſerver ſes eaux, pour les verſer enſuite à propos ſur les terres, & les féconder: cet immenſe réſervoir étoit revêtu de pierres; il communiquoit, avec le fleuve par un canal, & il étoit comme une mer ſuſpendue, toujours aux ordres de Babylone. On ne conſtruit point de tels monumens ſans le ſecours des proportions & de la géométrie. Diodore donne les Babyloniens pour les inventeurs de cette ſcience, qui fleurit auſſi en Égypte.

On n'en ſçauroit douter, quand on réfléchit ſur les diviſions & les nivellemens de ſes terres, ſur la quantité de canaux tirés du Nil, & ſur les énormes & ſçavans travaux qu'avoient demandé le lac Moëris.

On doit auſſi être convaincu que les Phéniciens excelloient trop dans la conſtruction des navires, pour n'avoir pas été bons géomètres.

Les Grecs eurent les Égyptiens pour

maîtres en géométrie, comme dans preſque toutes les autres ſciences. La règle de Thalès, pour connoître le triangle rectangle, ſa méthode pour meſurer les pyramides par l'ombre du ſoleil, la démonſtration de l'égalité du carré de l'hypotenuſe à la ſomme de ſes deux côtés, attribuée à Pythagore, étoient peut-être (*a*) des richeſſes littéraires que ces philoſophes avoient tranſportées d'Égypte dans leur pays. Dans ce cas, Pythagore, en immolant cent bœufs pour ſa prétendue découverte, auroit bien moins ſacrifié à Apollon qu'à la vanité.

Dans le peu d'intervalle que la

(*a*) Ceci n'eſt qu'une conjecture ; on peut douter, avec raiſon, que ce philoſophe eût oſé ſe donner pour l'auteur d'une découverte déjà faite : les ſçavans de la Grèce, qui étoient dans le goût de voyager en Egypte, auroient pu le démentir.

barbarie & la guerre ont laiſſé à l'empire des lettres, les géomètres ont paſſé, des opérations les plus ſimples, à de plus compoſées, & de celles-ci, à de plus compoſées encore; enfin, ils ont réuſſi, avec le ſecours des ſiécles, à preſcrire des règles infaillibles pour toutes ſortes de meſurages poſſibles.

Les progrès qu'il reſte encore à faire à la géométrie ſont immenſes: l'application des principes eſt infinie, leur combinaiſon l'eſt auſſi, & l'entendement humain eſt fini: ainſi le génie le plus vaſte & le plus profond, ne devra point ſe flatter, même dans pluſieurs milliers d'années, de les avoir toutes faites, ou ſaiſies: il en eſt de cette ſcience & de toutes les autres, comme d'une ligne qu'on ſuppoſeroit infinie; on pourroit en appercevoir les points intermédiaires, mais les extrêmités ſe déroberoient à la foibleſſe de nos ſens.

L'aſtronomie ſervant de meſure au temps, & de règle pour la navigation & l'agriculture, elle eſt une des principales branches des mathématiques, & par là même des plus anciennes.

La ſituation des lieux propres à l'obſervation, la condition de certains peuples favoriſerent la naiſſance & les progrès de cette ſcience.

Vû la conſtante ſérénité de pluſieurs régions de l'Aſie, on y a été plus à portée de contempler le ciel; on ne doit point être étonné de voir les Chaldéens aſtronomes, dès le commencement : Babilone étoit placée dans une plaine immenſe, & par conſéquent ſous l'horiſon le plus étendu: de plus, les Chaldéens, d'abord paſteurs, enſuite agriculteurs, habitoient preſque toujours les champs, & ſe trouvoient à même d'obſerver le cours des aſtres. Pline veut que Bélus ſoit le premier inventeur des méthodes aſtronomiques; malheureuſement elles

ſe ſont égarées dans les ténébres des temps. Quand Hyparque & Ptolomée entreprirent de reformer l'aſtronomie en Égypte, ils n'y trouverent pas d'obſervations auſſi anciennes que celles des Babyloniens.

Les Égyptiens devoient avoir à peu près les mêmes diſpoſitions pour l'aſtronomie que les Chaldéens; & attendu leur proximité de l'équateur, les révolutions des aſtres étoient moins obliques, ou plus perpendiculaires par rapport à eux.

C'eſt d'après les obſervations du période, du changement d'une des phaſes de la lune, que les hommes, dès les premiers âges du monde, diviſèrent la ſemaine en ſept jours: le temps qui s'écoule pendant ſes quatre changemens, ou ſa révolution entière d'Orient en Occident, donna le mois: on renferma les ſaiſons dans des périodes plus longues: Diodore & Pline parlent d'années de

trois, de quatre & de ſix mois.

Comme douze révolutions de lune ramènent ſenſiblement les mêmes ſaiſons, de là le partage de l'année en douze parties preſque égales. Pour éviter l'inconvenient de l'irrégularité de ces ſortes d'années, on chercha des meſures plus exactes dans le mouvement du ſoleil : on trouva dans les étoiles fixes une règle pour apprécier ce mouvement : on aura pû auſſi déterminer la durée de l'année ſolaire, en rapportant les levers & les couchers du ſoleil à certains points ſenſibles de l'horiſon : les ombres méridiennes auront pû auſſi conduire à cette découverte. Cette dernière méthode a été pratiquée en Égypte, à la Chine & au Pérou. *C'eſt d'après leurs connoiſſances aſtronomiques que les Égyptiens*, dit Hérodote, *divisèrent l'année en douze mois.*

Attendu l'imperfection des années ſolaires, on fut réduit à ſupprimer, ou

ou à ajouter, de temps en temps, un certain nombre de jours : ce ne fut qu'après une infinité d'obſervations, de calculs & de corrections, qu'on parvint à perfectionner le calendrier au point où il eſt aujourd'hui.

Telle eſt la gradation des progrès des arts & des ſciences : les erreurs préparent la découverte de la vérité ; on n'arrive au bien qu'en paſſant par le pire ; le mieux eſt l'ouvrage tardif des ſiécles, & le parfait eſt encore à paroître : il réſide bien loin de notre entendement.

L'aſtronomie ne s'eſt pas bornée à ſes premiers pas : il en eſt de la curioſité comme de l'ambition qui s'enflamme par les conquêtes ; les découvertes ont excité l'ardeur des peuples aſtronomes, & les étoiles ſont devenues l'objet de leurs obſervations.

Si l'on fait attention à la multitude des étoiles, à leurs arrangemens, & à l'uniformité du fond bleu où elles

ſont ſemées, on conviendra qu'elles dûrent ſe préſenter aux premiers obſervateurs comme un chaos à débrouiller. Pour ſe former des notions préciſes & nettes, il falut diviſer le ciel en pluſieurs parties. Il eſt à préſumer qu'on a diſcerné les différences des aſtres par leurs collections plus, ou moins nombreuſes & par leur plus, ou moins d'éclat. Les conſtellations les plus voiſines du pole étant toujours viſibles pour les Chaldéens & les Égyptiens, ils les auront d'abord remarquées : vers le ſeptentrion, la grande ourſe, l'arcturus, l'orion, le grand chien, ſe ſeront fait diſtinguer par leur ſcintillation & leur figure.

Avec le temps, on ſera venu à bout d'obſerver les ſignes du zodiaque, & d'en déterminer le nombre. Les divers rapports de diſtance de certains aſtres entre eux & avec les étoiles, donnèrent lieu de diſtinguer les planètes : la ſingularité des mouvemens

de ces dernières, leur plus, ou moins d'éclat décidèrent la succession de leur connoissance ; Vénus, Mercure, Jupiter, Saturne ; voilà dans quel ordre elles furent vraisemblablement connues. Leur mouvement ne contribua pas peu à éclairer sur la révolution annuelle du soleil.

Les Tyriens, les Sidoniens, les Carthaginois & les autres peuples commerçans, n'ayant sur mer d'autres guides que les astres, étendirent fort loin la carrière des observations.

Les Grecs puisèrent chez les Égyptiens leurs premières notions astronomiques ; mais les disciples laissèrent bientôt loin d'eux leurs maîtres. Il étoit néanmoins réservé à l'Europe moderne de surpasser infiniment l'univers ancien, & d'éclaircir bien des mystères de la topographie céleste.

Les nouveaux instrumens qu'on a employés pour cet effet sont les logarithmes & les pendules si nécessaires

pour les obſervations préciſes.

Quelque loin que l'aſtronomie ait porté ſes regards perçans, un voile impénétrable lui cache une multitude d'aſtres & de mouvemens : l'imperfection de nos ſens & des téleſcopes, l'inconvénient des réfractions de la lumière, depuis les globes céleſtes juſqu'à la rétine, & l'immenſité des diſtances, enchaîneront à jamais les progrès de cette ſcience.

Quand on voit les géomètres apprécier la diſtance reſpective des aſtres & leur éloignement de la terre, meſurer leur grandeur, leur figure, & calculer les mouvemens particuliers & réciproques des planètes, on ne peut s'empêcher de convenir que l'aſtronomie tient intimement à l'arithmétique & à la géométrie. On doit regarder ces dernières comme la ſource des autres parties des mathématiques : l'architecture, les fortifications ne ſont que l'application de ces deux

ſciences mères ; la muſique elle-même n'eſt que l'application du calcul, des proportions & du ſentiment aux ſons. Je ne veux pas pouſſer plus loin cette induction.

Il réſulte de ce que je viens de dire qu'à meſure que nos beſoins & par conſéquent nos arts ſe ſont multipliés ; & qu'ils ſe multiplieront, le champ des mathématiques s'eſt étendu, & s'étendra encore.

Comme les progrès des mathématiques ont été ſucceſſifs, de même ceux de la phyſique l'ont auſſi été : ce n'eſt qu'après bien des recherches qu'elle a oſé porter ſes regards ſur tout le monde, & s'élancer dans la carrière des ſyſtêmes.

La matière offrant au premier coup d'œil des parties, on s'eſt imaginé qu'il y avoit des parties, ou atomes élémentaires, germes de tous les corps & de toutes leurs qualités : voilà les fondemens de l'hypothèſe de Démo-

crite ; hypothèse également enveloppée de ténèbres & d'erreurs.

Attendu l'insuffisance de ce système, on en forma un autre. Comme l'on avoit remarqué que l'eau se trouve répandue dans la région immense de l'air & dans les astres, ainsi que l'annonce leur figure sphérique ; enfin, comme l'on avoit observé que l'élément liquide environne notre planète, & circule dans l'intérieur de la terre, de même que le sang dans les veines & les artères du corps humain, on le regarda comme l'ame de la nature, & le monde comme une machine hydraulique : ce fut l'opinion de Thalès.

Ces premiers pas faits, il étoit naturel qu'on eût recours à l'air : mobile universel, il embrasse, enveloppe & pénètre toutes les parties de l'univers : son sein est, pour ainsi dire, la matrice de la nature ; c'est-là que des générations & des métamorphoses infinies se prépa-

sent, & se finissent : tel étoit le système Danaximène.

Le feu devoit à son tour devenir la base d'une nouvelle hypothèse : la condensation, & la raréfaction semblent être des principes surs pour expliquer la destruction & la réproduction successives des corps : tout est une chaîne de générations & d'incendies : d'ailleurs on s'apperçoit que plus l'on s'approche de la sphère du feu, plus les parties différencielles vont se perdre dans une homogénéité universelle : ainsi pensoit Héraclite.

Le froid ne tarda point à jouer son rôle ; mais parce qu'il est insuffisant, Parménide crut devoir le réunir avec le chaud : le froid & le chaud sont des formes substancielles & actives ; ils sont des qualités incorporelles ; ils agissent sur la matière, comme sur un sujet absolument passif, quoique propre à toute espèce de mouvement : le ciel est la région du feu, la

terre eſt celle du froid : chaque puiſſance raſſemble ſes forces dans le centre : il faut rapporter aux combats qu'elles ſe livrent les générations de toutes les ſortes, ainſi que le mouvement de rotation des aſtres autour d'eux-mêmes, & celui de tranſport ſur des cercles, ou des lignes ſpirales : enfin c'eſt-là qu'il faut chercher tous les ſecrets reſſorts de la méchanique du monde.

Il étoit temps que le mouvement devînt le principal architecte de l'univers. Le ciel accorda à la terre un homme d'une imagination vaſte & ſublime, d'un génie hardi, profond, inventeur, & fait, ce ſemble, pour étonner la raiſon. Ce nouveau philoſophe demanda de la matière & du mouvement, & il fit un monde : des parties cubiques ſe murent, au gré de ſa volonté, dans un plein parfait ; leur colliſion produiſit trois matières élémentaires, d'où ſe formèrent tous les corps ; après quoi la terre, les autres planètes

nètes & les étoiles ſe portèrent vers leur place naturelle, & l'univers roula aux ordres de Deſcartes.

Il naquit des cendres de ce phyſicien, un homme d'un eſprit plus profond en apparence, quoique moins créateur que celui de l'auteur des tourbillons. Newton crut remarquer dans les planètes une ſorte de tendance vers le ſoleil, leur centre; il obſerva auſſi que les corps ſécondaires tâchoient de s'approcher des principaux, & que ces efforts, ou attractions, étoient réciproques, en raiſon inverſe du carré des diſtances; il imagina des vuides immenſes, & il leur abandonna la région ſupérieure de l'air. L'auteur Anglois crut avoir trouvé, dans cette théorie des mouvemens, une règle univerſelle, dont les êtres matériels ſe donneroient bien de garde de s'écarter.

Telles ſont vos ſublimes fictions, orgueilleux philoſophes. Dans vos

profonds délires vous nous parlez de la formation du monde, comme ſi vous aviez préſidé à la création, & cependant vous ſemblez avoir ignoré que tout ſage feſeur de ſyſtêmes ne doit pas ſe borner à contempler la nature en grand & en beau, à connoître la figure & la diſpoſition du ciel & de la terre, mais qu'il doit encore embraſſer tous les détails de la charpente de l'univers, perſuadé que les mouvemens inſenſibles du plus petit des inſectes ne tiennent pas moins à ſa méchanique que le cours des aſtres. Vous êtes-vous ſeulement douté qu'il fût néceſſaire de porter vos obſervations ſur le monde inviſible, qui eſt bien plus étendu que le viſible ? Combien de mouvemens, de mutations & de générations dans l'intérieur de la terre, dans nos corps & dans l'air ; opérations qu'on ne ſçauroit découvrir, même à l'aide du mycroſcope !

De plus, parmi une infinité de cau-

ſes propres à produire les mêmes effets, qui vous a dit, à laquelle s'eſt arrêté le ſouverain moteur ? Vous avez beau vous tourmenter, vous ne donnerez jamais que des ſuppoſitions pour des axiomes, & des conjectures pour des réalités : croyez-moi, la vérité habite une autre ſphère que l'homme.

Qu'eſt-ce que les atomes de Démocrite, qu'il appelle des mouvemens, des qualités, des principes & des corps élémentaires ? ſinon ces cauſes occultes auxquelles ſacrifioit l'ignorance. L'eau de Thalès, l'air d'Anaximène & le feu d'Héraclite étoient-ils bien admirables ? La liquidité & la fluidité de ces élémens n'avoient-elles point une cauſe antérieure ? Comment dans ces hypothèſes expliquer par un même principe la génération & la deſtruction, la ſolidité & la moleſſe des corps ? D'ailleurs ces trois opinions ayant toutes les mêmes degrés de probabilité, il s'enſuit qu'aucune n'eſt vraie.

Le ſyſtème de Parménide, qui eſt faux pour les mêmes raiſons que les précédens, n'eſt bâti que ſur la ſurface de l'univers, & non en profondeur : il n'eſt pas étayé de l'unité de principe ; il admet auſſi trop de diſproportion entre les Puiſſances belligérantes, pour que l'une ne ſuccombât point ſous les efforts de l'autre, & que la terre ne fût pas réduite en cendres. Outre une nuée de phénomènes, qui n'ont point de rapport avec le froid & le chaud, à quoi attribuer dans cette hypotèſe la vertu d'élaſticité ?

Deſcartes auroit mieux fait de ſuppoſer le monde tout formé que de demander des parties cubiques : c'eſt ſuppoſer bien des choſes que de ſuppoſer tout cela : de plus, l'impoſſibilité du mouvement dans un plein parfait, fait voler en éclats ſon univers imaginaire.

Qu'on me diſe ce que c'eſt que l'at-

traction de Newton dans les corps planétaires, indifférens par leur nature au mouvement, ou au repos, elle ne ſçauroit être une qualité eſſentielle, elle eſt tout au plus primordiale. Comment une qualité de cette ſorte pourroit-elle être le grand reſſort du monde? Adopter un pareil principe, n'eſt-ce pas dans un ſiécle de lumière s'aller perdre dans les ténèbres des cauſes occultes?

Qu'il plaiſe à meſſieurs les Newtoniens de m'expliquer par leurs principes, comment dans le ſein des mères ſe forme l'embrion, & dans les racines le ſuc nourricier qui porte la vie dans le tronc, dans les branches & dans les feuilles de l'arbre; & pourquoi ils admettent ces vuides immenſes, dont on ne voit point la néceſſité. Telle eſt l'inſuffiſance d'un ſyſtème ſi fort aujourd'hui à la mode: tel eſt l'idole que nos ſçavans encenſent, & cela ſans doute par un mouvement de

vanité, qui fait qu'on rougiroit d'avoir longtemps étudié pour apprendre qu'on n'a rien appris.

C'eſt ainſi que de tout temps l'eſprit humain a erré inutilement autour d'un ouvrage qu'il n'a pû embraſſer dans toute ſon étendue : c'eſt ainſi qu'il a fait d'audacieux efforts pour arracher à la nature un ſecret que la Divinité a caché dans ſon propre ſein. Ne ſemble-t-il pas que, comme certains artiſtes immortels, après avoir fait le monde, elle en ait caſſé le moule ? Ne ſemble-t'il pas qu'elle ſe plaiſe à déconcerter les foibles conjectures des philoſophes par des phénomènes inattendus, tels que ceux de l'électricité ; phénomènes qui feront éclore de nouvelles opinions, qui ſeront à leur tour renverſées par d'autres ?

Un beſoin de l'eſprit, une paſſion inquiète, la curioſité qui porta les hommes à remonter aux plus ſecrets reſſorts de la nature, les fit s'attacher

à la ſcience des cauſes, ou à la métaphyſique : elle a pour ſujets toutes les ſciences, tous les arts, enfin tout releve de ſon domaine.

La logique n'a pû établir ſes principes & ſes méthodes que ſur la baſe de la métaphyſique : la chymie, lorſqu'elle ſe fait des règles pour juger de l'organiſation des êtres, pour évaluer les progreſſions des mouvemens, pour ſaiſir l'analogie, ou la différence des corps, pour ſe frayer une route des incommenſurables à la juſte meſure des ſubſtances matérielles, appartient à la métaphyſique, ainſi que la théorie des mathématiques.

Des principes vrais ſur l'influence des élémens & de tous les corps ſur l'homme, qui, par la conſtitution phyſique de ſon être, eſt enchaîné par des nœuds ſecrets à tous les points de la matière, & ſur qui l'univers entier ſemble peſer, ſeroient du reſſort de la métaphyſique. Un traité où l'on

placeroit méthodiquement toutes les différentes maladies, avec tous leurs ſymptômes, ſous leurs cauſes, & où l'on rangeroit tous les divers remèdes par claſſes, eu égard à leurs qualités & à leurs effets, pourroit être intitulé la médecine univerſelle, & ſeroit la métaphyſique de la ſcience d'Hypocrate.

Un ſyſtème vrai ſur le monde, s'il étoit poſſible, ſeroit la métaphyſique de l'univers.

La morale, qui enviſage l'homme par les rapports qu'il a avec ſon Créateur, & du côté de ſa dernière fin, eſt toute du département de la métaphyſique. Un ouvrage où toutes les loix ſeroient rangées avec ſyſtème, ſous les principes d'où elles découlent, ne ſeroit point une ſtérile & inſipide compilation, mais un ouvrage de génie, qui dirigeroit les gouvernemens dans la ſanction des loix nouvelles, & dans la réforme des anciennes.

La plûpart des légiſlateurs ont vu des abus, & ont imaginé des inſtitutions, ſans ſe mettre en peine des racines où elles tenoient. L'ouvrage, dont je viens de parler, contribueroit infiniment à établir dans chaque région l'unité de juriſprudence, & il feroit la métaphyſique des loix.

On doit conſidérer la politique comme la métaphyſique de l'hiſtoire, & l'eſprit des loix, ce monument éternel, érigé à l'honneur de l'humanité, comme la métaphyſique du monde moral.

Un livre où l'on ſe tranſporteroit à l'origine de chaque nation, où l'on établiroit des principes déduits de la nature du climat, du gouvernement, de la religion & de la ſituation des peuples, les uns par rapport aux autres; un livre dis-je, où l'on dériveroit de ces principes, la proſpérité, la grandeur & la décadence des états, ſeroit la métaphyſique univerſelle de

la politique. On peut dire qu'il manque aux hommes.

L'encyclopédie ſeroit la métaphyſique des ſciences & des arts, ſi elle étoit portée à ſa perfection.

Quoique tous les arts ſoient du reſſort de la métaphyſique, je ne parlerai que de quelques-uns des arts libéraux, afin de ne pas inſiſter ſur les détails.

Une rhétorique bien faite, par exemple, ſeroit la métaphyſique de l'éloquence. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un génie créateur & profond remontât aux perceptions, aux jugemens, aux raiſonnemens & à la méthode; aux ſentimens ſimples, compoſés, analogues, diſſemblables, contraires, oppoſés & à tous leurs mélanges poſſibles, & qu'il établît ſur tout cela des principes tirés de la nature des choſes. Un ouvrage ainſi conçu d'un in-douze diroit beaucoup plus que les énormes *in-folio* écrits ſur cette matière: les

jeunes gens ne ſeroient point réduits à oublier ces longues liſtes de figures, qu'on fait apprendre inutilement, avec bien de la peine, dans quelques collèges.

La poëſie, qui n'eſt elle-même qu'une imitation de la nature, tient par ſes élémens à la métaphyſique : celle-ci conduit l'imagination comme par la main, & la dirige, ſoit quelle forme des images, ſoit qu'elle trace le deſſein d'un tableau, ſoit qu'elle l'exécute.

Si l'on réfléchit ſur les nœuds ſecrets qui lient l'imagination à la ſcience, dont il s'agit, on ne ſera pas ſurpris que les Platon, les Deſcartes & les Mallebranche aient montré tant d'imagination, & que la plûpart de nos Métaphyſiciens ſoient nés dans les provinces méridionales, pays de l'imagination.

Tous les arts agréables n'étant que différentes eſpèces de poëſies, com-

me je le montrerai dans le chapitre ſuivant, il eſt aiſé de voir qu'ils doivent tous s'aller réunir par leur théorie à la métaphyſique, qui embraſſe encore la théorie de tous les arts méchaniques.

Je me flatte que mes lecteurs ne la regarderont plus comme inutile & comme la ſcience des pareſſeux : de telles imputations ne peuvent venir que de perſonnes d'un eſprit ni aſſez ſubtil, ni aſſez ferme pour en pénétrer les ſacrés myſtères ; ou de gens accoutumés à blaſphêmer tout ce qu'ils ignorent.

La curioſité, la force d'eſprit, l'amour de la gloire & une ſorte d'inſtinct déterminent invinciblement certains génies ſublimes à s'attacher à l'étude des ſciences. L'amour de la gloire eſt une paſſion que les ſçavans partagent avec les héros : c'eſt lui qui établit entre eux une eſpèce d'affinité : voilà pourquoi les grands Rois furent tou-

jours les protecteurs des lettres & les amis des auteurs célèbres. Quelle haute idée l'Europe ne doit-elle pas ſe former d'un Prince, dont le règne a mérité d'être appellé le regne des ſciences & des arts?

Il eſt malheureux qu'une profeſſion auſſi diſtinguée que celle des ſçavans, ne leur fourniſſe point aſſez de reſſources pour vivre dans le ſein d'une honnête médiocrité : à la Chine, les ſciences tiennent le rang, & jouiſſent des avantages qui leur ſont dûs; mais il en eſt tout autrement par-tout ailleurs. Le gouvernement devroit ſe charger de réparer les torts de la fortune à l'égard des gens de lettres : des graces répandues à propos feroient éclorre une foule d'écrivains illuſtres qui honoreroient leur nation & leur ſiécle par leurs productions.

De pareilles largeſſes ne pourroient que paroître bien placées, ſi l'on ſon-

geoit que les ſciences ſont une ſource de gloire & de bonheur pour les états : l'ancienne Grèce doit autant ſa célébrité aux Pythagore, aux Socrate, aux Platon & aux Ariſtote, qu'aux Thémiſtocle, aux Périclès & aux Alexandre : les ſciences procurent encore d'autres biens aux états ; elles éclairent le gouvernement & les arts ; elles inſpirent l'amour de la vérité, de la droiture & de l'humanité : on n'a jamais tant ſenti le prix des hommes, que depuis que des génies ſupérieurs de ce ſiécle nous ont éclairés par leurs écrits.

Les gens de lettres ſont infiniment blâmables, lorſqu'ils s'écartent de la fin qu'ils doivent ſe propoſer, qui eſt, de rendre les hommes plus vertueux, ou plus heureux. Le gouvernement pourroit corriger tous les abus en ce genre, en propoſant aux ſçavans, ſelon le talent d'un chacun, des ſujets d'ouvrages propres à for-

mer les mœurs, ou à perfectionner les arts : pour-lors on pourroit regarder les ſçavans comme les précepteurs du genre humain, & les ſciences comme un des principaux reſſorts de la politique.

Je crois devoir les conſidérer rapidement par rapport aux divers genres de gouvernemens & au monde entier.

Le gouvernement démocratique eſt par ſa nature, le plus favorable aux lettres : c'eſt pourquoi les ſciences fleurirent à Athènes & à Rome, & ſe ſont produites en grand à Londres. Si elles furent cultivées avec un rare ſuccès dans l'ancienne Égypte, ſi elles le ſont encore dans notre France, c'eſt qu'il peut y avoir des monarchies, où les abus de la domination étant proſcrits, la liberté ſe montre avec tous ſes avantages.

Il eſt à ſouhaiter pour le genre humain que le flambeau des ſciences

éclaire un jour toute la face de la terre, & qu'elles atteignent, s'il ſe peut, leur dernier période de perfection. En attendant, il eſt probable que leurs progrès ſeront plus, ou moins grands, en proportion du nombre des gens qui s'y appliqueront, des encouragemens qu'on leur donnera, & de la durée du monde.

Si, par le paſſé on juge de l'avenir, on peut conjecturer que l'Amérique ſera un jour civiliſée par les loix de l'Europe, comme la Grèce le fut par celles d'Égypte; que nos ſciences y jetteront des racines, y fleuriront, pendant que l'Europe ſe replongera dans la barbarie : ainſi l'on aura vu les ſciences prendre naiſſance en Aſie, à ſçavoir, dans la Chaldée, pénétrer en Afrique, s'y élancer preſque tout d'un coup vers le faîte de la perfection, paſſer dans la Grèce, y règner, comme ſur leur trône, percer juſqu'à Rome, s'y aſſeoir à côté

des

des Céſars, après bien des ſiécles d'ignorance, étendre leur empire dans toute l'Europe, n'y connoître preſque plus de limites, & enfin, comme je le prévois, éclairer un nouvel univers : c'eſt ainſi qu'elles auront fait le tour du monde, & que leur flambeau, comme celui du jour, en couvrant certaines régions de ſa lumière, en aura livré d'autres aux ténèbres. C'eſt à cette dernière époque qu'elles toucheront à leur midi : les temps poſtérieurs doivent naturellement ajouter aux connoiſſances des antérieurs, & le dernier ſiécle ſera vraiſemblablement un centre de lumière, dont tous les autres ſeront autant de rayons.

Il en ſera de même pour les arts d'agrément, qui ſe tinrent toujours par la main avec les ſciences, & marchèrent avec elles d'un pas égal.

SECTION VII.

Poëſie, ou Arts agréables.

LA poëſie n'eſt qu'une imitation de de la nature ; on lui donne des noms différens, tels que ceux, de poëſie proprement dite, de ſculpture, de peinture, de gravure, de muſique vocale, ou inſtrumentale, ou de danſe, ſelon ſes divers objets, ou la matière & les inſtrumens quelle employe : on voit qu'elle eſt le genre d'où ſortent tous ces arts : on doit regarder la poëſie en général comme un beſoin de l'imagination, du cœur & des ſens.

La poëſie proprement dite eſt auſſi ancienne que le monde. Elle ſe contenta d'abord de tracer ſes tableaux dans la tête de l'homme : ce qui lui donna lieu de ſe faire jour, & d'exiſter au dehors, ce ſont les grands ſentimens inſpirés par la divinité, la mo-

rale, la vertu & la légiſlation : ce ne fût que par la ſuite qu'elle daigna chanter les victoires & l'amour.

Les objets déſagréables pouvant nuire, les agréables pouvant ſervir à notre conſervation, ils ont dû ſe peindre vivement dans notre eſprit : c'eſt ſur ces deux ſortes d'objets qu'à dû s'exercer la poëſie.

Pour fortifier dans les enfans le reſpect pour les Dieux & pour leurs parens, & dans les citoyens l'amour & la vénération pour les héros, on s'aviſa de ſculpter les derniers, & la ſculpture fut une manière de poëſie pour les yeux.

Le deſir de conſerver l'image d'objets utiles fit imaginer de les crayonner ſur un mur, ſur du cuir, & dans la ſuite des ſiécles ſur la toile, ou ſur le papier, & la carrière de la peinture ordinaire s'étendit infiniment.

Dans des momens de joye, l'on articula machinalement des ſons mé-

lodieuſement, ou harmonieuſement combinés; ſons très-agréables à l'oreille par leur analogie & leurs proportions, & qui ne peuvent qu'exciter des vibrations propres à conſerver l'activité de l'organe de l'ouie: de là toutes les eſpèces de chant: il fut la poëſie des oreilles.

Dans des momens de gaieté, l'on fit des pas cadencés, l'on ſe mit dans des poſitions & dans des attitudes pittoreſques, & l'on remarqua qu'ils exprimoient certains ſentimens; ſorte de peinture fort agréable, ſoit par la meſure & la ſymmétrie des mouvemens; ſoit parce qu'on aime à rendre, ou bien à contempler au dehors les paſſions qu'on a éprouvées dans ſoi-même.

Je vais expoſer mes réflexions ſur chacune de ces ſortes de poëſies en particulier, pour les mêmes motifs qui m'ont fait traiter de chaque ſcience ſéparément.

La poëſie s'eſt attachée à peindre les objets ſenſibles ; l'imagination a d'abord formé une image, enſuite deux, puis trois, &c. ; enfin l'habitude la rendue capable d'en former rapidement un grand nombre : un enfant introduit dans un parterre, ou dans un appartement, ne s'arrête devant chaque fleur, ou chaque meuble, que parce que ſa foible imagination ne ſçauroit ſaiſir pluſieurs objets à la fois.

La poëſie rendit auſſi le ſentiment, & ſon domaine à cet égard fut immenſe.

Il faut dériver les noms des divers poëmes des objets de la poëſie : quand elle chante, avec tout le feu du génie & de l'enthouſiaſme, les dieux, les héros & les Rois, on l'appelle ode (*a*) ;

(*a*) Son champ s'étendit bientôt ; elle embraſſa la morale. L'auteur de l'Ode ſublime ſur l'enthouſiaſme, M. Sabatier, a cru

ſi elle retrace ſur la ſcène d'illuſtres malheurs, elle devient tragédie ; quand elle célébre de grandes, de longues & de nobles entrepriſes, elle ſe nomme poëme épique ; quand elle rend les plaiſirs & les mœurs des bergers, elle eſt appellée éclogue ; lorſqu'elle venge la vertu du vice, qu'elle le peint avec toutes ſes horreurs, elle a nom ſaytre ; ſi elle repréſente les hommes, dans certaines actions de la vie, avec tous leurs ridicules, & qu'elle les force à rire deux mêmes, elle eſt comédie.

Le ſublime déſordre qui doit régner dans l'ode, l'unité d'action, de temps & de lieu de la tragédie & de

---

que ce genre de poëme ne devoit point dédaigner les ſujets tirés de la politique : ſon Ode ſur la population juſtifie la juſteſſe de ſes vues : la carrière de l'art peut être bornée pour l'eſprit, mais elle ne l'eſt pas pour le génie.

la comédie, les règles infinies du poëme épique, le coſtume de l'éclogue, le fiel & l'hyperbole de la ſatyre, enfin toutes les règles de la poëſie ſont tirées de la nature de ſes différens objets.

La meſure des vers à auſſi la même origine : elle a dû être rapide, ou lente ; harmonieuſe, ou bruſque ; ſuivant qu'on a voulu préſenter des images, & des paſſions vives, ou majeſtueuſes, gracieuſes, ou terribles &c. On doit auſſi dériver du méme principe la diverſité de toutes les eſpèces de vers. Pour ce qui regarde la rime, elle ne peut-être fille que de l'ignorance, & de la barbarie qui ne ſent pas tout l'ennui de la monotonie. On voit que tout eſt raiſon dans l'univers, & que les gens de génie ſont bien près de tout ſçavoir.

Je me hâte de fuir un rivage connu : de nouveaux mondes m'appellent.

La poëſie ne s'eſt pas contentée de peindre à l'imagination, au cœur & à l'oreille, elle a voulu encore peindre aux yeux.

La reconnoiſſance & l'admiration ſe propoſerent d'aſſurer une ſorte d'immortalité aux traits, à la figure de certaines perſonnes : c'eſt pourquoi l'on s'efforça de les repréſenter avec de la terre graſſe : Praxitele, fameux ſtatuaire de l'antiquité, avoit coutume de dire que l'invention de modeler en terre étoit la mère de l'art de faire des ſtatues de marbre & de bronze.

Les premières repréſentations en bois & en pierre ſe perdent dans la nuit des temps : le culte des idoles régnoit dans la Chaldée, dès le ſiécle d'Abraham.

On ne ſoupçonna point une ſurface plane d'être capable de rendre le ſaillant des corps : d'où il ſuit que la ſculpture eſt beaucoup plus ancienne que la peinture ; pour ſculpter il ne falloit

falloit que des yeux, des mains & un ciseau ; pour peindre, il falloit se connoître en optique, & être physicien.

La sculpture s'est d'abord attachée à rendre les proportions, les contours des membres & des traits, ou les ressemblances.

Cet art fut cultivé, dès la plus haute antiquité, par les Égyptiens. Leurs statues étoient roides, elles avoient les pieds joints, & les bras collés sur les côtés : le caractère de solidité qu'on remarque dans tous leurs monumens, ils l'imprimerent à ces sortes d'ouvrages : de là ces colosses monstrueux, qu'ils sembloient avoir fabriqués pour l'éternité.

Sésostris fit ériger devant le temple de Vulcain sa statue, celle de la Reine avec celles de sa famille ; chaque figure étoit d'une seule pierre : les deux premières portoient trente coudées de haut, & les statues des enfans vingt.

La haute Égypte conserve encore

des traces de pareils monumens: à peu de diſtance des pyramides, on voit la tête d'un ſphinx; le reſte eſt enſeveli dans le ſable; elle à vingt-cinq pieds de hauteur ſur trente-ſix de tour; de l'oreille au menton, on compte quinze pieds: il eſt aiſé par les règles des proportions d'apprécier la grandeur de l'enſemble.

Goguet a ſagement obſervé que les Égyptiens n'étoient pas propres à la ſculpture & aux autres arts d'agrément. » Leurs ſtatues n'annoncent ni » génie, ni talent, ni juſteſſe; l'in» correction en eſt égale à la mauſſa» derie. Les figures, généralement » parlant, en ſont sèches, droites, » d'une ſeule venue, roides, ſans élé» gance, ſans recherche, ſans étu» de dans le choix de la nature, » ſans action, ſans fineſſe & ſans au» cun ſentiment.

» Les Égyptiens ne ſçavoient, en » un mot, ni deſſiner les ſimples figu-

» res, ni grouper leurs aſſemblages
» hideux. . . remarquons encore que
» les figures y ſont toujours traitées
» de profil, & jamais de face, ni de
» trois quarts. En effet, les corps
» vus ſous ces aſpects exigent trop
» de fineſſe & de connoiſſances prin-
» cipalement, pour que les Égyp-
» tiens puſſent réuſſir à les rendre:
» cependant les têtes, les pieds &
» les mains, malgré la facilité que
» donne le profil pour l'exécution de
» ces ſortes de parties, n'ont, dans
» les ouvrages Égyptiens, ni mou-
» vement, ni expreſſion. «

Les Chaldéens n'avoient point montré plus de talent à cet égard. Les Grecs d'Aſie ne furent pas plus habiles : ils connurent néanmoins la ſculpture, dès les ſiécles les plus éloignés : Homère fait mention d'une ſtatue de Minerve fort révérée des Troyens : Argos ſe vantoit d'avoir un Jupiter en bois, qu'on prétendoit

avoir été trouvé dans le palais de Priam, lors de la priſe de Troye.

Cécrops apporta d'Égypte, dans la Grèce d'Europe, la connoiſſance de la ſculpture : elle étoit d'abord ſi groſſière que la célèbre Junon d'Argos n'étoit qu'un ais aſſez mal façonné.

Pendant trois ſiécles, cet art ne fit guères de pas vers la perfection ; il étoit réſervé à Dédale d'en être le reſtaurateur : il oſa conſulter la nature ; c'eſt à cette ſçavante école qu'il apprit à imiter la ſoupleſſe de la draperie, la molleſſe des chairs, à développer les mouvemens des muſcles, à leur donner de la grace, à ménager des attitudes, à exprimer la phyſionomie, & à donner un caractère à la vie. C'eſt à rendre ces traits intellectuels qu'éclatent un talent & un génie créateur, qui ſçavent répandre de l'ame dans toutes leurs productions.

Selon Pauſanias néanmoins, » les

» chef-d'œuvres de ce ſculpteur man-
» quoient de proportions ; tout y
» étoit outré, coloſſal. « Mais c'é-
toit plus la faute du ſiécle que de l'artiſte ; celui-ci étoit placé trop près de l'origine de ſon art, pour en embraſſer toutes les parties : d'ailleurs les grands génies ſçavent créer, mais ne ſçavent point polir.

Depuis cette époque, la ſculpture força toutes les barrières, elle connut parfaitement le grand art des proportions, & dans la ſuite elle ſurpaſſa les modèles de la nature. Dans quel homme admira-t-on jamais les nobles & fières proportions du Laocoon & du Gladiateur ? On parvint même à garder les proportions les plus exactes dans le petit, & à en faire réſulter le grand, le ſublime & le terrible : l'Hercule de Liſippe étonnoit, effrayoit autant que celui de Pharnèze.

Avec quelle profondeur & quelle fineſſe n'analyſa-t-on pas tous les mou-

vemens, toutes les attitudes & toutes les graces qui en pouvoient réſulter? Par quelle magie ne raſſembla-t-on point les formes les plus agréables, les nuances & l'eſprit de la phyſionomie? Quelle décence noble & ſimple, quelle action naïve dans les ſtatues grecques!

Il eſt vrai que les perfections de la Vénus de Médicis, & des filles de Niobé ont quelque choſe de recherché; mais c'eſt l'effet d'un contour ſi ſimple, qu'il ſemble n'avoir ſa ſource que dans un caractère ſupérieur, ou céleſte.

On ne peut diſconvenir qu'à cet égard, la ſainte Cecile (*a*) de Raphaël pourroit preſque le diſputer aux plus belles antiques. Quels modèles toutefois inimitables pour l'expreſſion &

(*a*) La ſculpture & la peinture ſont ſœurs. Qui ne ſent qu'elles peuvent être comparées?

pour la beauté des formes que l'Apollon du Belveder & des filles de Niobé !

La ſculpture qui d'abord s'étoit bornée à repréſenter les actions les plus ſimples, oſa dans la ſuite rendre les plus compoſées : comme elles peuvent être des actions nobles & grandes, héroïques & terribles, de Rois, ou de héros, ou bien des actions plaiſantes de bourgeois, ou des actions naïves de bergers, elles ne diffèrent guères, dans ces cas, de l'ode, de la tragédie, de la comédie, ou de l'éclogue.

L'art dont il s'agit, en étant venu à ce point, tous les hommes & tous les ſiécles ſe rapprochèrent : graces aux talens des Phidias & des Praxitele, nous nous croyons encore tranſportés dans les plus beaux ſiécles des Grecs ; leurs Dieux, leurs Déeſſes & leurs Héros exigent encore de nous un tribut de vénération.

Si les anciens ont porté la ſculpture & les autres arts d'agrément à leur

dernier période de perfection, ſi les modernes n'ont pas renchéri ſur eux, la raiſon en eſt que ces arts ne ſont que des ſortes d'imitations de la nature : celle-ci n'a qu'un certain nombre de traits bien prononcés, & d'attitudes frappantes : les nuances des ſentimens & des paſſions ſont ſeules infinies ; mais on ne doit point s'appliquer à les ſaiſir trop ſcrupuleuſement, de peur de tomber dans le ſtile maniéré.

Voilà auſſi pourquoi nos orateurs modernes n'ont pas effacé les Démoſthène, les Ciceron : car l'éloquence, comme l'a fort bien dit la Bruyere, eſt autant l'art de peindre que celui de définir.

A la ſculpture ſuccéda la peinture ordinaire. Quand mon ſujet le demandera, je rapprocherai les morceaux les plus rares des peintres modernes des chef-d'œuvres antiques de peinture & de ſculpture : ces deux derniers genres ſont ſi intimé-

ment liés, que j'ai cru pouvoir les réunir. Des coups de pinceau haſardés firent ſortir quelque figure; les obſervations & les expériences vinrent au ſecours du haſard, & l'on découvrit qu'à l'aide des jours & des ombres, on pouvoit repréſenter ſur une ſurface plane, le ſaillant des corps: dès-lors le champ de la peinture s'étendit preſqu'auſſi loin que celui de la nature: ſa marche & ſes progrès furent à peu près les mêmes que ceux de la ſculpture, avec cette différence, que la carrière de celle-ci eſt beaucoup moins vaſte.

Comme elle ne fait point uſage des couleurs, elle ne ſçauroit repréſenter un ciel, une mer, une tempête, des perſpectives, la beauté des carnations, l'expreſſion infinie des yeux, du contour de la bouche, & de tout le viſage, où les ſentimens & les paſſions, leurs degrés, leurs nuances & leurs mélanges vont ſe peindre, par le moyen des

couleurs naturelles, avec tant de naïveté & d'énergie.

On peut encore ajouter que la ſculpture peint bien plus par les attitudes que par l'air du viſage ; qu'elle laiſſe deviner les paſſions, & que ſes ouvrages ont quelque choſe de languiſſant & de mort : la peinture au contraire par la diverſité, le réflet & la fonte des couleurs, qui, de pluſieurs en compoſe une ſeule générale, & extrêmement variée, offre toujours aux yeux un ſpectacle enchanteur : elle prête de la chaleur à tout ce qu'elle touche ; les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les paſſions, l'eſprit même, ſemblent éclore de nouveau ſous ſon pinceau créateur ; les ſens ſéduits doutent de l'illuſion qui les charme, & la toile animée, fait paſſer dans notre ame, tous les ſentimens.

Il ne me paroît pas hors de propos d'enviſager cette matière plus en

détail. J'obſerverai que le deſſein, pris indépendamment de la peinture, doit être preſque auſſi ancien que le monde.

L'idée en eſt due à l'ombre produite ſur une ſurface, par un corps placé entre cette ſurface & la lumière: on aura ſuivi le contour de l'ombre, & l'on aura trouvé de la reſſemblance entre cette manière de canevas & l'objet; du contour, on aura paſſé aux parties, aux bras, aux jambes, &c.: dans la ſuite, on aura copié les objets eux-mêmes.

Ce ne fut que long-temps après l'invention du deſſein, que l'on s'aviſa d'employer des couleurs, ou que la peinture proprement dite parut.

On a, pendant un long eſpace de temps, ignoré l'art de mêlanger les couleurs: les Chaldéens, les Égyptiens n'en employoient qu'une dure & sèche, formée par une détrempe de morceaux de vaſe de terre pulvé-

risés ; encore ne connoissoient-ils point les dégradations des tons d'une même couleur : c'est pourquoi leur manière avoit quelque chose de lourd.

Ce ne fut qu'au siécle de Periclès, que la peinture fit des progrès rapides : elle déroba à l'optique tous ses secrets. Les artistes voulurent-ils faire sortir quelque partie ? ils en jettèrent dans l'ombre les extrêmités, qui dèslors semblèrent fuir l'œil, tandis que la partie intermédiaire acquit un juste degré de rondeur.

Selon Théagis-Pythagoricus, » le » contour de la partie doit se perdre, » & se fondre, pour ainsi dire, dans » l'ombre : c'est dans cet artifice que » la vie & la vérité des objets ont » leur source. « Pline dit que » la » ligne des contours doit se termi- » ner de manière qu'elle annonce » quelque chose après elle, & qu'elle » laisse deviner ce qu'elle cache. « Les Corrège & les Titien ont-ils

mieux connu toute la magie de leur art, & en auroient-ils mieux exprimé toutes les fineſſes ?

Le génie diſtingue, dans le clair-obſcur, une infinité de degrés & de nuances : c'eſt par le ſecret de les ménager qu'il opère des miracles. Philoſtrate rapporte que » les gradations » du clair obſcur étoient tellement » obſervées dans le tableau d'une » Vénus, que la déeſſe ne ſembloit » pas être peinte, mais animée, & » s'élancer hors du tableau, comme » ſi elle eût voulu être pourſui-» vie. «

Il ne ſuffiſoit point de repréſenter le ſaillant des corps, il falloit encore rendre leur éloignement : c'eſt d'après les théories indiquées par l'obſervation, & perfectionnées par l'optique, qu'on imagina la diminution des formes & la dégradation des couleurs, pour peindre les diſtances. Les perſpectives & les payſages doivent

preſque tous leurs preſtiges à ces ſecrets reſſorts. Philoſtrate s'eſt exprimé d'une manière à laiſſer entrevoir la ſcience profonde des anciens à cet égard.

La ſculpture ne ſçauroit, par ce côté, égaler la peinture; elle ne connoît d'autre moyen de repréſenter les diſtances, que la diminution du relief: il ſuit de ceci, que la diſpoſition des figures eſt du reſſort de l'optique.

La phyſique ne guida point ſeulement le pinceau, lorſqu'il fallut exprimer le ſaillant & la diſtance des corps, mais encore quand il fut queſtion d'étaler toutes les graces du coloris. Pour s'en convaincre, il ſuffit de remarquer qu'il réſulte principalement de l'art de faire uſage des différens tons des couleurs, de leur union, de leur opoſition, comme du ſçavant emploi des jours & des ombres.

On reprochoit à Polignote & à Ti-

mante, de n'avoir fixé l'attention que par le choix des proportions & des formes, & de n'avoir pas mis à profit le merveilleux du coloris : la faute de ces artiſtes, ou plutôt de leur ſiécle, étoit de ne ſe ſervir que du blanc, du noir, du rouge & du jaune.

Pour Xeuxis, & Appelle ſurtout, ils excellèrent dans cette partie. On admire aujourd'hui ce genre de mérite dans Vandeik, le Titien & Rubens. Quelle vivacité! quel éclat dans les couleurs de Rubens! Quel moëlleux! quelle harmonie dans les teintes du Titien! C'eſt dommage que ces qualités dans ce dernier ſoient ternies par des fautes de deſſein & de caractère. Ainſi les draperies du Carrache, ou du Guide ne font point oublier le défaut de grace & de beauté dans l'un, de chaleur & d'expreſſion dans l'autre : on peut leur reprocher, ainſi qu'à bien d'autres, d'avoir ſacrifié des beautés eſſentielles à d'acceſſoires, &

Les ſoins que l'on prend de la correction & de la beauté du deſſein n'en doivent point faire dédaigner la grace : les antiques que je viens de citer ſont finies à cet égard.

Parmi les modernes, le Corrège a ſçu employer habilement, mais peut-être avec trop de prédilection, les lignes ſerpentines, les contours ondoyans, & variés : ce qui a nui à la préciſion & à la vigueur du deſſein : cet artiſte aimable n'étoit occupé que de la grace, & il lui ſacrifioit ſans ceſſe. On doit bien le lui pardonner en faveur de la divinité.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici, convient à toutes les eſpèces de peintures, aux portraits, aux tableaux de payſage & d'hiſtoire. Je vais maintenant parler d'un des principaux objets de la peinture d'hiſtoire, j'entens l'action.

Elle comprend 1°. le ſujet, ou la fable ; 2°. l'ordonnance ; 3°. les ca-

ractères, ou les mœurs ; 4°. les paſſions qui dérivent de ces caractères.

L'antiquité avoit naturellement dans ſes mains des ſujets plus intéreſſans que nous : les Jupiter, les Neptune, les Apollon, les Muſes, les Venus, les Amours, *&c.*, prêtoient bien autrement à la majeſté des idées & aux graces de l'imagination, que, ſous une religion infiniment ſainte & auſtère, nos confeſſeurs, nos vierges & nos martyrs : auſſi nos artiſtes, accoutumés à traiter des ſujets ſacrés, ſe trouvent fort embarraſſés, lorſque leurs ouvrages leur demandent de la nobleſſe & du ſublime.

Avec quelle énergie & quel pathétique d'expreſſion, Raphaël ne rend-il pas les divers ſentimens des Apôtres au pied de la montagne ! Qu'il eſt au-deſſous de lui-même dans ſon tableau de la transfiguration ! Quelle inégalité, quelle timidité, au lieu de l'enthouſiaſme & de la majeſté !

Je crois devoir obſerver que comme la peinture ne ſçauroit repréſenter une action en entier, & qu'elle n'en rend qu'un inſtant, il convient de s'arrêter au plus intéreſſant.

Le ſujet une fois choiſi, il faut procéder à l'ordonnance du tableau. Tout doit tellement être diſpoſé que les différentes parties ſe prêtent de la force & de la grace, & qu'elles conſpirent à former un tout auſſi frappant qu'enchanteur.

S'il me falloit tracer le plan du tableau du jugement de Pâris, j'en placerois la ſcène ſur une montagne de Phrygie, & je ſaiſirois le moment ou Pâris va préſenter la pomme. On verroit les trois déeſſes placées en demi-cercle, Junon à la droite, Minerve à la gauche & Venus au milieu : chacune étaleroit des graces propres à ſon caractère : ſur le front de Junon ſeroient peints l'orgueil & la majeſté; ſes graces fières ſembleroient moins de-

mander qu'exiger le prix de la beauté : les attraits de Minerve auroient quelque choſe de mâle, de ſérieux & d'auſtère ; & malgré ſa nudité, ſon attitude ſeroit celle de la pudeur : les graces de Vénus ſont nobles & ſimples, fines & naïves, vives & languiſſantes, & ſon maintien eſt celui de la tendreſſe & de la beauté : Pâris eſt ébloui de l'éclat de toutes ces graces céleſtes ; on lit dans ſa phyſionomie le reſpect, la crainte, une violente & tendre émotion ; ſes regards ſont mollement fixés ſur la mère des Amours, & ſa main, qui tient la pomme, ſemble prendre la direction de ſes yeux. Cependant les divinités de l'Olympe paroiſſent en grouppe ſur un nuage ; elles ſont différemment agitées, ſelon leur divers caractère, & l'intêret qu'elles prennent aux trois déeſſes.

Après avoir formé le deſſein d'un tableau, un peintre doit apporter tous les ſoins poſſibles à finir les carac-

tères : tous les mouvemens & toutes les paſſions doivent être ſubordonnés à l'idée préciſe qu'on en a conçue. Les anciens ſentirent toute l'importance de cette règle, & l'obſervèrent rigoureuſement : les modernes ne les ont point imités : le Dominiquin, dont on admire les enfans, n'a ſçu leur donner que l'expreſſion de la crainte ; ſouvent il leur prête des ſentimens au-deſſus de leur âge.

Le talent ne doit peindre que des mœurs honnêtes ; il faut que les tableaux ſoient des écoles muettes de vertu ; on ne doit jamais oublier que la double fin de la peinture & de la poëſie, eſt d'inſtruire, & puis de plaire : Ariſtote, dans ſa poétique, appelle Polignote le peintre des mœurs : c'eſt d'après ſes tableaux que Chriſippe faiſoit des leçons de morale.

Outre les mœurs, on doit reſpecter les bienſéances : les Grecs en

étoient religieux obſervateurs ; le Vulcain d'Alcamène l'emporte à cet égard ſur celui d'Homère : le premier, en boitant excite un rire démeſuré parmi les dieux ; le ſecond, eſt repréſenté debout, & vêtu, & ne laiſſe entrevoir qu'un mouvement de claudication.

Le ſoin qu'un artiſte doit avoir d'obſerver les décences, ne doit pas nuire à celui de peindre le ſentiment. Qu'il en ſçache rendre toutes les eſpèces, toutes leurs gradations & tous leurs mêlanges. Chaque ſentiment & ſes nuances ont, pour ainſi dire, une phyſionomie qui n'échappoit point aux anciens : Diodore de Sicile loue le ciſeau de *Praxitele*, d'avoir ſçu imprimer au marbre tous les ſentimens : Pline nous apprend que le pinceau d'Ariſtide opéroit les mêmes prodiges ſur la toile. Avec quelle perfection infinie, Appelle n'exprimoit-il pas les graces qui naiſſent

d'une émotion agréable de l'ame! Raphaël eſt ſur-tout le peintre des ſentimens fins & délicats.

Un artiſte doit auſſi s'attacher à rendre, avec toute l'énergie & la fineſſe poſſibles, les paſſions, leurs degrés, leurs nuances, leurs mêlanges & leurs variations, ſelon les tempéramens, les âges & les circonſtances.

Dans les grandes paſſions, le talent ne doit ſe permettre que des coups de pinceau fermes & qu'une touche large : que l'imagination paroiſſe ſeule agir, pendant que l'art ſe cache derrière elle : de-là ces traits de feu qui donnent aux paſſions un caractère bien décidé : la mère mourante d'Ariſtide, la Médée de Timomachus & l'Alexandre d'Appelle, n'offrent que des idées évidentes, tandis que les tableaux de Raphaël ont quelque choſe d'équivoque.

On doit inférer de ceci, qu'un peintre jaloux d'atteindre à la perfection

tion de ſon art, doit étudier bien plus ſérieuſement la morale que l'anatomie extérieure du corps humain : on ne doit point être ſurpris que les fameux artiſtes & les philoſophes Grecs ayent été unis par les liens de la plus intime familiarité : les arts ſont les frères des ſciences ; il n'y a que le vulgaire qui n'apperçoive pas les nœuds de cette fraternité.

On comprend que les tableaux d'action, pour être parfaits, doivent raſſembler toutes les qualités que je viens d'indiquer : les ouvrages de Nichomaque, de Protogène & d'Appelle étoient des chef-d'œuvres.

En parlant de la peinture, j'ai, ſelon ma méthode ordinaire, ſaiſi les points les plus importans, & abandonné les moins eſſentiels ; ſi j'ai dit peu de choſes aux yeux, j'ai taché d'en dire beaucoup à l'eſprit.

Le chant eſt encore une ſorte de peinture. L'homme s'en eſt ſervi dès

le commencement pour exprimer ſes ſentimens de joie: l'on n'en ſçauroit douter, ſi l'on fait attention que cette paſſion arrache, aux enfans & même aux oiſeaux, des accens où les intervalles harmoniques ſont exactement obſervés.

Les hommes, naturellement obſervateurs, ſoupçonnèrent bientôt le chant d'être capable de rendre toutes les paſſions. Dès que l'eſprit philoſophique eût diſſipé les ténébres de l'ignorance, on remarqua par l'analyſe que l'on fit des ſons, qu'on pouvoit en former, au gré de ſa volonté, de plus, ou moins graves, de plus, ou moins aigus, qui ſubordonnés à la meſure, ſont comme les élémens du chant.

On s'apperçut de plus que nos organes ſont très-propres à rendre les ſons à caractère, je veux dire, durs, entrecoupés, majeſtueux, éteints; ou bien tendres, legers, & délicats: on obſerva que les ſons graves & les

premiers ſons à caractère, peignoient admirablement à l'oreille & au cœur les paſſions ſérieuſes; on comprit que les ſons aigus ainſi que les derniers ſons à caractère étoient faits pour exprimer les paſſions aimables, & que la ſucceſſion des différens tons repréſentoit la durée des ſentimens.

Il eſt probable que la muſique vocale s'eſt d'abord propoſée de peindre les ſentimens les plus ſimples, enſuite les plus compoſés, & enfin les paſſions.

Le chant peut non ſeulement exprimer les paſſions, mais encore repréſenter les mouvemens phyſiques: les ſons graves, ou aigus, rapides, ou lents, violens, ou legers, rendent avec bien du naturel, les différentes ſortes de mouvemens: la ſucceſſion des tons de la même eſpèce offre l'idée des mouvemens horiſontaux; les ſons graves, qui le deviennent continuellement davantage par

degrés, repréſentent les mouvemens réguliers en bas; une chaîne de ſons plus aigus les uns que les autres, dans la même proportion, peint les mouvemens réguliers en haut; des tons graves & aigus, mêlés ſans ordre, expriment les mouvemens *irréguliers*; la rapidité, la lenteur, ou l'interruption du mouvement, ſont rendues par la ſucceſſion, rapide, lente, ou interrompue des tons; une certaine continuité de ſons legers imite les mouvemens gracieux.

Il faut convenir, qu'à cet égard, la muſique vocale l'emporte infiniment ſur la peinture ordinaire; celle-ci repréſente l'attitude du mouvement, & non le mouvement qu'elle laiſſe deviner.

Le chant a d'abord dû peindre les mouvemens horiſontaux comme les plus faciles, puis les mouvemens en bas, en haut, & enfin les mouvemens irréguliers, & interrompus.

Quoique la muſique vocale exprime les diverſes ſortes de paſſions, elle laiſſe néanmoins mille doutes dans l'eſprit des auditeurs ; elle ne peut caractériſer avec clarté & préciſion ces mêmes paſſions, ni nous apprendre les réſolutions où elles porteront ceux qui en ſont agités.

Voilà pourquoi on a uni des paroles aux notes, & qu'on s'eſt élevé au chant compoſé, bien plus parfait que le chant ſimple ; puiſqu'il bannit toutes les ambiguités, & que préſentant deux fois à l'ame les mêmes images par des vers & des ſons, elle les grave plus profondément.

Lorſqu'il peint les graces & la beauté d'une perſonne, qu'il retrace le bonheur de la vie champêtre, ou qu'il célébre des actions illuſtres, il ſe rapproche de la peinture en portrait, en payſage, ou en hiſtoire.

On voit que, ſous certains rapports, l'objet de la peinture eſt moins

borné que celui du chant : le dernier ne ſçauroit repréſenter la figure des plantes, des animaux, &c.; il eſt fait pour rendre les paſſions des hommes, l'action de la nature & non ſes productions. Il faut néanmoins avouer à ſon avantage, qu'il eſt une peinture animée, parlante, & chantante, & qu'il eſt très-capable de repréſenter toute la durée d'une paſſion quelconque.

Cet art fut cultivé avec tout le ſuccès poſſible, dans l'ancienne Grèce & à Rome; il eſt aujourd'hui dans une ſingulière recommandation dans toute l'Europe.

La danſe eſt auſſi une ſorte de muſique, ou de poëſie pour les yeux. Les mouvemens, ou les pas, les poſitions & les attitudes ſont propres, comme les ſons, à exprimer les paſſions; la ſucceſſion des mouvemens, ainſi que celle des tons, repréſente la ſucceſſion des ſentimens, ou les

paſſions ; la durée des pas, tout comme celle des notes, imite la durée des ſentimens : les progrès de la danſe ont été à peu près les mêmes que ceux du chant : on s'eſt élevé par gradation, des mouvemens les plus ſimples aux plus compoſés ; les pas combinés d'une certaine manière, & exécutés par une, ou pluſieurs perſonnes, ont donné les différentes eſpèces de danſes.

Il en eſt qui ne peignent qu'une paſſion ; tels ſont le menuet & la contredanſe : on peut en juger par la monotonie de leur figure ; la variété qui règne, pour l'ordinaire, dans les ballets, annonce qu'ils expriment pluſieurs paſſions : on peut les regarder comme le drame de la danſe.

Sa carrière eſt bien moins vaſte, à certains égards, que celle de la muſique vocale : la danſe ne peut repréſenter que de certains mouvemens ; de plus, elle n'offre jamais à l'eſ-

prit des idées bien diſtinctes.

L'aiſance étant ſon dernier période de perfection, ainſi que celui du chant, on ne doit s'y permettre que des mouvemens ſimples & réguliers; ils exigent moins d'effort, & par-là même plaiſent davantage : on ne ſçauroit trop s'interdire les pas difficiles, les entrechats, les gargouillades, &c: la gêne fait naturellement fuir les graces.

Quand il ſera cependant néceſſaire d'exécuter des mouvemens complexes, l'on pourra le faire, en ménageant une certaine progreſſion dans ces mouvemens, afin que l'effort diſparoiſſe. En général, ces ſortes de pas doivent être regardés comme des abus; ils ſont pour la danſe ce que l'eſprit eſt au génie, & l'art à la nature.

Le mauvais goût en ce genre ne gagne malheureuſement que trop nos différens théâtres; on y eſt plus jaloux

des applaudiſſemens de la multitude que de l'approbation des connoiſſeurs; on ſemble y faire plus de cas de la réputation de ſauteur que du mérite de danſeur.

Que les artiſtes ſçachent faire uſage des pas, des poſitions & des attitudes les plus ſimples, ils rendront avec toute la vérité & l'énergie poſſibles le ſentiment; ils développeront les proportions de leur corps: ils ajouteront aux graces, à la nobleſſe, à la fierté & à la majeſté de leur perſonne; ils ſeront bergers, rois, ou héros ſur la ſcene, ſelon leur bon plaiſir. J'ai oui dire qu'un des plus fameux danſeurs de l'Europe paroiſſoit être un dieu ſur le théâtre, & qu'il étoit à peine un homme dans une compagnie: c'eſt qu'on ne danſe point dans la ſociété.

Nous n'avons pas encore d'ouvrage philoſophique ſur la danſe: je voudrois qu'un amateur éclairé nous

donnât, d'après la phyſique, des règles ſur l'aplomb du corps humain, & que, d'après la phyſiologie, il expliquât la méchanique des mouvemens des cuiſſes, des jambes & des bras. Il conviendroit de diſcerner avec ſoin toutes ces ſortes de mouvemens aſſujettis à la meſure, & de les enviſager comme principe d'imitation, ou propres à rendre la plupart des ſentimens & leur durée.

On analyſeroit après de la même manière les mouvemens de la tête, de certains traits du viſage, & tous les ſentimens qu'il ſçavent rendre.

Enfin on analyſeroit toutes les poſitions, & toutes les attitudes qu'exigent les paſſions ſérieuſes, ou enjouées, nobles, ou burleſques, terribles, ou aimables.

Il faudroit de plus arrêter ſes réflexions ſur les danſes ſimples qui n'expriment qu'une paſſion, & où il n'entre qu'un perſonnage, à ſçavoir, les

danſes à caractère ; on paſſeroit aux danſes à pluſieurs perſonnages, comme le menuet & les contredanſes ; enfin aux danſes compoſées, ou aux ballets, propres de leur nature à repréſenter une action entière & pluſieurs paſſions.

On verroit ſortir les règles & les graces de la danſe de la nature des objets dont je viens de parler ; & l'on propoſeroit de nouvelles vues pour étendre les bornes de l'art. Un pareil traité ſeroit tout de création : je l'aurois entrepris, ſi des occupations ſérieuſes m'euſſent laiſſé quelques mois de loiſir, & il eût été le pendant des principes philoſophiques du chant.

Je viens de conſidérer les arts en eux-mêmes ; je vais les enviſager d'un coup d'œil, par rapport aux artiſtes, aux nations & au monde.

Les eſprits animaux ayant différentes qualités, les fibres, étant plus, ou moins longues, plus, ou moins

déliées, plus, ou moins tendues dans les artiſtes, chacun d'eux doit avoir un caractère propre : toutes ces mêmes choſes ont auſſi une certaine manière d'être, dans les divers climats : chez les différentes nations, les organes ſont habitués à de certaines oſcillations, ſuivant l'eſpèce de gouvernement, de religion & d'éducation : voilà ou il faut rapporter la manière de chaque région & de chaque peuple.

On devine pourquoi il dut règner un ton de politeſſe, de moleſſe & de magnificence dans les arts d'Athènes, & pourquoi la manière des artiſtes François ſe rapproche de celle des Athéniens.

Si les arts d'agrément euſſent oſé ſe montrer à Spartes, ils auroient étonné, & effrayé par des beautés mâles, ſérieuſes, ſévères, ou mêmes farouches : les arts agréables qui ont atteint quelque ſorte de perfection en Angleterre, ont dû s'y préſenter à peu

près ſous ces mêmes traits.

La liberté dont on jouit dans les Républiques eſt cauſe que les organes y ſont ſujets à toutes les eſpèces d'impreſſions : auſſi les arts doivent-ils y avoir pour l'ordinaire des traits de rudeſſe & d'invention.

Les productions des arts doivent moins tenir de l'invention dans les monarchies ; parce que dans ce gouvernement les eſprits & les paſſions ont preſque toujours des entraves : d'une autre part les ouvrages y doivent être plus polis, & plus perfectionnés ; vu que les fibres y ſont accoutumées à un petit nombre de vibrations, & que l'élégance y eſt produite par la continuité de la réflexion ſur le même objet.

Si la France voit paroître des ouvrages marqués au ſceau du génie & de la création, c'eſt que la démocratie y eſt dans le cœur des artiſtes & du

Prince, & que

Sous un Roi (a) citoyen chaque ſujet eſt Roi.

Comme les cauſes morales décident en grande partie les progrès des arts, l'empire de ces derniers doit être d'une longue durée dans les Républiques ; les cauſes morales ainſi que l'eſprit du gouvernement y ſont toujours les mêmes : auſſi la Grèce vit-elle ſe former ſucceſſivement dans ſon ſein, pendant une longue chaîne d'années, une foule d'artiſtes fameux & de poëtes illuſtres, je veux dire, les Échyle, les Sophocle, les Euripide, les Ariſtophane, les Menandre, *&c.* Les arts ne fleurirent guères à Rome que ſous Céſar & Auguſte : dans les monarchies, les cauſes morales changent avec les règnes & les chefs.

Ceux-ci impriment toujours leur caractère aux arts : comme les grands

(a) Solim. ſecond, comédie.

ſont toujours de ſerviles imitateurs du Souverain, leurs organes ſe plient aux mêmes impreſſions que les ſiens: ces impreſſions ſe communiquent bientôt aux fibres du vulgaire, qui eut, & aura conſtamment la manie de copier la nobleſſe; c'eſt ainſi qu'une nation entière prend le caractère de ſon Roi, & que l'eſprit du Prince devient l'ame univerſelle de l'état.

Quand même les artiſtes voudroient ſe ſouſtraire à l'empire de l'exemple, nés pauvres pour la plûpart, ils ſeroient réduits à tourner leurs talens du côté de la fortune, ou du goût du public. Il eſt aiſé de concevoir pourquoi les arts ſe ſont produits avec éclat ſous Périclès, en grand ſous Céſar & Auguſte, avec faſte & magnificence ſous Louis XIV, avec ſageſſe & correction ſous ſon auguſte ſucceſſeur.

Bien-loin de les conſidérer comme un luxe, on doit les regarder comme

une branche conſidérable du commerce. Aucun état ne l'éprouve plus que notre France ; car, ſans compter que par les célébres productions de ſes artiſtes, Paris eſt devenu pour les nations le magaſin des marchandiſes de génie, ſi je puis parler ainſi, les arts y attirent continuellement une multitude d'étrangers, qui s'y rendent bien moins pour étudier nos mœurs & notre politique, qu'ils connoiſſent ſuffiſamment par notre hiſtoire, que pour admirer de près nos poëtes, nos peintres, nos ſculpteurs & nos gens à talens : c'eſt là ce qui attire dans nos murs l'Europe & ſes richeſſes : par ces endroits nous exerçons un empire de reſpect & d'admiration ſur tous les autres peuples ; ils font entrer aujourd'hui dans le plan de l'éducation de leur nobleſſe les voyages en France, comme les Romains les voyages en Grece.

Quel doit être l'étonnement des étrangers

étrangers de trouver, dans un troiſième étage, des hommes illuſtres, dont ils ne prononcent le nom qu'avec vénération, & de voir la fière ignorance logée dans de ſuperbes palais, & trainée dans de faſtueux équipages !

Après avoir conſidéré les arts relativement aux nations, il convient de les enviſager rapidement par rapport au monde. Je crois devoir obſerver que les arts ont fleuri dans les climats chauds, témoins la Grèce, l'Italie & la France : au midi les hommes ſont plus petits qu'au nord ; ils ont par-conſéquent des fibres plus courtes, & mieux tendues ; la chaleur naturelle y donne aux eſprits animaux une activité capable d'exciter des vibrations rapides & profondes : auſſi les découvertes, comme la lumière, nous viennent elles de l'orient.

Si aujourd'hui les arts ſont peu connus, ou languiſſent dans des contrées

favorablement ſituées, qu'on s'en prenne aux cauſes politiques & morales qui y étouffent le talent. Pour ce qui regarde leur circulation dans l'univers, je leur ai prédit le même ſort qu'aux ſciences.

Quand même, ce dont je ne me flatte pas, l'on auroit trouvé de la nouveauté & de l'étendue dans le plan de cet ouvrage, de la nobleſſe & de la fierté dans la marche de mes idées, de la hardieſſe & de la profondeur dans mes réflexions, de la naïveté, de l'énergie & de la préciſion dans mon coloris, & le germe d'une infinité de livres à faire dans celui-ci; quand même j'y aurois repréſenté nos beſoins, ſemblables à un tronc immenſe, d'où tous les arts & toutes les ſciences ſortent comme autant de branches & de rameaux, dont l'ombre couvre toute la face de la terre, je ſerois peu flatté du ſuccès de mon travail.

S'il arrivoit, qu'après la lecture de cet ouvrage, on ſe fût formé une idée plus ſublime de la Divinité, de la religion, de la vertu, & du gouvernement ſous lequel le ciel a fait naître chaque individu, j'en excepte le deſpotique, je me croirois trop récompenſé de mes veilles ; car ce n'eſt point pour moi, mais pour les hommes, que j'ai prétendu écrire.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû un ouvrage intitulé, *l'Homme éclairé par ſes beſoins*, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. En Sorbonne le 2 mai 1764. LADVOCAT, Docteur, Bibliothécaire & Profeſſeur de Sorbonne.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ; à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos cours de Parlement, Maîtres des Requetes ordinaire de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT : notre amé le Sr. . . . . , Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage, qui a pour titre : *l'Homme éclairé par ſes beſoins ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos lettres de privilège pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous

Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle ſous le contreſcel des préſentes; que l'impétrant ſe conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit

ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris, le vingt-troiſiéme jour du mois de Mai, l'an de grace 1764, & de notre règne le quarante-neuvième. *Par le Roi, en ſon Conſeil.* LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 153, fol. 116, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenſes, art. 4, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires preſcrits par l'art. 108 du même Règlement. A Paris, ce 29 mai 1764.

LE BRETON, *Syndic.*